ÉTUDE

SUR LE

COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE DE LAMARTINE

AVEC INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

Thèse pour le doctorat d'Université
(Mention Lettres)
Présentée à la Faculté des Lettres de Strasbourg

PAR

MARY STANLEY HINRICHS
B. A. (VASSAR COLLEGE)

Les Editions Universitaires de Strasbourg
1a, Place de l'Université — Quai du Maire-Dietrich, 1
(Foyer Universitaire)
STRASBOURG
R. C. Strasbourg 3677

ÉTUDE

SUR LE

COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE DE LAMARTINE

ÉTUDE

SUR LE

COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE DE LAMARTINE

AVEC INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

Thèse pour le doctorat d'Université
(Mention Lettres)
Présentée à la Faculté des Lettres de Strasbourg

PAR

MARY STANLEY HINRICHS
B. A. (VASSAR COLLEGE)

Les Editions Universitaires de Strasbourg
1a, Place de l'Université — Quai du Maire-Dietrich, 1
(Foyer Universitaire)
STRASBOURG
R. C. Strasbourg 3677

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

TO MY FATHER.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548015_0052

A MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRI TRONCHON

Hommage reconnaissant.

I. — INTRODUCTION.

Le Cours et ses Tables

Le *Cours Familier* de Lamartine a un intérêt certain pour l'étude de l'histoire littéraire ; le grand poète, « nourri de souvenirs », fait ici profiter ses lecteurs de son expérience, « la plus longue et la plus riche qu'un écrivain de 1856 pût invoquer ». [1] Pour l'étude du XIX[e] siècle c'est un document précieux. Selon M. Louis Barthou les scènes et les portraits du *Cours* sont inséparables de la littérature et de l'histoire même, du temps de Lamartine. [2] A plus forte raison l'étude de la littérature comparée trouve un intérêt particulier dans cette dernière œuvre d'un écrivain français qui s'intéressa un peu toute sa vie aux littératures étrangères, et dont la curiosité sympathique est restée en éveil jusqu'à ses derniers jours.

Mais que l'on s'occupe de littérature française ou de littérature comparée, l'on est également déconcerté et découragé d'abord par l'examen de la Table des Matières qui termine le vingt-huitième volume. Cette table « défie » la logique. Il y a de tout partout. Entre le *Mahabharata* et *Athalie*, la comtesse d'Albani (sic). Entre *Faust* et l'*Arioste*, le comte de Maistre. Bernardin de Saint-Pierre se place entre

---

[1] Louis Barthou, *Portraits et Salons Romantiques par A. de Lamartine*, Paris, 1927, Introduction, p. 10.

[2] *Ibid.*, p. 21.

les Nebelungen (sic) et M. de GENOUDE.... C'est un véritable pêle-mêle... »[1].

On va ensuite à la Table Alphabétique qui précède la Table des Matières. Ici encore on est déçu : elle non plus n'est ni complète ni toujours correcte. D'une longue liste de noms qui n'y sont pas inclus, j'ai choisi les suivants comme les plus représentatifs : ADDISON, ALCÉE, FENIMORE COOPER, DIDEROT, FERDOÛSI, FOSCOLO, KANT. Les indications sont incomplètes pour les écrivains le plus souvent mentionnés et discutés : dont l'ARIOSTE, BYRON, CHATEAUBRIAND, DANTE, GOETHE, PÉTRARQUE, ROUSSEAU, SHAKESPEARE. Plus d'une indication donnée pour le vingt-troisième volume se rapporte au vingt-quatrième. Plusieurs sont fausses ; par exemple celles qui concernent « ERCKMANN, XX : 242, 315 ; – XXI : 5 » et se rapportent à ECKERMANN dont les *Conversations avec Gœthe* sont citées, XX : 241-253, 265-400 ; XXI : 6-7, 13-84, 96. ERCKMANN et CHATRIAN, eux, sont nommés, XXIII : 145-288. Il y a d'autres fautes encore, moins graves ; ainsi les indications suivantes : FÉNELON XXVIII : 134 qui devrait être XXVIII : 140 ; CONFUCIUS, VI : 331 qui devrait être VI : 333 ; HUMBOLDT, IX : 142 qui devrait être IX : 141.

Ce manque de précision et ces lacunes dans la Table des noms propres ont fait perdre du temps à ceux qui ont étudié le *Cours* ; et plus d'un, sans doute, n'ayant pas pris la peine de lire les vingt-huit volumes, a manqué les passages qui l'auraient le plus intéressé. Il nous a donc semblé qu'un Index littéraire complet aurait quelque utilité.

Il n'est pas non plus sans intérêt. A l'étudier de près, on peut se faire une idée de l'universalité des curiosités, des connaissances littéraires de LAMARTINE, et de ce que furent ses préférences. On remarque que plus d'un tiers des noms cités sont étrangers et que les groupes les plus

[1] *Ibid.*, p. 16.

importants sont ceux que forment les Anglais, les Anciens et les Italiens. On est frappé du grand nombre de philosophes et d'historiens dont il parle et l'on peut se rendre compte aisément des auteurs qui l'intéressent le plus.

Mais il faut qu'on en soit prévenu ; de beaucoup d'écrivains qui y figurent, LAMARTINE ne savait pas grand'chose, et certains ne paraissent que dans les œuvres d'auteurs cités par lui.

Nous nous sommes bornés à établir un index purement littéraire. Le *Cours* contient beaucoup de pages où il n'est guère question de littérature, et LAMARTINE y parle de quantité de gens qui n'ont rien écrit. Nous avons omis leurs noms et notre Table donne simplement ceux des auteurs d'œuvres littéraires, philosophiques ou scientifiques, et ceux de quelques grands hommes comme RICHELIEU et LOUIS XIV qui ont agi profondément sur les lettres. Mais LAMARTINE parle si souvent du plus grand homme de son siècle que nous avons jugé suffisant d'indiquer les *Entretiens* dans lesquels il est question de Napoléon.

* * *

On se demande, après un examen des deux Tables telles qu'elles ont été dressées, ce que peut bien être le *Cours Familier de Littérature*. Le manque d'ordre qui caractérise l'une, et l'abondance des noms étrangers dans l'autre, sont expliqués par le programme même de LAMARTINE tel que l'annonce le second *Entretien*. Et la façon familière dont il va suivre ce programme nous est indiquée par le titre de l'œuvre. Il se propose de parcourir « l'inventaire général de la littérature, ou de l'expression mémorable de l'esprit humain... non par ordre de dates, ce qui serait trop fastidieux, mais par catégories de chefs-d'œuvre, ce qui nous permettra de passer d'un peuple à l'autre, et de l'antiquité à nos jours, avec une diversité de temps, de sujets et d'écri-

vains, qui soutiendra l'intérêt dans cette étude ».[1] Cet inventaire comprend la littérature des Indes, de la Chine, de l'Egypte, de la Perse, de l'Arabie, de la Grèce, de Rome, de l'Italie moderne, de la France, de l'Espagne, du Portugal, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Amérique.

Le sujet semble immense. Mais LAMARTINE n'a pas l'intention de s'y borner. Il va « causer » de lui-même, de ses souvenirs. Car il n'a pas l'intention de « professer »[2], ni de faire un cours aride et méthodique, avec dates et faits précis. Il veut donner à ses lecteurs « le sentiment de la littérature » — c'est-à-dire qu'il va décrire la façon dont lui-même réagit à la littérature. Dans « un Entretien par mois » ce lettré dont la mémoire est abondante va nous parler, simplement, des belles choses qu'il a lues.

Des seules belles choses, il l'annonce tout de suite : « Les mauvaises n'ont pas besoin d'être jetées à l'oubli, elles meurent d'elles-mêmes. Un cours libre de littérature doit relever et non ravaler à ses propres yeux l'âme humaine ». Sa critique est « la recherche et la contemplation du beau »[3]. Le beau pour LAMARTINE se trouve dans les œuvres littéraires inspirées par les sentiments nobles et élevés et qui inspirent de tels sentiments à leurs lecteurs. Le beau, c'est « la vertu dans l'art »[4].

Ainsi l'auteur du *Cours* classe les poètes d'après les émotions qu'ils inspirent et dont ils sont inspirés. Les lyriques viennent en tête, parce qu'ils s'adressent « à la plus haute des facultés humaines : l'enthousiasme ». Parmi les lyriques ce sont les poètes sacrés qui sont les premiers. Après eux les poètes épiques, et les derniers seront les poètes dramatiques : ils s'adressent « aux deux facultés inférieures de l'esprit humain :

---

[1] *Cours* I, pp. 95-96.
[2] Ibid., p. 6.
[3] Ibid., p. 97.
[4] Ibid., pp. 94, 161, 263, 271.

la curiosité et la passion »[1]. LAMARTINE était poète lyrique et avait, en définitive, peu de dispositions pour le drame.

Inférieurs encore aux poètes dramatiques sont les comiques et les satiriques. L'auteur des *Méditations* sait pleurer ; il ne peut pas rire. Il se prend trop au sérieux pour se moquer de lui-même ; il est trop doux pour se moquer des autres. LAMARTINE cherche le beau et le saint dans la poésie, et « le beau et le saint sont sérieux »[2]. Pour lui, donc, les grands comiques peuvent être de grands peintres ; jamais de vrais poètes.

Mais ne croyons pas que l'auteur du *Cours* va nous parler des poètes seulement. Le mot littérature comprend, pour LAMARTINE, « la religion, la morale, la philosophie, la législation, la politique, l'histoire, la science, l'éloquence, la poésie, c'est-à-dire tout ce qui sanctifie, tout ce qui civilise, tout ce qui gouverne, tout ce qui perpétue, tout ce qui charme le genre humain »[3].

Ce haut idéal qu'il a de la littérature, et qui va caractériser toute sa critique, est expliqué par lui dès le premier *Entretien*. Il y fait un « retour intime » sur ses années d'enfance et de jeunesse. On apprend que sa première éducation littéraire lui a donné l'idée que les livres sont des « oracles mystérieux ». Enfant, il a commencé à entendre la voix de Dieu dans les livres. Devenu homme, il ne cesse jamais de chercher Dieu dans la littérature. Dans tout « l'inventaire général de la littérature universelle », l'admiration de LAMARTINE est réservée aux auteurs religieux, idéalistes, sérieux.

C'est par la littérature de l'antiquité que LAMARTINE jeune a été le plus séduit. Il préférait aux modernes l'histoire de TACITE, « la haute politique et la haute morale dans la

---

[1] Ibid., p. 286 ; III : p. 8.
[2] Ibid.
[3] *Cours* I, p. 161.

haute poésie de l'action et du style ».[1] Mais TACITE n'était qu'un de ces Anciens que LAMARTINE connaissait bien, et qui ont profondément influé sur ses goûts littéraires. Celui qui dès son enfance a aimé les vers d'HOMÈRE et de VIRGILE et la prose de CICÉRON[2], ne goûtera jamais que la littérature élevée.

Ce haut idéal littéraire exprimé dans les premiers *Entretiens*, LAMARTINE ne l'a jamais renié à travers les vingt-huit volumes du *Cours*. S'il manque parfois d'érudition et de précision souvent, il ne cesse jamais de chercher le beau et le saint. « Quand il se trompe, — car il lui arrive d'être injuste — il commet des erreurs de jugement, mais ne pèche jamais par bassesse d'âme ».[3]

On retrouve en effet l'âme douce du poète des *Harmonies* dans l'œuvre du vieux LAMARTINE. Le *Cours* marque une troisième période dans la vie intellectuelle de ce grand homme. On voit ici les traces de sa « jeunesse rêveuse et impatiente, du temps où il lisait beaucoup pour tromper un besoin d'action sans emploi ». Dans les pages du *Cours* revivent les impressions des années où il était tout à la production littéraire ou à l'action politique.

Sa mémoire semble une source inépuisable où remontent tous les grands noms littéraires de toutes les nations et de tous les siècles. Mais beaucoup de ses connaissances ne sont guère approfondies. Pendant les années de production littéraire, de voyages et d'action politique, LAMARTINE feuilletait beaucoup plus qu'il ne lisait[4]. De là datent bien des impressions, vivantes mais peu exactes. C'est, en somme, un résumé de sa vie intellectuelle que cette œuvre de sa vieillesse triste et pauvre où, « dans la fréquentation des

---

[1] *Cours* II, p. 245.

[2] *Cours* I, 16 ; IV ; IV : 369-370 ; V : 105.

[3] BARTHOU : *Introduction*, p. 18.

[4] Henri TRONCHON : *Herder et Lamartine*, *Revue de Littérature Comparée*, 1921, p. 536.

grandes ombres qui peuplent son déclin, il trouve des âmes dignes de lui ». [1]

Il en est auxquelles il s'attache : d'où, dans le *Cours*, de longues citations et des allusions fréquentes. Etudions la critique que fait LAMARTINE de ces auteurs dont il juge les œuvres dignes d'être rangées parmi les belles choses de la littérature universelle. Avec moins de génie et plus de méthode que lui, nous suivrons le simple ordre chronologique, et étudierons d'abord les littératures anciennes, puis les littératures modernes, en commençant par celles des deux nations qu'il connaissait le mieux, l'Italie et l'Angleterre. Et nous essaierons d'arriver ainsi à une idée un peu exacte de la vie intellectuelle du grand poète pendant ses dernières années, en constatant non seulement ce qu'il avait lu, mais pourquoi et comment il l'avait lu, et en jugeant ce que valent ses appréciations.

[1] Paul HAZARD : *Les influences étrangères sur Lamartine* (*Revue des Cours et Conférences*, 23e année, tomes I, II ; 24e année, tome I. 1922-1923), 24e année, tome I, p. 96.

II. — L'ANTIQUITÉ

L'INDE, LA BIBLE, LA CHINE, LA GRÈCE, ROME.

La seule concession que LAMARTINE fasse à la chronologie est de commencer l'étude de la littérature universelle par le commencement. Il passe en revue d'abord la littérature de l'Inde, et le premier volume du *Cours* contient de longues citations des *Védas* et des drames indiens. Ces poèmes lyriques et harmonieux d'un peuple mystique ont beaucoup d'attrait pour l'auteur de la *Chute d'un Ange*. Ils ont tout pour plaire à celui qui a dit : « Je suis né oriental et je mourrai tel. La solitude, le désert, la mer, les montagnes, les chevaux, la conversation intérieure avec la nature, c'était là mon être ; une vie tour à tour poétique, religieuse, héroïque... »[1].

Le caractère spiritualiste de la poésie indienne la rend particulièrement sympathique à LAMARTINE critique littéraire. Il trouve ici des poètes inspirés par les sentiments religieux, et qui ont comme but « l'enseignement moral ». Il estime, non sans raison, cette poésie plus spiritualiste que celle des Grecs, que celle-même des prophètes hébreux. Et les drames indiens lui semblent supérieurs à ceux des modernes et des anciens, parce que « la vertu et non la passion » y est le but moral du dramaturge[2].

---

[1] *Commentaire* du poème *Le Passé*, dans les *Nouvelles Méditations*.

[2] *Cours* I, pp. 199, 330, 200, 319, 439-442, 437.

LAMARTINE poète romantique aime dans la poésie des Indes cette simplicité, « premier mot du sentiment » qu'il admire dans la poésie d'HOMÈRE, de la Bible, de DANTE, de SHAKESPEARE et de MILTON. « Les grands poètes se rencontrent égaux en dessin et en couleur devant leur éternel modèle la nature, à travers tous les siècles... »[1]. Et si l'idée n'est pas nouvelle, du moins elle est d'une vérité profonde. De même il est très vrai que cette poésie des Indes abonde en descriptions qui montrent « que le sentiment du paysage dans la poésie et de la mélancolie dans l'âme ne sont pas des inventions récentes de notre poésie, mais que la plus haute antiquité sentait et exprimait avec la même force l'œuvre de Dieu et le cœur de l'homme »[2].

Les *Védas* ont plus que l'esprit romantique ; ils expriment « l'amour et le respect de l'homme pour tout ce qui a vie et sentiment ». LAMARTINE humanitaire et bon est ravi par les légendes indiennes telles que celle du héros qui refuse d'entrer au paradis si les portes ne s'ouvrent pas pour son chien fidèle[3].

Très certainement LAMARTINE connaît bien cette littérature qui offre tant d'agrément à son esprit. Il connaît un peu aussi les auteurs qui l'ont étudiée. Il est intéressant de rencontrer dans sa discussion des *Védas* des allusions non seulement aux études du baron d'ECKSTEIN et de CHÉZY sur la littérature de l'Inde, mais aussi aux traductions des orientalistes anglais, HASTINGS et WILKINS. Il semble aussi que les œuvres des savants WILSON et JONES soient familières à l'auteur du *Cours*[4]. On voit ici que LAMARTINE s'intéresse à la littérature de l'Orient, si cher aux romantiques, et qu'il

---

[1] Ibid., pp. 339, 286, 288, 292, 294-295.
[2] *Cours*, I, p. 461.
[3] Ibid., pp. 212 216-218.
[4] d., pp. 209 279, 437, 221, 331, 334, 335, 441, 449.

est assez au courant de ce qui se passe dans le monde littéraire de l'autre côté de la Manche.

* * *

Une autre source, inépuisable, d'inspiration et de plaisir pour LAMARTINE est « ce grand livre

> Où les secrets du ciel et de l'humanité
> Sont écrits en deux mots : Espoir et Charité »[1].

La Bible était la compagne constante de la mère de LAMARTINE. L'imagination du poète s'est nourrie des images de l'Ecriture Sainte[2]. Mais la connaissance qu'il en avait fut d'abord assez limitée. Avant 1819 il avait « parcouru seulement les Psaumes et les Prophètes » dans le Livre d'Heures maternel. Ce n'est qu'en lisant les épreuves de la traduction de son ami GENOUDE, qu'il a découvert cette « région plus haute et plus merveilleuse de la poésie »[3]. LAMENNAIS et DARGAUD, aussi, ont aidé LAMARTINE à goûter les beautés de la Bible. On ne peut dire qu'il l'ait jamais étudiée. M. Henri TRONCHON dans son étude sur « Herder et Lamartine », constate que « Lamartine semble n'avoir eu nul besoin d'alourdir de gloses érudites des impressions un peu sommaires, mais directes, multipliées et définitives »[2].

La Bible reste pour LAMARTINE « un poème à la fois merveilleux, philosophique, populaire ». L'Europe moderne n'a pas de poème épique, dit-il, parce qu'elle a la Bible, « qui s'empare d'avance de toutes les imaginations dont le poète épique chercherait vainement à s'emparer »[4].

Deux épisodes de cette grande épopée ont pour lui un charme

---

[1] Bénédiction de Dieu (*Les Harmonies*).
[2] H. TRONCHON : Art. cité..., p. 578.
[3] Commentaires à la *Poésie Sacrée* (*Les Méditations*).
[4] *Cours* II, 89, 95-96, 99-100.

particulier : le livre de Job et les Psaumes. L'un lui a fourni des images ; l'autre lui a inspiré tout un volume de poèmes [1]. C'est avec un plaisir ému et d'un ton lyrique qu'il parle de tous deux dans le *Cours*.

Le poète de la mélancolie lit avec délices les plaintes sonores de Job ; le poète de la nature entend, comme Job, la voix du Tout-Puissant dans le tourbillon ; et le vieillard, qui a beaucoup souffert de la vie, trouve quelque consolation dans ce « grand drame éternel à trois acteurs : Dieu, l'Homme et la Destinée » [2]. Ce drame est « la plus haute leçon de piété », car le spectateur « ne sort pas ému seulement, il sort converti et transformé : le dernier but de toute œuvre d'art » [3]. Job remplit ainsi les conditions essentielles de l'idéal de la poésie selon LAMARTINE ; et il est pour lui « le plus sublime monument littéraire, non pas seulement de l'esprit humain, non pas seulement des langues écrites, non pas seulement de la philosophie et de la poésie, mais le plus sublime monument de l'âme humaine » [4].

Les poètes indiens, dit-il, ne sont à côté d'un Job, que des fabulistes merveilleux, HOMÈRE n'est qu'un divin conteur. Dans les littératures modernes il n'y a rien d'égal « à un de ces sanglots, à un de ces blasphèmes, à une de ces résignations » de Job [5]. Job, poète du désert, est le plus vaste des poètes parce qu'« il y a analogie mystérieuse entre l'étendue des idées et l'étendue des horizons » [6]. LAMARTINE compare Job à l'auteur de l'*Iliade* ; il compare la vie de David au poème même. Cette vie épique du poète-berger est « mille fois plus riche en aventures, en pittoresque, en intérêt, en pathétique, en drame, que l'*Iliade* » [7]. LAMARTINE conte

[1] Commentaire de l'*Invocation* (*Les Harmonies*).
[2] *Cours* II, p. 329.
[3] Ibid., p. 408, 481.
[4] *Cours* II, p. 329.
[5] Ibid., pp. 331-332, 436.
[6] Ibid., pp. 369, 371-372, 383.
[7] *Cours* V, pp. 237-261.

cette vie de David en la rattachant aux *Psaumes*, puisque « le poète et la poésie ici sont une seule chose »[1].

David, « poète des âmes et des temples », est aux yeux de LAMARTINE le plus inspiré des poètes lyriques et le mieux inspiré, car le Psalmiste chante toutes ses émotions et « tout ce chant monte à Dieu ». On ne saurait penser à une émotion humaine qui n'ait pas son expression lyrique dans les *Psaumes*. Et ici tout homme religieux trouve, comme LAMARTINE, « un écho à ses enthousiasmes »[2]. On ne peut demander davantage à la poésie. LAMARTINE compare à David plus d'un poète, ANACRÉON, THÉOCRITE, TYRTÉE, PINDARE, HORACE et HAFIZ. A tous, dit-il, manque l'âme qui vibre dans les Psaumes de David. Leur poésie, à côté de celle du roi-berger, est froide et académique, sonore mais vide, et ne satisfait que l'imagination du lecteur[3].

De tous ces lyriques profanes, PINDARE est celui qui ressemble le plus à David, à cause du « délire » qui inspire ses poésies. Mais l'ivresse du Psalmiste est sincère, dit LAMARTINE, tandis que celle du barde grec est simulée. L'un chante pour le cœur humain, et l'autre pour l'imagination. C'est que l'un est le poète d'un peuple très simple, et l'autre glorifie une société cultivée. LAMARTINE croit que PINDARE, né d'un berger hébreu, aurait été un autre David[4].

* * *

Si la Bible a charmé LAMARTINE poète religieux, la pensée chinoise a surtout captivé LAMARTINE philosophe et homme d'Etat. CONFUCIUS, « l'incarnation de la Chine », reçoit de lui des éloges presque exagérés. Le sage chinois devient,

---

[1] Ibid., 161, VI : 158 ss.
[2] *Cours*, V, pp. 228, 232, 261 ; VI, p. 198.
[3] Ibid., V, pp. 268-269 ; VI, pp. 200, 203-204, 162, 185, 195.
[4] Ibid., V, pp. 272-275 ; VI, p. 157.

dans le *Cours*, « le génie universel, en qui se résume toute la littérature antique, toute la littérature moderne, toute la religion, toute la raison, toute la philosophie, toute la législation, toute la politique d'un passé sans date et de trois cent millions d'hommes »[1].

Pour bien comprendre et pour expliquer l'œuvre de ce grand homme, LAMARTINE étudie sa vie en détail, telle qu'elle est contée par le Père AMYOT dans ses *Mémoires*[2]. Le lecteur reçoit une notion vivante de la personnalité du sage. On le voit ; on l'entend, LAMARTINE réussit à nous en donner l'impression parce qu'il s'intéresse particulièrement à la vie intime de CONFUCIUS. L'homme est toujours plus important pour lui que l'écrivain.

La vie et les œuvres de CONFUCIUS lui sont une occasion de commenter plusieurs de ses idées politiques les plus chères. Si nous nous demandons le pourquoi d'une telle discussion dans un cours de littérature, il faut nous rappeler que l'auteur veut faire de « ce cours de littérature universelle... en même temps, un cours de pensée et de raison politique »[3].

Or LAMARTINE ne saurait omettre, dans un cours de raison politique, une discussion des philosophes politiques chinois. Car à son avis ils passent tous les modernes en sagacité, en expérience et en génie. Cette admiration de LAMARTINE pour les théories sociales et les institutions de la Chine antique n'est pas l'affaire d'un moment. Il nous dit qu'il les a étudiées « impartialement » pendant trente ans[4].

Mais son admiration pour la philosophie de la Chine ne s'étend pas à la littérature chinoise en général. Il la trouve pauvre et médiocre, « un paysage qui n'a pas de ciel, un temple qui n'a pas de mystère ». Ce qui manque à la littéra-

---

[1] *Cours*, VI, p. 259.
[2] Ibid., pp. 259 et suiv.
[3] Ibid., p. 222.
[4] Ibid., pp. 227-228.

ture chinoise, comme à la littérature française, dit-il, c'est un poème épique[1].

* * *

Et le poème épique par excellence, d'après LAMARTINE, c'est l'*Iliade*, car « il embrasse tout, le ciel, la nature et l'homme ». C'est plus qu'un poème épique ; c'est « l'encyclopédie chantée par un poète universel aux hommes de son temps »[2]. Mais le sujet de ce chef-d'œuvre n'est pas sympathique à l'auteur du *Cours*. Il y a trop de passion et pas assez de vertu dans ce récit du siège de Troie. Les émotions inspirées par les exploits d'ACHILLE et d'HECTOR sont trop violentes pour l'âme douce de LAMARTINE. Il reconnaît la grandeur de l'*Iliade*, mais préfère l'Odyssée, « l'évangile de la vie rurale ».

L'Odyssée satisfait en lui le critique qui dans une œuvre littéraire cherche toujours l'intention morale. LAMARTINE trouve dans l'histoire des époux, Ulysse et Pénélope, un cours de conduite complet. Et l'auteur de l'*Odyssée* devient pour lui « le poète des sages, le révélateur de toute morale et de toute politique ». Un homme sauvage, dit LAMARTINE, n'a qu'à lire l'*Odyssée* pour devenir un être intelligent et conforme aux bonnes mœurs[3]. Il semble y avoir là quelque exagération, et l'on peut se demander si le poète aveugle de Chio ne pensait pas plus à l'harmonie de ses vers qu'à l'enseignement des vertus.

LAMARTINE nous donne de sa préférence un autre motif assez typique. Pour lui, l'*Odyssée* exprime dans HOMÈRE l'homme ; et l'*Iliade*, le poète[4] : distinction qu'il sem

---

[1] Ibid., p. 395.
[2] *Cours*, V, pp. 65, 156-160.
[3] *Cours*, XIV, p. 204 ; IV : p. 524 ; V : 59-61.
[4] Ibid., p. 31.

difficile d'admettre avec lui, HOMÈRE décrivant avec le même art la vie champêtre d'Ithaque et un champ de bataille.

Mais la grande raison qui lui fait préférer l'*Odyssée* est que dans ces tableaux de la vie champêtre il retrouve les scènes de son enfance. Le vieillard, en décrivant les beautés du poème d'HOMÈRE, peut nous parler de ses heureuses années de MILLY. Et l'*Odyssée* lui est ainsi doublement chère : parmi ces souvenirs d'une vie homérique en sa simplicité revivent les heures passées avec sa mère qui lisait à ses enfants, avec la Bible, cet autre poème immortel[1].

Au reste, s'il a plus de tendresse pour l'un des grands poèmes d'HOMÈRE que pour l'autre, il ne manque pas d'admirer toute l'œuvre du barde grec. Il ne peut que louer celui qui parle avec tant de vérité du cœur humain et de la nature, « les deux choses qui ne changent pas »[2]. On n'a qu'à parcourir l'*Index* pour s'en rendre compte, le poète immortel était constamment présent à l'esprit de l'auteur du *Cours*. Il déclare invraisemblable la théorie que les deux épopées sont l'œuvre de plusieurs aèdes. « L'unité et la perfection égale des œuvres, dit LAMARTINE, attestent l'unité de pensée et la perfection de main de l'ouvrier »[3].

Il croit si bien à l'identité de l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, qu'il conte volontiers une histoire de la vie d'HOMÈRE reconstituée « à travers le demi-jour des traditions et des récits populaires de l'Archipel »[4]. C'est une vie épique pleine de voyages comme celle d'Ulysse, et le récit de LAMARTINE, s'il manque d'exactitude, a bien du charme. Les citations d'HOMÈRE, nombreuses, sont prises à la traduction DUGAS-MONTBEL.

Le *Cours* contient aussi de longues citations des œuvres

---

[1] *Cours*, IV, pp. 449-452, 468, 472-523.
[2] *Cours*, V, pp. 66-67, 82 ; II : p. 371 ; IV : pp. 446-447.
[3] *Cours*, V, pp., 45-46.
[4] Ibid., pp. 46-58.

d'HÉRODOTE. Mais sa critique de l'historien d'HALICARNASSE est beaucoup moins étendue. « L'Histoire ou Hérodote » fait partie du vingt-septième volume. LAMARTINE est fatigué, les citations emplissent les pages promises aux souscripteurs.

Son jugement d'HÉRODOTE se résume en une phrase propre à LAMARTINE. « Le père de l'histoire », est pour lui un « Childe-Harold-Commines qui parcourt l'univers et qui le raconte »[1]. C'est souvent au moyen d'une simple comparaison que LAMARTINE caractérise un auteur. Et les anachronismes ne sont pas pour lui déplaire. Mais Hérodote, « père du bon sens dans l'histoire », a trop de rapports avec l'auteur du *Siècle de Louis XIV* pour être vraiment sympathique à celui qui a écrit l'*Histoire des Girondins*. LAMARTINE, guidé par ses sentiments plus que par sa raison, préfère « le *Fiat Lux* de Moïse à la critique pleine de sens commun d'Hérodote »[2].

Et pourtant, le manque de ce même esprit pratique est aux yeux de LAMARTINE le grand défaut de la *République* de PLATON. Ce poète romantique, qui aime à se croire philosophe, consacre bien des pages à discuter et analyser les œuvres du disciple de SOCRATE. Les « énormités » de la *République* sont attribuées par LAMARTINE à PLATON lui-même, et la philosophie spiritualiste du *Phédon* au maître[3]. Il faut se rappeler que l'une de ces œuvres expose des idées contraires à certaines convictions profondes de LAMARTINE, jadis royaliste, modéré toujours, et que l'autre lui a inspiré l'un de ses plus beaux poèmes.

LAMARTINE critique littéraire s'intéresse en général beaucoup moins au style d'un auteur qu'à ses idées. Mais il censure la forme des Dialogues de PLATON, inférieure selon lui à la forme directe du discours et aux paraboles de l'Evangile.

---

[1] *Cours*, XXVII, p. 156.
[2] Ibid., p. 248.
[3] *Cours*, XIV, pp. 165, 178-179, 186, 269, 300.

Il blâme également la verbosité des Dialogues, leur argutie métaphysique et leur ton railleur [1].

Mais même si le style de PLATON laisse quelque chose à désirer, c'est grâce à PLATON que la sagesse de SOCRATE est immortelle. Et LAMARTINE admire en ces Dialogues une éloquence irrésistible. Il dit du *Phédon* : « Ce dialogue n'a pas l'accent de la langue d'ici-bas ; la race humaine, dont une main d'homme a pu écrire ces lignes, est immortelle : *Phédon* le sent » [2].

Ainsi, le *Phédon* est un argument assez fort pour convertir un athée, de même que l'*Odyssée* est suffisante pour réformer les mœurs d'un sauvage. Mais l'auteur de l'*Odyssée* est « mille fois plus philosophe et plus poétique » que PLATON. Et LAMARTINE défend chaudement le barde de Chio contre « la jalousie » du philosophe exprimée au dixième livre de la *République*. La critique d'HOMÈRE fait partie de la censure des poètes, peu appréciés par PLATON [3]. On n'est pas surpris que LAMARTINE ne lui donne pas raison.

Tout en méprisant les poètes, PLATON leur a offert une source d'inspiration. L'auteur du *Cours* trouve dans la description de la descente aux enfers d'un Arménien (*République*, Livre X) « la première esquisse » de l'*Enfer* de DANTE, et LAMARTINE a la prétention d'être le premier des commentateurs de DANTE à faire cette remarque [4].

En somme, les pages du *Cours* dédiées à la discussion de PLATON prouvent que LAMARTINE l'a lu avec soin, intérêt et plaisir. Mais le nom de PLATON signifie pour lui surtout l'auteur de la *République* et de théories politiques impraticables : ce que montrent de nombreuses allusions du *Cours* à PLATON l'utopiste.

ARISTOTE, plus réaliste que son maître, a écrit, d'après

[1] Ibid., pp. 158-164, 221.
[2] Ibid., p. 186.
[3] Ibid., p. 268.
[4] Ibid., loc. cit.

LAMARTINE, le plus parfait des ouvrages politiques. Ce « catéchisme du monde social », la *Politique*, satisfait non seulement le bon sens mais aussi le goût littéraire de LAMARTINE. Car ce traité a toutes les qualités d'un bon style, à savoir : l'ordre, la liaison dans les idées, la logique, la clarté et « la conséquence du principe avec la conclusion »[1].

C'est dans la *Poétique* d'ARISTOTE que LAMARTINE trouve « le code du bon sens et du bon goût ». La critique a fait des progrès depuis la composition de ce traité, dit LAMARTINE, « mais on ne fait que renouer et continuer la tradition d'ARISTOTE ». Et ici l'auteur du *Cours*, « alliant par un privilège unique la gloire de la critique au génie spontané des poètes », cite le « grand historien de l'humanité », HERDER[2].

Mais si la *Poétique* d'ARISTOTE est le plus juste des traités sur ce sujet, elle n'est pas infaillible. Elle contient une définition de la poésie qui est une vraie hérésie. ARISTOTE appelle la poésie un art d'imitation. Or c'est un art « né de l'homme même ; c'est la nature chantée »[3]. Le grand critique grec se trompe aussi, en disant la tragédie supérieure à l'épopée. L'épopée, dit LAMARTINE, est la nature entière dont la tragédie n'est qu'une partie[4].

Le *Traité de l'Ame* ne reçoit que des éloges de LAMARTINE, ainsi que l'*Histoire des Animaux*[5]. Et l'œuvre entière d'ARISTOTE lui apparaît comme « un monument encyclopédique non seulement plus complet mais plus divin que l'Encyclopédie du XVIII^e^ siècle, dirigée par VOLTAIRE, DIDEROT et leurs amis, travaillant sans plan à détruire plus qu'à édifier »[6]. (Heureuse occasion pour exprimer son opinion sur le siècle de la raison !). L'auteur de cette encyclopédie athénienne

---

[1] *Cours*, XVIII, pp. 94-95.
[2] Ibid., pp. 114-117 ; H. TRONCHON, *Art. cité*, p. 579.
[3] *Cours*, XVIII, p. 108.
[4] Ibid., p. 126.
[5] Ibid., pp. 177-180 ; 224-234.
[6] Ibid., p. 10.

devient, dans le *Cours*, le maître même des pères de la physique moderne. Et LAMARTINE fait cette constatation, qui nous semble assez hardie : DESCARTES, BACON, NEWTON, LEIBNITZ, LAPLACE se rapprochent d'ARISTOTE toutes les fois qu'ils s'approchent de la vérité [1].

Si savant qu'il fût, ce grand Athénien n'est aux yeux de LAMARTINE, que « le moindre des philosophes », car il manqua d'âme. LAMARTINE est d'accord ici avec le traducteur d'ARISTOTE, BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, que cite le *Cours* [2]. A vrai dire, dans ce même *Cours* ARISTOTE a été appelé « le plus grand des philosophes de l'antiquité » [3]. Mais comme LAMARTINE est plus sensible à la justesse qu'à l'élévation de ses idées, on peut estimer qu'ARISTOTE représente pour lui « la moyenne parfaite de la philosophie grecque » [4].

ARISTOTE et PLATON, HÉRODOTE et HOMÈRE ne sont pas les seuls littérateurs grecs que mentionne le *Cours*. A lui seul l'Index montrerait combien est grand le nombre des poètes, philosophes et historiens de la Grèce dont parle LAMARTINE. Mais il ne le fait guère qu'à propos d'autres écrivains. Nous indiquerons les points où il établit des comparaisons assez détaillées, entre certains de ces auteurs antiques et des écrivains modernes.

* * *

Les Latins sont traités de même. LAMARTINE ne commente en détail que quelques-uns d'entre eux, et néglige des auteurs bien importants. Tel est VIRGILE sur lequel on attend une étude. Il y en a une, mais elle est d'après SAINTE-BEUVE [5].

Parmi les Romains il en est un que LAMARTINE juge

---

[1] Ibid., pp. 33-34, 208.
[2] Ibid., pp. 180-183, 269.
[3] Ibid., p. 190.
[4] Ibid., pp. 180-183, 269.
[5] *Cours*, XVII, pp. 457-485.

« le plus grand homme littéraire qui ait jamais existé.... si nous en exceptons peut-être CONFUCIUS ». C'est CICÉRON. Et pourquoi le plus grand? Parce qu'il est le plus universel, le plus divers, le plus élevé, et le plus complet de tous les littérateurs de tous les siècles[1]. On le remarque, CICÉRON, comme LAMARTINE, était « poète, philosophe, citoyen, magistrat, consul ». Il est assez caractéristique de LAMARTINE, et de bien d'autres que lui, de préférer comme auteur celui qui lui ressemble. Et il est non moins curieux de le voir reprocher à son prototype deux traits qu'il a en commun avec lui peut-être : « la vaine gloire dans la contemplation de lui-même, et des faiblesses envers les tyrans de sa patrie »[2].

LAMARTINE conte la vie de CICÉRON et cite des extraits de quelques-uns de ses discours (*Contre Catilina*, *Pro Milone* et le *Discours au Peuple*), de ses *Lettres* et de ses traités philosophiques, à savoir : l'*Orateur*, les *Académiques*, *Des Vrais Biens et des Vrais Maux*, les *Tusculanes*, de la *Nature des Dieux*, la *Divination*, la *Destinée*, la *République*, *des Lois*, les *Devoirs*[3].

Il est d'avis que le style ni l'éloquence n'ont fait un pas en avant depuis les exemples donnés par CICÉRON orateur. Mais c'est surtout CICÉRON philosophe et écrivain qu'il veut commenter dans le *Cours*[4]. Le philosophe est comparé par lui à PLATON et à ROUSSEAU. L'auteur des *Tusculanes* a des idées beaucoup plus saines, au sujet de l'éducation, que l'auteur d'*Emile*. « La pratique des hommes et des affaires donnait au consul un sens des réalités qui manquait totalement au PLATON de Genève ». C'est ce même bon sens qui fait de la *République* de CICÉRON « le plus compétent de tous les traités sur ce sujet »[5].

---

[1] *Cours*, XI : pp. 81-83.
[2] Ibid., loc. cit.
[3] Ibid., pp. 81-332.
[4] Ibid., pp. 186, 195.
[5] Ibid., pp. 265, 298-300.

CICÉRON, comme écrivain, est comparé à MONTAIGNE, BACON, FÉNELON, BOSSUET, MONTESQUIEU, ROUSSEAU, VOLTAIRE, et Joseph de MAISTRE [1]. Et le Romain est supérieur à tous. MONTAIGNE, par exemple, « n'a pas sa grâce attique et sa conviction dans le juste et le beau ». Quel coup pour MONTAIGNE, qui a dit de CICÉRON : « sa façon d'écrire me semble ennuyeuse et toute autre pareille façon.... ce qu'il y a de vif et de moelle est étouffé par ses longueries d'apprêts » ! [2]

Notre humble jugement sur CICÉRON est plus proche de MONTAIGNE que de LAMARTINE. Mais dans une œuvre littéraire nous cherchons l'agrément ; et LAMARTINE, lui, un but moral. Et nous comprenons que l'auteur des *Tusculanes* a tout pour plaire à celui qui a écrit *La Mort de Socrate*. Il nous semble cependant que LAMARTINE, comme ERASME, exagère un peu en disant que CICÉRON « prouve la divinité de l'esprit humain » [3].

L'étude personnelle sur VIRGILE, qu'on s'attendait à trouver dans le *Cours*, y manque. Pensait-on y lire de longues pages consacrées à la vie et aux œuvres d'Horace, « homme de plaisir » et « poète du sourire » ? [4]

> « Mais souviens-toi qu'Horace, en chantant le plaisir,
> De la mort quelquefois accueillait la pensée,
> Et laissait échapper de sa lyre glacée
> Un triste et sublime soupir » [5] !

Ce n'est point parce qu'HORACE soupire souvent qu'il occupe dans le *Cours* une si grande place. C'est que, parfois triste, plus souvent gai, il exprime son « moi » dans ses

---

[1] Ibid., pp. 215, 333-334.
[2] Pierre VILLEY : *Montaigne*, Paris, 1912, p. 103.
[3] *Cours*, XI, pp. 332, 335.
[4] *Cours*, VIII : pp. 337, 477.
[5] A M. TRAMBLY en lui offrant le 2e volume des *Méditations* (*Les Harmonies*).

œuvres. L'élément personnel, dans les poésies d'HORACE, a attiré LAMARTINE vers ce modèle gracieux des classiques.

Les *Epîtres*, attiques en leur perfection, ont la franchise des *Essais* de MONTAIGNE, et le bon sens exquis des lettres de Mme de SÉVIGNÉ. Les vers de BOILEAU et de VOLTAIRE manquent de ce ton intime qui fait des *Epîtres* d'HORACE des « Confessions de Jean-Jacques ROUSSEAU en vers délicieux »[1].

Les vers, comme les *Confessions*, ne sont pas toujours délicieux. Mais LAMARTINE ne cite pas les parties cyniques et licencieuses. Et même, en vrai moralisateur, il demande qu'on les supprime dans les nouvelles éditions d'HORACE[2].

Il y eut bien des échos d'HORACE en France ; l'esprit léger qui le caractérise est propre à deux de nos auteurs, typiques de leur nation : VOLTAIRE et LA FONTAINE, ce dernier, en particulier, très peu apprécié de LAMARTINE. La discussion des œuvres d'HORACE lui donne l'occasion d'exprimer ses idées sur le grand fabuliste : LA FONTAINE n'a du poète latin que les vices et lui est inférieur à tous égards[3].

Il est une voix qui ressemble à la sienne dans l'Orient : HAFIZ chante avec la même grâce. Mais il chante l'amour, la divinité et la nature colorée de son pays. Donc le Persan, dit LAMARTINE, est plus lyrique que le Romain qui s'inspire trop souvent de ses modèles antiques[4].

HORACE a un défaut beaucoup plus grave que l'imitation : il n'est pas sérieux. « C'est un homme de plaisir qui fait de son génie un amusement ». L'auteur des *Epîtres* a écrit de la même plume les *Satires*. Pour LAMARTINE, la satire est le

---

[1] *Cours*, VIII, pp. 344, 411-412, 431-432, 457-458, 468, 343, 344, 463-465.
[2] Ibid., pp. 417, 474-475.
[3] Ibid., pp. 341-343, 388-389, 395, 409-410.
[4] Ibid., p. 452, II : 331, III : 266.

péché mortel ; BYRON, MUSSET et HEINE, les HORACES modernes, sont ses bêtes noires [1].

Un poète badin ne peut guère avoir de grands accents. LAMARTINE nous donne en ces mots une esquisse d'HORACE : « Il n'est pas grand, il n'est pas sublime, il n'est pas sérieux, il est même rarement tendre, mais il est aimable », cette amabilité a fait la popularité immortelle de l'ami des heureux » [2].

La critique d'HORACE est donc suffisante pour donner aux lecteurs du *Cours* une idée assez exacte du poète romain. C'est une des parties les plus intéressantes de l'œuvre, au moins du point de vue littéraire. LAMARTINE reste de parti pris, mais, semble-t-il, moins extrême ici qu'il ne l'est en général.

Tout à fait propre à l'auteur du *Cours* est son esquisse de TACITE : « Il a tout vu, dit LAMARTINE, tout senti, tout sondé, tout pesé, tout aimé, tout haï, tout peint, tout conclu. C'est le monde romain, ou plutôt c'est le monde humain de son temps, hélas ! de tous les temps, contracté dans la main d'un homme, et rendant, sous la pression de cette main, son suc, son sens, sa gloire, ses vices, sa honte, ses larmes, son sang, par tous les pores » [3]. Cet auteur extraordinaire est, pour LAMARTINE, l'historien parfait. Il nous explique, en effet, son idéal de l'historien, qui paraît ressembler d'une manière assez frappante à LAMARTINE lui-même. Celui qui écrit l'histoire doit être, dit-il, poète, philosophe, honnête homme, moraliste, homme d'Etat, et assez vieux pour être désintéressé et jouir de la solitude nécessaire à la réflexion [4].

TACITE, comme écrivain, unit les qualités de divers grands

---

[1] *Cours*, VIII : 377, 366 ; X : 212-215, 248 ; III : 64, 478, 456 ; VII : 385 ; IV : 35 et autres.

[2] *Cours*, VIII : 403, 401, 359, 479, 476-477, 414-415.

[3] *Cours*, XII : pp. 68-69.

[4] Ibid., pp. 60-65.

littérateurs, à savoir HOMÈRE, PLATON, CICÉRON, MOLIÈRE, BOSSUET, et NEWTON[1]. LAMARTINE ne lui fait qu'un reproche, l'excès de brièveté dans le récit, mais juge que cette concision même ajoute de la force aux œuvres de TACITE[2].

TACITE est un vieil ami de LAMARTINE. Sa mère lui inspira sa passion pour l'historien latin. Et LAMARTINE collégien trouvait dans la lecture de TACITE sa plus grande joie[3]. L'auteur du *Cours* cite des passages des *Annales*, si bien choisis qu'il donne envie au lecteur de se familiariser avec l'œuvre entière.

Et ainsi, dans l'ensemble, LAMARTINE présente les anciens d'une manière si personnelle, qu'il les fait en quelque sorte revivre et l'on finit ces *Entretiens* avec le désir de mieux connaître les « amis » qu'il a aimés sa vie durant. Ils le charmaient pendant son enfance ; ils lui donnent du courage dans sa vieillesse. Il réussit à en faire des portraits vivants où les traits individuels sont bien dessinés. Mais ces portraits manquent de proportion et de perspective parce qu'ils sont présentés à part l'un de l'autre et sans le cadre d'une histoire générale des littératures qu'ils représentent.

Cette absence d'une esquisse générale de la littérature nationale dont il parle est un des grands défauts de LAMARTINE critique littéraire. Aucune littérature étrangère, antique pas plus que moderne, on le verra, n'apparaît d'ensemble dans le *Cours*. D'où de formidables lacunes. On ne pense jamais à la Grèce, par exemple, sans considérer ses grands dramaturges. Mais LAMARTINE s'en tient à des allusions à ESCHYLE, SOPHOCLE et EURIPIDE.

On peut s'en rendre déjà compte, son choix d'écrivains est assez arbitraire, et il les dicute comme bon lui semble.

---

[1] Ibid., pp. 68, 69, 103, 119, 181.

[2] Ibid., p. 70.

[3] H. TRONCHON, *art. cité*, p. 539. *Cours*, II : p. 245 ; cf. Chap. I, p. 5.

Il indique toujours ce que fut la vie personnelle de l'écrivain et, en plus, des passages qui lui ont plu. Le tout s'accompagne d'une critique des idées politiques ou philosophiques, qui permet à LAMARTINE de défendre ses propres principes. Et l'on s'en doute bien, il y a autant de digressions dans le *Cours* que dans un roman de Victor HUGO.

On ne peut pas ne point remarquer un autre défaut, très apparent : l'emploi fréquent des termes superlatifs. LAMARTINE use largement de l'expression « le plus grand », surtout en parlant des anciens, qui sont ses amis d'autrefois. Et bien des expressions vagues, ainsi que les digressions, lui sont utiles quand il n'a rien de très précis à dire.

Si quelques faiblesses de LAMARTINE critique littéraire sont évidentes dans ses études sur les anciens, elles ne doivent pourtant pas voiler des qualités réelles, qui sont notamment l'accord entre sa critique et son idéal de la littérature, et un choix d'auteurs personnel mais logique. En cette partie du moins, le *Cours* atteint le « but moral » que vise LAMARTINE : donner à ses lecteurs une idée élevée de la littérature.

Mais le véritable intérêt de cette étude des anciens réside moins dans les exemples qu'elle fournit des procédés de LAMARTINE critique, ou dans les opinions, peu originales parfois, qu'il y exprime, que dans ce qu'elle nous apprend de ses goûts littéraires. LAMARTINE, romantique et cosmopolite de sentiment, est jusqu'au bout resté classique et Français de goût.

III. — LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES MODERNES.

LAMARTINE accusa de bonne heure l'influence de l'esprit cosmopolite du XIX^e siècle. Son discours de réception à l'Académie de Mâcon, le 19 mars 1811, a pour titre : « L'Etude des Littératures Etrangères ». Le jeune académicien, imprégné des idées de Mme de STAEL et de CHATEAUBRIAND, y parlait des grands avantages qu'offre la connaissance des idiomes des peuples voisins. Le *Discours* eut du succès, d'après LAMARTINE, qui annonce à Virieu, le 24 mars : « Tout le monde a été émerveillé de mes prétendues connaissances »[1].

Le *Cours Familier* donne à peu près la même impression. Le lecteur est « émerveillé » des connaissances de LAMARTINE, plus nombreuses qu'approfondies. Il avait mis dans ce *Discours* de Mâcon tout ce qu'il savait « d'italien, de grec, d'anglais surtout »[1], il mettra dans le *Cours* tout ce qu'il sait des littératures italienne, anglaise, américaine, allemande, russe, espagnole et portugaise.

I. — LITTÉRATURE ITALIENNE.

La littérature étrangère que LAMARTINE connaît le mieux est celle de l'Italie. On n'a pas besoin ici d'insister sur l'amour

---

[1] M. LEVAILLANT, *Lamartine, Œuvres Choisies*, (Paris, 1925), pp. 51-53. *Correspondance de Lamartine*, publiée par Mme Valentine de Lamartine (Paris, 1873-1875), t. I, p. 291.

du poète pour ce pays où il a reçu « de la nature, des monuments, des choses, ses premières impressions et ses premières images »[1]. La littérature de cette patrie spirituelle a naturellement de l'attrait pour lui. De plus il peut lire dans le texte les grands poèmes italiens.

Mais, s'il lit cette langue « trop sonore pour des lèvres d'homme »[2], LAMARTINE ne saurait admirer sans réserve le plus grand génie italien. Chez DANTE, adoré des romantiques, il signale trois traits qui pour lui diminuent la grandeur du poète. D'abord, l'auteur de la *Divine Comédie* est satirique. L'idée de mettre son génie au service de ses petites colères est mesquine, dit le *Cours*, et indigne d'un poète[3]. Il n'est pas non plus permis, selon LAMARTINE, de souiller d'obscénité une œuvre poétique. Et il y a des parties de la *Divine Comédie* qui le choquent comme elles ont choqué PÉTRARQUE et VOLTAIRE[4]. Le bon goût français est offensé, également, dans l'œuvre de DANTE, par certaines fautes contre le sens de la mesure et la clarté ; et LAMARTINE reprend à son compte l'opinion de VOLTAIRE, que la *Divine Comédie* est « un mauvais poème écrit par un grand homme »[5].

Le poème, auquel manquent l'unité d'action et « un fond de vérité », n'est pas pour lui une vraie épopée. Pas de composition, pas de drame, pas d'intérêt prolongé, pas de récit dans la *Divine Comédie*. C'est « une procession des ombres

---

[1] *Cours*, II, pp. 26, 48.

[2] *Cours*, III, p. 248.

[3] Ibid., pp. 368-370.

[4] *Cours*, VI, pp. 113-115.

[5] *Cours*, III, pp. 371-372, 368. A. FARINELLI dans son ouvrage *Dante e la Francia dall' età media al secolo di Voltaire* (Milano, 1908), vol. II, p. 304, remarque : « non ricorrerà il Lamartine ancora all'autorità del Voltaire per giudicare la *Divina Commedia*? » Et A. COUNSON (*Dante en France*, Paris, 1906, p. 206) fait l'observation que Lamartine « reprend le jugement de Voltaire, dont il se réclame expressément ».

dans la nuit des temps »[1]. LAMARTINE reproche même à cette « épopée à tiroir » de n'avoir qu'un intérêt purement national[2] et n'admet pas que DANTE, décrivant ses compatriotes et ses contemporains, ait reproduit la nature humaine de toutes les nations et de tous les âges.

Mais il met à part « l'œuvre ténébreuse du théologien et le génie incomparable du poète ». Le poète « a ajouté de la vie à la métaphysique » en des scènes qui sont « des oasis dans ce désert de scolastique »[3]. Tels sont les épisodes de Francesca de RIMINI et du Comte UGOLINO, le songe de BÉATRICE et la description du supplice des amants coupables[4]. Dans toutes ces scènes, « le tableau est étroit, la peinture est sombre de couleurs, l'impression est éternelle ». Celui qui a su les peindre est digne d'être placé à côté d'HOMÈRE, de VIRGILE et de SHAKESPEARE, qui n'ont pas « en si peu de notes de pareils accents »[5].

LAMARTINE ne cite que les parties de la *Divine Comédie* qui lui plaisent[6], mais il analyse le poème entier. Le style de l'*Enfer* dit-il, est le plus robuste, mais les conceptions de DANTE qui y sont exprimées sont au-dessous de celles des *Mille et Une Nuits* arabes ; et il compare la fin de cette partie de la *Comédie* aux *Voyages de Gulliver*[7]. Son résumé du *Purgatoire* dit en quelques mots ce qu'il pense de l'ensemble

---

[1] *Cours*, IV, pp. 82-85, 122-123.
[2] *Cours*, III, pp. 366, 368-370.
[3] *Cours*, III, p. 248 ; II, 331 ; IV, 122-123, 126, 157.
[4] *Cours*, III, pp. 372-373 ; IV, 112, 134 ; III, 374-375.
[5] Ibid., p. 375.
[6] Lamartine se sert pour ces citations de la traduction Artaud qu'il « retouche ». Mais les *Entretiens* sur Dante contiennent des allusions à plusieurs autres traductions en vers ou en prose : celles de Fiorentino, de Mongis et de Brizeux ; de Lamennais, de Louis Ratisbonne, de Saint-Mauris, d'Antony Deschamps et de Ménard. (*Cours*, III, pp. 383, 384, 387, 388 ; IV, pp. 81, 82, 104).
[7] *Cours*, IV, p. 115.

de l'œuvre : c'est un poème écrit avec l'énergie laconique d'un PASCAL, et qui est « plein d'allégories glaciales, d'allusions obscures, d'inventions étranges, de rencontres touchantes et de vers surhumains »[1]. Quant au *Paradis*, il le compare à l'*Imitation*, plus morale, plus chrétienne et plus pathétique que l'œuvre de DANTE[2].

Toute cette critique de DANTE est une répétition d'un article publié par LAMARTINE dans le *Siècle*, le 20 décembre 1850, et qui choqua les gens de lettres de sa génération[3]. Ceux-ci, dit LAMARTINE, « s'acharnèrent » sur le poème de DANTE sans le comprendre[4]. De l'avis de LAMARTINE on ne peut comparer les conceptions de DANTE à celles d'HOMÈRE, de VIRGILE, du TASSE, de MILTON, de FÉNELON, de PÉTRARQUE ou de KLOPSTOCK[5]. DANTE est très grand, mais barbare ; et les critiques du XIX^e^ siècle ont tort de le placer au-dessus du TASSE, de l'ARIOSTE et de PÉTRARQUE, « ces trois royautés légitimes de l'art italien »[6]. Tout en étant « une merveilleuse antiquité », DANTE « n'est pas à lui seul le génie italien ». LAMARTINE lui préfère les trois poètes déjà nommés, et MACHIAVEL[7]. Il fait souvent allusion à

---

[1] Ibid., pp. 125, 127, 143.

[2] Ibid., p. 146.

[3] *Cours*, III, pp. 368-375 ; IV, 157.

[4] *Cours*, III, 371. D'après A. Counson (*ouvr. cité*, p. 206) c'est Lamartine qui ne le comprend pas : « Ne voulant pas se donner la fatigue d'étudier Dante à la façon des commentateurs, l'harmonieux poète et critique réduit au style tout le mérite du vieux Toscan. » Et ailleurs (p. 210) : « L'information insuffisante de Lamartine n'est pas la seule cause de son incompréhension. Ce pétrarquiste n'avait pas l'ombre de sens historique, et d'autre part il n'a jamais rien eu du romantisme congestionné qui recherchait le mélange du sublime et du grotesque. »

[5] *Cours*, IV, 156.

[6] *Cours*, XVI, pp. 413-414, voir *infra*, p. 76.

[7] *Cours*, IV, p. 159.

DANTE dans le *Cours*, mais non pas toujours à l'auteur de la *Comédie* ; l'amant de BÉATRICE lui est plus sympathique.

* * *

L'amant de BÉATRICE est nommé souvent dans le *Cours*, avec l'amant de LAURE ; mais des deux, LAMARTINE préfère celui qui a chanté son amour dans des sonnets « comparables aux versets des Psaumes »[1]. « Le David de Vaucluse», peu connu en France et insuffisamment reconnu en Italie, « est au sommet des génies parfaits de sensibilité, de style, d'harmonie et d'équilibre ». D'où sa supériorité, aux yeux de LAMARTINE, sur DANTE, « le premier des génies sublimes mais disproportionnés »[2]. La perfection attique de la poésie de PÉTRARQUE plaît au critique dont le goût est resté classique ; et un peu du même amour mystique qui chante dans les Sonnets a inspiré le poète d'ELVIRE.

Quelques-uns de ces sonnets, traduits par BOULAY-PATY, sont cités dans le *Cours*. Les *Trionfi*, « sortes de dithyrambes philosophiques où les chants mystiques du DANTE furent évidemment ses modèles », n'intéressent pas LAMARTINE. Ils ne sont, dit-il, que l'expression de l'esprit de PÉTRARQUE ; les Sonnets sont l'expression de son cœur[3].

Ce sont eux qui l'ont rendu immortel. « Son génie était dans son amour ; dès qu'il s'en séparait, il n'était plus qu'un érudit ; dès qu'il y revenait, il était le plus harmonieux et le plus tendre des poètes »[4]. LAMARTINE insiste ainsi sur l'importance des sonnets, sans parler jamais du rôle qu'ils ont joué dans les littératures de France et d'Angleterre.

Mais s'il y a des lacunes de ce genre dans son étude de

---

[1] *Cours*, VI, pp. 154-155.
[2] Ibid., pp. 116, 4.
[3] *Cours*, VI, 103-104.
[4] Ibid., pp. 41, 143, 152.

PÉTRARQUE, ce n'en est pas moins une des parties les plus intéressantes du *Cours*. La vie du poète est contée de cette façon intime qui est un des charmes des *Entretiens* ; et LAMARTINE cite volontiers la correspondance entre PÉTRARQUE et son ami BOCCACE, révélatrice des caractères des deux hommes [1].

* * *

L'auteur du *Cours* ne sait parler d'eux sans les comparer. C'est la tendresse, dit-il, qui domine en tous les deux. Mais, le sérieux, PÉTRARQUE, a la majesté du génie, tandis que BOCCACE n'a que l'esprit et l'enjouement. L'immortalité de l'auteur du *Décaméron* réside dans sa simplicité. Il n'a « jamais tendu son style » et n'a cherché, en écrivant, que le charme d'écrire [2].

L'étude sur PÉTRARQUE cite, outre les lettres de BOCCACE, une lettre de *Jacopo Ortiz*, le « Werther italien » qui décrit la grotte de Vaucluse. C'est pour LAMARTINE l'occasion de caractériser, plus ou moins, Ugo FOSCOLO en quelques mots : « sauvage comme DANTE, rêveur comme Gœthe, amer comme BYRON, amoureux comme PÉTRARQUE » [3]. On se le rappelle, en 1813, après son premier voyage en Italie, LAMARTINE trouvait *Jacopo Ortiz* tellement sympathique qu'il a imité l'auteur [4].

* * *

Il nous présente MACHIAVEL, comme il nous a fait connaître PÉTRARQUE, au moyen de sa correspondance. Une lettre de MACHIAVEL à son ami VETTORI [5] sert d'introduction à l'étude

---

[1] Ibid., pp. 118-126.
[2] Ibid., pp. 112, 126.
[3] Ibid., pp. 129, 144-148.
[4] Paul HAZARD, *Articles cités*, 22e année, t. I, p. 514.
[5] *Cours*, IX, pp. 245-253.

de LAMARTINE sur « le DANTE de la diplomatie »[1]. Ecrite dans la vieillesse triste et solitaire du grand Florentin, cette lettre prouve, dit LAMARTINE, que MACHIAVEL était un de ces hommes qui ont le droit de dire, avec le sourire dédaigneux de MARIUS à l'esclave : « Va dire à Rome que tu as vu Marius assis dans la boue des marais de Minturnes, mais toujours Marius »[2]. LAMARTINE, qui a connu, comme Marius et comme MACHIAVEL, la joie du pouvoir et puis la déception, a des raisons très personnelles d'admirer celui qu'il appelle « le Molière et le Tacite de son temps »[3].

A première vue l'auteur du *Prince* n'est pas fait pour plaire à LAMARTINE critique qui demande qu'un livre ait un but moral. Mais l'auteur du *Cours* nous explique que MACHIAVEL n'avait pas le désir de prêcher le vice ; il ne voulait que commenter ce qu'il avait vu chez César BORGIA. Le seul crime du conseiller des Médicis, selon l'avis de LAMARTINE, a été son apparente indifférence. Avant lui, Jean-Jacques ROUSSEAU et Alfred MÉZIÈRES lui semblent avoir « bien compris » le *Livre du Prince*. Ils disent, comme lui, que MACHIAVEL était un honnête homme obligé de masquer son amour de la liberté. Et pour nous prouver que MACHIAVEL n'était « qu'un homme de son temps » il cite les *Décades sur Tite-Live* et l'*Histoire de Florence* », ouvrages où le goût pour la vertu se fait sentir aussi éloquemment que le génie du style »[4].

MACHIAVEL historien est comparé par l'auteur du *Cours* à BOSSUET et à MONTESQUIEU. Inspirés par le FLORENTIN, les deux Français lui sont inférieurs ». MONTESQUIEU a de la prétention dans les aperçus ; BOSSUET a de la poésie dans les vues ; c'est un épique plus qu'un historien ; leur style se

---

[1] Ibid., p. 413.
[2] Ibid., p. 254.
[3] Ibid., pp. 242, 256, 266, 254.
[4] Ibid., IX, pp. 292-294, 282, 279-281.

ressent de leur nature : l'un veut frapper, l'autre veut éblouir ; MACHIAVEL ne veut que comprendre et faire comprendre ! [1]

LAMARTINE fait « en quelques lignes » l'analyse du *Livre du Prince* [2], consacre quelques pages d'éloge aux *Décades sur Tite-Live* [3] et à l'analyse du « préambule lumineux » de l'*Histoire de Florence* [4]. Mais pour la facétie de la *Mandragore* il n'a que deux pages de censure. L'*imbroglio* et le dialogue sont dignes de BOCCACE mais « la pudeur moderne nous interdirait d'en faire seulement l'analyse » [5].

* * *

Le tome XVII du *Cours* contient l'analyse et de longues citations des *Mémoires* de Benvenuto CELLINI, sans indication de traducteur [6]. Il est trop manifeste que ces passages des *Mémoires* n'y sont inclus que pour remplir les pages promises aux souscripteurs. Sauf une comparaison du style de CELLINI avec celui de LE SAGE [7], ces *Entretiens* ne donnent aucun jugement littéraire de l'œuvre de cet auteur « original, bizarre, passionné, vaniteux » [8].

* * *

Le même LAMARTINE qui passe rapidement sur la comédie légère de MACHIAVEL consacre de longues pages à l'étude de l'ARIOSTE, « l'Homère du badinage ». L'auteur du *Roland Furieux* « ne profane rien ». Le plaisir, dit LAMARTINE, est

---

[1] Ibid., pp. 268-270, 294, 413, 305, 285, 476.
[2] Ibid., pp. 283-292.
[3] Ibid., pp. 268-271.
[4] Ibid., pp. 294-305.
[5] Ibid., pp. 266-267.
[6] *Cours*, XVII, pp. 153-311.
[7] Ibid., p. 238.
[8] Ibid., p. 154.

une des fonctions de l'homme, mais il doit rester innocent, spirituel, gracieux ». C'est un plaisir de ce genre que l'on trouve dans le *Roland Furieux*, l'œuvre d'un « grand poète qui voulait badiner et non corrompre »[1].

De l'innocence de l'ARIOSTE vient sa supériorité sur BOILEAU et sur LA FONTAINE, dont LAMARTINE attaque ici encore le cynisme, comme en parlant d'HORACE[2]. VOLTAIRE, lui aussi, a préféré l'ARIOSTE à « son copiste naïf mais négligé »[3]. VOLTAIRE a même imité l'auteur du *Roland Furieux*. Mais l'ARIOSTE, dit LAMARTINE, est plus gracieux que VOLTAIRE, de même qu'il est plus ailé qu'HORACE[4]. En effet, l'auteur du *Cours* attribue toute sorte de qualités au poète italien. Il a « la tendresse d'un Virgile », « la sérieuse piété de Milton et du Tasse », les stances « dignes de Pétrarque ou de Dante ». Il est « Molière et Homère dans le même homme »[5]. Sans égal dans l'antiquité, sans émule moderne, il a droit à « une place à part dans la littérature, entre ciel et terre »[6].

Pour nous faire partager le plaisir qu'il a éprouvé à lire le *Roland Furieux*, LAMARTINE nous décrit son séjour, à dix-neuf ans, dans la villa d'une comtesse vénitienne. C'est dans le jardin de cette villa qu'il a entendu pour la première fois le poème de l'ARIOSTE. Il cite les passages que le *canonico*, l'oncle de la comtesse, lisait à haute voix, et redit les commentaires de la comtesse et de sa charmante fille[7]. Nous respirons l'air de l'Italie ; et en la personne de la jeune comtesse, Angélique nous paraît vivante.

Tout ce passage est une des parties les plus charmantes du *Cours*. L'auteur arrive, d'ailleurs, à nous faire dire avec

---

[1] *Cours*, XVI, p. 19 ; III, 305-306 ; X, pp. 5-6, 16.
[2] *Cours*, III, p. 306 ; X, pp. 125-126.
[3] *Cours*, XVI, pp. 57-59.
[4] *Cours*, X, pp. 19, 57, 50, 72.
[5] Ibid., pp. 82, 94-95, 98, 130.
[6] Ibid., pp. 6 ; III, p. 305.
[7] Ibid., pp. 22-150.

lui : « On sort de cette lecture comme d'un long bal masqué, avec le tourbillon dans la tête, la confusion dans l'esprit, l'ivresse dans l'imagination, le vide dans le cœur. On s'est amusé, mais on s'est peu intéressé... il (le poème) est charmant, mais il est trop long ; c'est là son seul défaut »[1].

* * *

La *Jérusalem délivrée* a ce même caractère de mascarade que LAMARTINE signalait dans le *Roland furieux*. Le poème du TASSE est « un rêve chanté en vers immortels ». Un rêve qui plaît beaucoup à LAMARTINE ; tout y est « trempé du soleil de l'Orient, de sang, d'héroïsme, de larmes, de mélancolie »[2]. Mais, pleine d'inventions capricieuses et invraisemblables, la *Jérusalem délivrée* n'est pas un vrai poème épique. Une véritable épopée, dit LAMARTINE, est « l'histoire encadrée dans la poésie ». Donc le TASSE, bien qu'il soit plus sérieux que l'auteur du *Roland furieux*, n'est qu'un « trouvère immortel de la religion et de l'amour »[3].

Mais, s'il ne saurait être un rival d'HOMÈRE, il est l'égal de MILTON ; « la *Jérusalem délivrée* et le *Paradis Perdu* sont les deux plus immortelles épopées du monde chrétien »[4]. Il y a dans l'âme de ce poète de la basse Italie une grandeur et une élévation sereine qu'on retrouve chez ses compatriotes, PÉTRARQUE et VIRGILE[5]. Comme VIRGILE, le TASSE « change d'instrument sans changer de souffle » ; et l'*Aminta* est à la *Jérusalem délivrée* ce que les *Eglogues* sont à l'*Enéide* : « une diversion légère et gracieuse d'un poète souverain »[6]. Le poème léger du grand TASSE a trouvé son égal, d'après LA-

---

[1] Ibid., pp. 137-138.
[2] *Cours*, XVI, pp. 173-175.
[3] Ibid., pp. 171, 175-176 ; II, 332.
[4] *Cours*, XVI, p. 166.
[5] Ibid., pp. 23-24.
[6] Ibid., pp. 69-70. Voir *infra*, p. 76.

MARTINE dans l'œuvre d'un autre poète italien, le *Pastor Fido* de GUARINI [1].

Une des raisons pour lesquelles le TASSE est si sympathique à LAMARTINE, c'est qu'il est « l'écrivain dont la vie et l'œuvre se confondent le mieux [2]. Son œuvre est un poème, sa vie une poésie » [3]. Cette vie nous est contée en détail et le XVI[e] volume du *Cours* contient de longues citations de l'œuvre. LAMARTINE « emprunte », pour ces citations, la traduction de Charles-François LEBRUN [4].

* * *

L'idole de l'Italie du XIX[e] siècle, ALFIERI, ne reçoit pas de LAMARTINE les éloges accordés aux autres poètes italiens. Le jeune LAMARTINE adorait ALFIERI. Mais en examinant sa vie et ses œuvres l'auteur du *Cours* nous prouve « qu'il n'eut d'un grand poète que la manie et non le génie, qu'il fut un pédant magnifique, un grand déclamateur en poésie. Ce qui était grand en lui c'était sa passion pour la liberté, et son amour » [5].

LAMARTINE cite la biographie d'ALFIERI par de REUMONT dans la traduction Saint-René TAILLANDIER. Consacrées surtout à l'amour du poète pour la Comtesse d'ALBANY, ces citations ont un intérêt documentaire bien plutôt que littéraire. Les œuvres d'ALFIERI ne sont pas citées, quoique LAMARTINE y fasse allusion à plusieurs reprises. Il juge

---

[1] *Cours*, XVI, p. 85.

[2] L'œuvre est également l'une de celles que le père de Lamartine lisait à haute voix, aussi ce poème provoque-t-il chez lui des réminiscences agréables. (P. HAZARD, *Articles cités*, 23[e] année, t. I, p. 468.)

[3] *Cours*, XVI, p. 5.

[4] Ibid., p. 180.

[5] *Cours*, II, pp. 68-69, 75 ; XVII, 80 ; XXI, 228-229 ; XVI, 415-417, 440.

les sonnets froids et pédantesques ; les satires sont de « l'antiquité réchauffée à froid par une méchanceté classique » ; les tragédies, un peu moins médiocres que ses poèmes, sont aussi ennuyeuses à lire qu'elles l'étaient à écrire [1].

Ces tragédies prennent plus de place dans le *Cours* que les autres ouvrages d'ALFIERI. LAMARTINE en les critiquant exprime son jugement sur toute l'œuvre du poète : « d'un style classiquement beau et fort, mais d'une beauté morte et d'une force enragée ». Les Italiens modernes, dit LAMARTINE, ont voulu avoir un grandissime poète et un grandissime citoyen. Leur tort fut de choisir ALFIERI, qui n'avait ni l'imagination riche d'un SHAKESPEARE, ni la force d'un CORNEILLE, ni le sens mystique d'un GOETHE, ni la tendresse d'un SCHILLER [2]. LAMARTINE ne nous présente certainement pas l'œuvre d'ALFIERI comme une des « belles choses » du *Cours*. S'il en parle c'est peut-être parce qu'il a tant admiré le poète jadis, peut-être aussi à cause d'une édition récente de ses œuvres [3] ou d'un article paru sur lui. Il a plus d'une fois suivi des incitations occasionnelles de ce genre, durant la publication du *Cours*.

* * *

Aux autres écrivains italiens LAMARTINE ne fait guère que des allusions. Quelques-uns reçoivent de brefs éloges [4] : tel MONTI, qui a écrit des poèmes « aussi dantesques que le DANTE » [5]. Mais l'auteur du *Cours* ne nous donne aucune preuve définitive de sa constatation que « le génie italien n'a pas baissé d'une idée ou d'une image, de DANTE, de PÉ-

---

[1] *Cours*, XVII, pp. 41, 96-97.

[2] Ibid., pp. 98-99, 100-101, 151-152 ; XVI, pp. 418-420 ; IX, 60.

[3] La traduction la plus récente d'Alfieri était celle de ses Œuvres Dramatiques par P. L. Duplessis en 1853.

[4] Cf. *supra*, p. 36.

[5] *Cours*, II, p. 26.

TRARQUE, de MACHIAVEL et de TASSE à aujourd'hui »[1]. Nous ne sommes pas assez convaincus par lui que la littérature italienne soit « dans cette sublime langueur qui précède les renaissances »[2].

On s'attendait à une présentation beaucoup plus complète de cette littérature, puisque LAMARTINE avait toutes facilités pour l'étudier à fond. Mais il faut se rappeler d'abord que le *Cours* est simplement le fruit de lectures assez désordonnées, ensuite que la connaissance de la littérature italienne n'était pas poussée très loin par les écrivains de l'époque de LAMARTINE. M. NOLI nous le dit, « le culte qu'on voue en France à la littérature italienne au XIX^e^ siècle est un culte de mode plutôt que d'érudition »[3]. LAMARTINE nous donne son impression de cette littérature, des grands écrivains italiens, surtout de l'Italie elle-même. L'influence de ce pays sur lui, M. HAZARD l'a constaté, n'est pas livresque[4].

A ces études semées pêle-mêle dans le *Cours*, a présidé le même choix arbitraire que nous signalions dans ses aperçus des anciens, c'est aussi la même façon toute personnelle d'étudier chaque auteur. Et la même conclusion s'en dégage, à savoir que LAMARTINE est « un classique incorrigible »[5].

2. — LES LITTÉRATURES ESPAGNOLE ET PORTUGAISE.

DANTE n'est pas la seule des idoles des romantiques que LAMARTINE refuse d'adorer. Il goûte très peu la littérature espagnole, trop « tendue et boursouflée » pour plaire à un

---

[1] *Cours*, II, p. 30.
[2] Ibid., p. 26.
[3] R. NOLI, *Les Romantiques Français et l'Italie* (Dijon, 1928), p. 246.
[4] P. HAZARD, *Art. cité*, 23^e^ année, t. I, p. 476.
[5] COUNSON, p. 206.

classique. Elle est marquée, dit-il, par une « élévation grandiose de l'âme » et par « une noblesse souvent exagérée du style »[1]. Le seul auteur espagnol qu'il semble connaître — et M. PLANHOL note qu'il « ne lui accorde même pas grâce »[2] — est CERVANTÈS, « satiriste des chevaliers, de l'enthousiasme, de l'amour platonique et de la dévotion »[3]. Il fait allusion au *Romancero*, à CALDERON et à LOPE DE VEGA. Mais il se garde bien d'insister.

Bien qu'il déclare de la nation portugaise : « Jamais peuple si peu nombreux ne fit et n'écrivit de si grandes choses »[4], LAMARTINE n'en parle presque pas. Il ne nomme guère qu'un seul auteur portugais, CAMOENS[5], et fait plusieurs fois allusion à ce « poète de la curiosité et de l'audace de l'homme à achever la conquête du globe terrestre...., chantre épique de la grande navigation, comme HOMÈRE est le chantre de la petite »[6].

3. — LITTÉRATURES ANGLAISE ET AMÉRICAINE.

Le jeune LAMARTINE lisait « beaucoup de poètes et de romanciers anglais »[7]. Il avait commencé en 1809 à apprendre

---

[1] *Cours*, III, p. 248.

[2] Article cité, p. 411.

[3] *Cours*, XIII, p. 234.

[4] *Cours*, III, p. 249.

[5] C'est un autre poète portugais, Manoël do Nascimento, qui lui a appris à admirer Camoëns. (*Méditations*, Commentaire de *La Gloire*, inspirée par les infortunes de Manoël.) Voir aussi P. HAZARD, *articles cités*, 23e année, t. II, p. 148.

[6] *Cours*, II, pp. 372-373.

[7] M. LEVAILLANT, *op. cit.*, p. 48. Il écrit à Virieu en janvier 1811 : « Je travaille avec délices dans ce moment-ci. J'ai eu le bonheur d'apprendre qu'il y avait ici cinq ou six *gentlemen* anglais ; aussitôt j'ai été leur faire une visite comme à des compatriotes... Un d'eux entre autres vient passer deux heures de la matinée avec moi. Je me perfectionne avec son secours, et nous lisons, écrivons,

l'anglais, « il l'avait étudié avec assiduité pendant les années suivantes »[1]. M. Paul HAZARD nous donne une liste des auteurs préférés de LAMARTINE à cette époque de sa vie, qui comprend un nombre surprenant d'écrivains anglais[2]. Qu'il ait entretenu et développé ses connaissances littéraires anglaises, on le voit assez par le *Cours*. Il y fait allusion à beaucoup d'auteurs d'Outre-Manche. Ces allusions, malheureusement, sont en général si courtes qu'il est difficile de préciser quels sont les auteurs qu'il connaît et ceux dont il a entendu parler seulement. On peut affirmer qu'il a pratiqué les grands orateurs, tels que CATHAM et PITT, relativement à la politique française ; et l'on sait que parmi les hommes de science il en est un, John HERSCHELL, dont la lecture fut pour LAMARTINE « l'une des plus fortes, l'une des plus poétiques impressions de sa vie »[3]. Ce qui est plus difficile c'est de constater l'étendue de ses connaissances purement littéraires.

Parmi les auteurs anglais dont il traite avec assez de précision il y a tout d'abord SHAKESPEARE. Ce que nous avons dit à propos de l'italien et de DANTE, nous pouvons le répéter de l'anglais et de SHAKESPEARE : si LAMARTINE connaît la langue, il ne sait pas comprendre l'auteur qui en est le plus grand génie. Cependant, la critique qu'il fait de ce poète « trop grand pour être mesuré »[4] prouve la sincérité

---

parlons cette superbe langue tous les jours... Je traduis de l'italien aussi couramment. » (*Correspondance*, t. I, pp. 285-286.) Voir aussi *La Jeunesse de Lamartine* par P. M. MASSON (*Revue des Cours et Conférences*, 21e année, 2e série, Paris, 1904, pp. 704-705).

[1] Edmond ESTÈVE, *Byron et le Romantisme français*, 2e édition (Paris, 1928), t. II, p. 320.

[2] Pope, Dryden, Otway.., Addison, Milton, Grey, Thompson, Sterne, Goldsmith, Fielding, Richardson, Young, Ossian y paraissent. (P. HAZARD, *art. cités* (23e année, t. II, pp. 303-307.)

[3] H. TRONCHON, *article cité*, p. 568.

[4] *Cours*, II, p. 19.

de son effort pour apprécier un génie qui lui est étranger. SHAKESPEARE, ainsi que DANTE, est trop « rude » pour plaire au goût français et classique. LAMARTINE se range encore une fois du côté de VOLTAIRE [1]. Mais si d'un côté il donne tort aux romantiques qui préfèrent SHAKESPEARE à RACINE, par ailleurs il reconnaît dans l'auteur de *Hamlet* le poète le plus universel des temps modernes [2].

Grand tragique et grand comique à la fois, SHAKESPEARE est plus poète que MOLIÈRE [3]. LAMARTINE, dont l'« œuvre ne se déride jamais » [4], ne saurait admettre qu'un comique soit un grand poète [5]. Mais il dit, toujours avec VOLTAIRE, que MOLIÈRE, « génie cultivé d'un âge éclairé », fut plus parfait et plus artiste, s'il fut moins poète, que SHAKESPEARE, « génie inculte d'une époque barbare » [6].

La confrontation des deux poètes se termine sur ces mots : « Comparez maintenant MOLIÈRE et SHAKESPEARE ! Mais non, ne comparez rien, jouissez de tout. Il n'y a rien de commun entre les deux talents, pas plus qu'entre les deux peuples. Ce sont deux saisons qui ne se ressemblent pas et qu'il faut également admirer » [7]. LAMARTINE, dit M. Paul HAZARD, « parle pour ne pas dire grand'chose » [8]. Mais nous sommes plutôt d'avis qu'ici LAMARTINE a trouvé le mot

---

[1] M. Haines dans son ouvrage sur *Shakespeare in France* (London, 1925), p. 153, remarque que Lamartine représente le côté conservateur et national de la critique française. Son jugement sur Shakespeare, nous dit M. Haines (p. 148), est « un mélange particulier d'enthousiasme romantique et de censure classique ».

[2] *Cours*, III, pp. 157-159 ; XXVI, pp. 12, 15 ; I, p. 270.

[3] *Cours*, XXV, pp. 322-326, XXVI, p. 5.

[4] René de PLANHOL, *Le Grand Œuvre du vieux Lamartine : Le Cours Familier de Littérature* (La Minerve Française, Paris, 1919, Tome I, n° I), p. 410.

[5] Cf. Chap. I, p. 5 ; *Cours*, I, p. 435.

[6] *Cours*, XXV, pp. 322-324.

[7] *Cours*, XXVI, p. 74.

[8] Article cité, 24e année, t. I, p. 96.

juste[1]. Si le rapprochement des deux œuvres laisse beaucoup à désirer, le parallèle des deux vies est trop sommaire. On voit que l'auteur du *Cours* ne s'est pas donné grand peine pour se renseigner sur la biographie de SHAKESPEARE[2].

L'analyse de *Macbeth* dans le *Cours* comporte de longues citations et quelque peu de critique. LAMARTINE appelle ce drame « la plus magnifique analyse de l'ambition qui ait jamais été tracée par un génie humain ». Il est assez curieux que cette étude sur *Macbeth* ne critique pas la scène des sorcières. Elle aurait pu choquer LAMARTINE. D'ailleurs, il censure chez GOETHE ses « imitations des fantasmagories de SHAKESPEARE ». Elles sont, dit-il, refroidissantes pour le sentiment ; elles n'ont pas de cœur »[3].

Macbeth, dont il traite avec peu de précision, est le seul drame Shakespearien expressément cité dans le *Cours*. Mais LAMARTINE fait allusion à plusieurs autres, à savoir : *Hamlet*[4], *Périclès*, *Roméo et Juliette*, *Othello*, *Jules César*[5], *Le Roi Léar*[6], ainsi qu'au personnage de FALSTAFF[7]. De plus, le nom de SHAKESPEARE apparaît très souvent, proche toujours de noms immortels, comme HOMÈRE et VIRGILE.

---

[1] Cette comparaison de Shakespeare et de Molière ressemble à celle qu'il fait, dans son essai sur Shakespeare, du poète anglais et de Racine. Ici il conclut que la différence de goût national rend impossible une vraie comparaison. M. Haines est d'avis qu'il a trouvé peut-être la solution. (*Op. cit.*, pp. 152-153).

[2] Une faute d'impression, page 329 du Tome XXV, indique à première vue que Lamartine s'est trompé sur la date de la mort de Shakespeare. Mais d'après le texte il est évident qu'il savait très bien les dates de Shakespeare.

[3] *Cours*, VII, p. 290.

[4] *Cours*, I, p. 237 ; XXV, p. 325 ; XXVI, p. 11. Il a analysé *Hamlet* et *Roméo et Juliette* dans son essai sur Shakespeare (1860). Cf. HAINES, *Op. cit.*, pp. 149-151.

[5] *Cours*, XXVI, p. 11 ; I, p. 442.

[6] *Cours*, XXV, p. 325.

[7] *Cours*, I, pp. 383, 436.

SHAKESPEARE est immortel, d'après LAMARTINE, parce qu'il est original. Ses œuvres sont « une littérature tirée d'elle-même », elles n'ont « rien de commun avec la littérature grecque ou latine, encore moins avec les molles et perverses imitations de la Grèce ou de Rome par l'Italie moderne, par l'Espagne ou par la France jusqu'à Corneille ». La littérature anglaise a reçu de SHAKESPEARE « une sève septentrionale, sauvage, puissante, qu'elle n'a jamais perdue »[1].

Avec MILTON, « écho magnifique de Moïse », il semble à LAMARTINE que cette originalité de la littérature anglaise a un peu faibli[2]. *Le Paradis Perdu*, tout plein qu'il est d'images bibliques, lui fait l'effet d'un poème moins religieux que littéraire[3]. Il ne l'avoue pas, mais on croirait volontiers que ce qu'il y a dans l'œuvre de MILTON de sobriété protestante a dû heurter l'esprit d'un LAMARTINE longtemps nourri du mysticisme catholique. Ce n'est certainement pas le manque de sérieux qu'il reproche à l'auteur du *Paradis Perdu*, mais plutôt ce qui lui semble être un manque d'ardeur.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de MILTON n'apparaît point en détail dans le *Cours* ; et LAMARTINE se borne à faire allusion souvent à ce « poète de l'air » qui « y plonge avec sa pensée d'aveugle comme l'oiseau qui ne craint pas de briser son aile aux parois de l'éther »[4].

Le nom de DRYDEN figure avec celui de MILTON dans la liste donnée par M. Paul HAZARD des premières lectures anglaises de LAMARTINE. Mais dans le *Cours* l'un intervient beaucoup moins que l'autre. DRYDEN ne paraît que trois fois. Il est vrai, l'un de ses poèmes, le *Festin d'Alexandre*, est donné en entier,[5] mais cette citation, faite à propos

---

[1] *Cours*, XXVIII, pp. 208-209 ; III, p. 250.
[2] *Cours*, II, p. 332.
[3] *Cours*, XXVIII, p. 138.
[4] *Cours*, II, p. 372.
[5] *Cours*, V, pp. 298-308.

de la musique de MOZART, n'a rien à voir avec une critique littéraire de DRYDEN, et n'y ressemble guère.

Le sort de POPE est tout autre. Quoiqu'il ne cite aucune œuvre de lui, LAMARTINE le comble d'éloges. POPE, « grand poète anglais » est pour lui « l'oracle des hommes de génie dans ses *Epîtres*, fléau des médiocrités littéraires dans ses *Satires*, philosophe dans l'*Essai sur l'homme*, distrait par le badinage classique dans la *Boucle de cheveux enlevée*... le modèle d'élégance attique sur lequel VOLTAIRE aurait voulu mouler sa vie »[1]. On a peine à comprendre qu'un LAMARTINE puisse nommer « grand » un poète aussi peu lyrique que POPE[2]. Mais le seul reproche qu'il lui fasse est d'avoir effacé quelque peu l'originalité de la littérature anglaise par l'influence d'HORACE[3].

L'étude de LAMARTINE sur OSSIAN, au tome XXV du *Cours*, est une des « bévues d'entêtement » dont parle M. PLANHOL[4]. Il est partisan si convaincu de l'authenticité, qu'il aimerait autant penser que l'*Iliade* et la Bible soient « des rapsodies »[5]. Il conte la vie du poète, et donne de la découverte et de la publication des poèmes un historique qui est, d'après M. Van TIEGHEM, « tout à fait fantaisiste. LAMARTINE est fort âgé, il écrit de mémoire ; et peut-être n'a-t-il jamais connu ces détails qu'il brouille et défigure »[6]. Il

---

[1] *Cours*, XXVIII, pp. 207-208. Il a écrit de Pope, le 3 mars 1809 : « Voilà un homme à qui je voudrais ressembler, bon poète, bon philosophe, bon ami, honnête homme. » (HAZARD, *articles cités*, p. 304).

[2] Son admiration de Pope est un héritage du XVIII[e] siècle.

[3] *Cours*, III, p. 250.

[4] *Article cité*, p. 416.

[5] M. Van TIEGHEM, dans le chapitre qu'il consacre à ce morceau, le dit « curieux comme anachronisme et touchant comme souvenir pieux. Il appartient à Lamartine, il est l'aboutissant et l'expression suprême d'une foi ossianique qui durait depuis soixante ans exactement. » (*Ossian en France*, Paris, 1917, t. II, p. 325).

[6] Id. Op. cit., t. II, p. 326.

est aussi peu précis dans la façon dont il introduit de longues citations d'OSSIAN qui emplissent cent dix-huit pages, et pense nous présenter ainsi « tous les genres, tous les tons, toutes les époques de la production ossianique »[1]. Evidemment il faut lire le *Cours* avec précaution.

Mais s'il nous trompe sur les faits précis, LAMARTINE décrit bien le charme des poèmes du barde écossais dont les accents sont « pareils au murmure des ondes »[2]. Il signale l'influence de ces vers sonores sur l'œuvre de CHATEAUBRIAND, de GOETHE, de CESAROTTI et de BYRON. L'auteur des *Méditations* confesse, également, l'importance de cette influence dans ses propres œuvres ». La mélancolie, dit-il, n'est-elle pas l'écossaise (sic) depuis l'apparition de cette littérature des ombres et du tombeau? »[3].

L'auteur des *Méditations* avait subi, avec celle d'OSSIAN une autre influence venue du Nord. Il était « enivré » de la poésie de BYRON ; il y trouvait « la fibre sensible d'un poète à l'unisson de ses voix intérieures »[4]. Mais le poète anglais tient une place beaucoup moins importante dans le *Cours* que celle du barde écossais. On y cherche vainement une étude sur BYRON, et quoique son nom y figure souvent il n'est jamais accompagné de citations. A première vue cette omission semble étrange. On se dit qu'il aurait mieux valu consacrer une centaine de pages à BYRON plutôt qu'à un historique « fantaisiste » d'OSSIAN. Mais il faut se rappeler que BYRON est l'un des cyniques modernes, et pour eux il n'y a pas de place dans le *Cours*.

---

[1] Ibid.

[2] *Souvenirs d'Enfance* (Les Harmonies).

[3] *Cours*, XXV, pp. 79, 122, 124. « Ces conclusions valent mieux que les prémisses et Lamartine enthousiaste du Barde, Lamartine touché profondément de son prestige a su encore finir sa longue carrière ossianique en disant le mot juste à propos de la fortune d'Ossian en Europe. » (P. VAN TIEGHEM, *op. cit*, t. II, p. 328.)

[4] Commentaire sur *L'Homme* (Méditations).

LAMARTINE, au moment d'écrire les *Méditations*, déplorait le scepticisme de BYRON tout en lui accordant le nom du « plus grand poète des temps modernes »[1]. Le LAMARTINE du *Cours* n'a pas changé d'avis. BYRON est toujours à ses yeux un « poète aussi grand à lui seul que toute la littérature de son pays, à l'exception de SHAKESPEARE »[2]. Et le cynisme du fier révolté lui est toujours antipathique. Parmi les œuvres de BYRON celles dont l'auteur du *Cours* nous parle avec plaisir sont les œuvres qui ont précédé *Don Juan*. Ce sont, dit-il « les plus pathétiques et les plus orientales poésies qui aient jamais attendri l'Occident »[3]. Tout naturellement LAMARTINE n'omet pas de faire un panégyrique du *Childe-Harold* qui l'avait jadis inspiré lui-même[4]. Cette œuvre, « aussi originale et aussi vagabonde que l'imagination du poète », est comparée, par LAMARTINE, aux poèmes de PÉTRARQUE et du TASSE aussi bien qu'à.... une épître d'HORACE. BYRON est supérieur à l'auteur des *Epîtres* : le poète anglais « glane des cypres et des larmes » et le romain « ne glane que des roses et du rire ». Le poète de *Jocelyn* estime surtout la sensibilité de BYRON, qui « a beau écrire *Don Juan* ; il fait pleurer plus qu'il ne faire rire »[5].

Mais pour ce *Don Juan*, qui a « commencé la décadence morale du XIX^e siècle », il n'a que blâmes. Son mépris du

[1] Ibid,

[2] *Cours*, VII, p. 20 ; V, p. 404. M. Estève qui consacre tout un chapitre à l'influence de Byron sur Lamartine dit de lui : « Il était trop profondément optimiste et spiritualiste pour que le scepticisme et le pessimisme de Byron eussent prise sur son âme... mais il a subi le prestige de l'homme... » (*Op. cit.*, p. 522.)

[3] *Cours*, III, p. 451.

[4] D'après M. ESTÈVE l'auteur du *Dernier Chant du Pèlerinage de Childe-Harold*, « tout en désavouant son scepticisme, a essayé de modeler sa propre figure poétique » sur une image « mi-vraie, mi-idéale » de Byron. « Dans son grand confrère anglais, nous dit M. Estève, il n'a rien vu et rien cherché que lui-même. » (*Op. cit.*, p. 56.)

[5] *Cours*, XXI, pp. 235-238 ; VIII, 468.

« faux rire » et de l'impiété de BYRON, de HEINE et de MUSSET apparaît dans tout le *Cours* comme un leit-motiv [1], LAMARTINE cherche toujours dans la poésie « le beau et le saint », et répète ce qu'il a dit jadis au

> « Roi des chants immortels, reconnais-toi, toi-même,
> Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème ;
> .....
> La gloire ne peut être où la vertu n'est pas » [2].

BYRON est le seul poète anglais du XIX^e^ siècle dont LAMARTINE parle longuement dans le *Cours*. Mais nous savons qu'il en connaissait d'autres, fort bien même, dont le *Cours* ne contient que les noms [3]. Des poètes victoriens cependant, il ne semble rien savoir. « La littérature anglaise », dit-il, « languit à l'exception du roman, de l'histoire et de l'éloquence » [4]. Un tel jugement semble d'autant plus surprenant quand on sait le rôle joué par Mme de LAMARTINE dans la préparation du *Cours*. Elle suppléait souvent aux connaissances de son mari et lui aidait à remplir les pages promises

---

[1] *Cours*, III, pp. 451-454 ; IV, pp. 30, 33 ; V, p. 404 ; VII, p. 385 ; et voir *supra*, note 1 p. 23. M. Estève nous rappelle que « dans un jour d'indulgence, Lamartine s'est laissé aller à dire qu'il y a des moments dans la vie du poète où il est tenté, comme Byron, de tout finir par un triste éclate de rire. (Vie de Byron dans le *Constitutionnel*, 15 nov. 1865.) Mais, continue M. Estève, en regard de ces deux lignes, combien, dans le *Cours de Littérature*, de pages véhémentes où il a tonné contre « l'école du rire », crié à la décadence de la littérature européenne, et rejeté la faute sur Byron, Heine, Musset et leurs imitateurs. » (*Op. cit.*, p. 312.)

[2] *L'Homme* (*Méditations*).

[3] Voir ESTÈVE, *op. cit.*, p. 357 et note p. 313 où il donne la citation suivante de Félix REYSSIÉ (*Journal des Débats*, 22 fév. 1898) à propos des auteurs préférés de Lamartine : « Cowper, Wordsworth, Byron, dont il nous a été donné de feuilleter à Saint-Point les pages jaunies sous les doigts de celui qui, seul, les ouvrait dans sa petite bibliothèque intime. »

[4] *Cours*, VII, pp. 383-384.

aux souscripteurs[1]. Est-il possible qu'une Anglaise cultivée n'ait rien su d'un TENNYSON ou d'un KEATS?

Le roman anglais est un sujet dont il aurait pu nous parler amplement. Il a commencé de bonne heure à lire et admirer RICHARDSON et FIELDING[2] et l'on aurait recueilli volontiers ses impressions de ces grands romanciers. Mais il se borne à faire allusion quelquefois à eux. De même on s'attendrait en vain à trouver de longues pages consacrées à Walter SCOTT.

LAMARTINE, appartient à cette génération française qui a été « éblouie »[3] par le romancier écossais ; il aurait pu nous raconter l'histoire du succès des œuvres de SCOTT. Il n'y fait qu'une petite allusion, disant, à propos de Charles GOSSELIN, que les traductions françaises de Walter SCOTT « commencèrent » la « brillante fortune » de cet éditeur[4].

S'il ne consacre pas tout un *Entretien* à l'auteur d'*Ivanhoé*, il nous donne une idée très nette de son opinion sur ce « romancier des rois détrônés, qui venge les prétendants de l'histoire »[5]. Et ce jugement ne s'accorde pas avec la profonde admiration d'un HUGO ou d'un BALZAC pour le maître du roman historique[6]. LAMARTINE cite, pour le critiquer, le jugement favorable de GOETHE : GOETHE, dit-il, oublie « le vice mortel » de SCOTT, c'est-à-dire « le mensonge du roman historique »[7]. Il ne connaît, semble-t-il, que les romans de ce « Boccace sérieux »[8], puisqu'il ne fait aucune allusion

---

[1] Henri DE LACRETELLE, *Lamartine et ses Amis*, deuxième édition, pp. 282-284.

[2] Voir *supra*, note 2, page 40.

[3] Louis MAIGRON, *Le Roman Historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott.* (Paris, 1898), p. 99.

[4] *Cours*, XXIV, p. 810.

[5] *Cours*, XVI, p. 461.

[6] Pour la grande influence de Walter Scott sur ces deux romanciers français, voir Louis MAIGRON, *Op. cit.*, pp. 143, 414-432.

[7] *Cours*, XXI, p. 60.

[8] *Cours*, II, p. 20.

à des œuvres telles que *La Dame du Lac* [1]. Peut-être aurait-il estimé ici, comme dans les romans, que l'histoire est « trop romanesque » [2] chez SCOTT.

Une seule fois il parle des romans de DICKENS et de THACKERAY, « chefs-d'œuvre de peinture de mœurs et de sensibilité, où l'esprit humoriste de STERNE et le pathétique de RICHARDSON se mêlent » [3]. Nous ne savons s'il connaissait THACKERAY autrement que par réputation. Mais « il considérait DICKENS comme un des grands amis de son imagination ». Et quand le romancier anglais est venu à Paris en 1846 il l'a rencontré. Plus tard, en 1855, il a même dîné avec DICKENS chez Amédée PICHOT [4]. Il est regrettable que LAMARTINE ne nous parle pas de cette rencontre, non plus que des œuvres de DICKENS qui l'intéressaient le plus.

* * *

C'est GIBBON qui a écrit, d'après LAMARTINE, « le chef-d'œuvre historique de son pays et peut-être de l'Europe ». Cet historien ne reçoit de lui que des compliments super-

---

[1] Il faut dire que les poèmes de Scott étaient beaucoup moins bien connus en France que ses romans. « Tant qu'il ne fut que l'auteur des *Romans poétiques* de *Marmion* et de *la Dame du Lac*, la réputation de Walter Scott, de ce côté-ci du détroit, ne dépasse guère la réputation des écrivains anglais contemporains. » (MAIGRON, *op. cit.*, p. 100.)

[2] *Cours*, XV, p. 436.

[3] *Cours*, II, p. 20.

[4] HAZARD, *Art. cités*, 24e année, t. I, p. 96 ; DELATTRE, *Dickens et la France* (Paris, 1927), pp. 18, 24. M. Delattre cite une lettre de Dickens à son ami Forster dans laquelle il décrit ce dîner : « Il (Lamartine) a informé la compagnie autour de la table qu'il avait rarement rencontré un étranger qui parlât le français avec autant d'aisance que votre inimitable serviteur ; là-dessus, votre serviteur a rougi avec modestie, et presque aussitôt après a failli s'étrangler avec un os de poulet... »

latifs. L'œuvre de GIBBON est « le plus inaltérable monument d'érudition, de saine critique, d'impartialité historique et de récit sévère que le XVIII^e siècle ait légué à l'Europe »[1]. C'est ainsi que parle LAMARTINE quand il n'a rien à dire de précis.

MACAULAY lui plaît beaucoup moins que GIBBON. L'histoire chez MACAULAY est « trop parlementaire ». L'auteur du *Cours*, dont le goût critique est en général d'espèce très classique, semble parler ici en romantique. MACAULAY, dit-il, « instruit plus qu'il n'émeut, fait des systèmes au lieu de faire des drames ; s'adresse à l'esprit plus qu'au cœur ». C'est-à-dire que l'auteur de l'*Histoire de l'Angleterre* n'est ni un MICHELET ni même un AUGUSTIN THIERRY. L'œuvre de MACAULAY n'en est pas moins pour LAMARTINE un grand signe de vie dans la littérature contemporaine de l'Angleterre[2].

Nous ne parlerons pas ici de «l'éloquence» qu'il a mentionnée comme une des exceptions à la langueur générale de la littérature anglaise. Il ne traite des orateurs que sommairement. Et il nous dit si peu de chose des romanciers et des historiens :

En somme, l'aperçu que LAMARTINE nous donne de la littérature anglaise cause une grande déception, plus encore que son aperçu de la littérature italienne. Les auteurs anglais dont il fait une vraie critique sont en nombre beaucoup plus restreint, et les pages qu'il consacre aux poètes anglais manquent de cette richesse de détails, de cet air intime qui font le charme de certaines études sur PÉTRARQUE et sur le TASSE. On sent bien que l'Italie est sa « patrie », que l'Angleterre, malgré Mme de LAMARTINE, malgré des voyages outre Manche, lui reste un pays étranger. S'il a subi une forte influence anglaise dans sa jeunesse[3], il en parle peu dans son

---

[1] *Cours*, II, p. 233 ; XXVI, p. 111.
[2] *Cours*, II, p. 21.
[3] Voir HAZARD, *articles cités*, 23^e année, t. II, pp. 303-304.

dernier œuvre. Parmi les auteurs anglais il n'en est que deux dont il dise que leurs accents ressemblent aux siens : OSSIAN et BYRON. LAMARTINE, « Oriental » et mystique, ne peut s'enthousiasmer, semble-t-il, pour cette émanation du Nord. Et le classique, le traditionaliste qu'il y a en lui, sont un peu choqués par une littérature sur laquelle « le barbare » SHAKESPEARE a si fortement agi.

* * *

Le sort de la littérature américaine dans le *Cours* est plus triste encore que celui de la littérature anglaise. LAMARTINE est d'avis que la civilisation américaine est trop élémentaire, trop brutale et trop adonnée aux intérêts matériels pour nourrir une littérature. « L'Amérique du Nord », dit-il, « jusqu'ici absorbée par la conquête et le défrichement du nouveau monde, (n'est) pas parvenue encore à son âge littéraire.... Ce pays en est à son ère fabuleuse.... de création ;.... Il ne chante pas encore, il agit »[1]. L'ère de création littéraire arrivera pour l'Amérique, il en est sûr, mais il ne sait encore ce que la nouvelle nation va produire[2].

Il n'y a d'après lui, qu'un seul auteur américain qui soit digne de paraître dans le *Cours*. Il va sans dire que ce « phénomène inexplicable » est Français d'origine. La présentation d'AUDUBON, naturaliste dont la plupart de ses compa-

---

[1] *Cours*, XX, pp. 82-112 ; II, pp. 23-24, 102-103. Les sources probables de cette idée de Lamartine sont CHATEAUBRIAND (*Mémoires d'Outre-Tombe* ; Paris 1849, t. I, p. 421), PHILARÈTE CHASLES (*Etudes sur la Littérature anglo-américaine*, 1830-1840, pp. 56, 59-64, 90) et Alexis DE TOCQUEVILLE, *De la Démocratie en Amérique* (Paris, 1830-1840), Vol. III, pp. 59-64, 89-116 ; qui disent tous à peu près la même chose. Voir en outre M. SIDNEY LAMONT MC GEE, *La Littérature Américaine dans la « Revue des deux Mondes »* (1831-1900) Montpellier, 1927, pp. 1-13, 18-27, 42.

[2] *Cours*, III, 250.

triotes ignorent l'existence, comme « le Buffon de l'Amérique »[1] est une des parties les plus étonnantes du *Cours*. Il nous semble que LAMARTINE aurait pu mieux choisir, pour remplir une centaine de pages, que l'œuvre de celui qu'il nomme aussi le « SHAKESPEARE de la nature »[2]. Il y avait d'autres écrivains américains dont il aurait pu citer au moins les traductions françaises : IRVING, COOPER, HAWTHORNE, POE et STOWE[3].

Parmi ces auteurs LAMARTINE en choisit deux pour nous dire qu'ils ne sont pas américains : « IRVING est le fils d'un Ecossais et d'une mère anglaise ; COOPER est à peine naturalisé américain par deux générations. L'honneur de ces deux noms appartient tout entier à l'esprit de l'Angleterre et de l'Ecosse »[4]. Mais deux générations, cela compte en Amérique. Il n'a rien connu, semble-t-il, des œuvres de ces deux auteurs[5]. Il est même fort possible qu'il n'ait lu aucun livre

[1] *Cours*, XX, pp. 82-112. La comparaison vient directement de Chasles qui consacre de longues pages au naturaliste (*op. cit.*, pp. 68-105).

[2] *Cours*, XX, pp. 114-239.

[3] Cf. G.-D. MORRIS, *Fenimore Cooper et Edgar Poe d'après la critique française du XIX^e siècle* (Paris, 1912), p. 54 ; M. MURRAY GIBB, *Le Roman de Bas-de-Cuir, Etude sur Fenimore Cooper et son influence en France*, (Paris, 1927), pp. 201-204.

[4] *Cours*, XX, pp. 113-114. Il n'est pas le premier à dire que le talent d'Irving n'appartient pas à l'Amérique. Chasles ne lui donne « rien d'absolument américain » (*op. cit.*, pp. 44-49). Charles Romey dit de lui : « il est reconnu que celui-ci n'est que le pâle imitateur d'Addison et de Steele et qu'il est plus Anglais qu'Américain » (G.-D. MORRIS, *op. cit.*, p. 39). Chateaubriand constate que tous les deux, Irving et Cooper ont été « forcés de se réfugier en Europe pour y trouver des chroniques et un public». (*Op. cit.*, I, p. 426.) De Cooper, cependant, Chasles dit que tout en lui est Américain. (*Op. cit.*, p. 49.) Voir aussi M. MEGEE, *op. cit.*, pp. 15, 37, 59.

[5] Il est assez curieux qu'il ne connaisse pas un peu mieux les œuvres de Cooper, dont on a beaucoup parlé en France durant un certain temps. Cooper a aussi passé quelques années à Paris. (G.-D. MORRIS, *op. cit.*, p. 54.)

américain, qu'il ne fasse que répéter ce qu'il a pu savoir au sujet de la littérature du jeune pays. Il a une assez vague idée qu'il existe d'autres écrivains américains : « quelques essais d'histoire d'un mérite relatif réel, un germe de poète dans un homme distingué mais non original »[1]. Mais il ne se souvient plus de leurs noms.

La politique de la nation nouveau-née semble avoir plus d'intérêt pour LAMARTINE que sa littérature. On trouve dans le *Cours* non seulement les grands noms révolutionnaires : WASHINGTON et JEFFERSON, mais ceux aussi de PENN, de FRANKLIN, de MONROE et même de LINCOLN[2]. LAMARTINE, député, a prononcé deux discours, voici longtemps, sur un traité dans lequel la France reconnaissait une dette envers l'Amérique[3]. Il a voté la loi, qui la consacrait, mais sans avoir une très haute idée de la politique de ce « pays du premier coup »[4]. Peut-être, s'il avait eu plus d'admiration pour la nation aurait-il eu plus d'intérêt pour sa littérature.

* * *

4. — LITTÉRATURE ALLEMANDE.

LAMARTINE avait dix-neuf ans quand il a commencé à lire des traductions françaises d'Auguste LAFONTAINE, de ZIMMERMANN et de *Werther*. *Werther*, devenu l'un de ses livres préférés, l'attirait vers l'Allemagne et lui donnait à

---

[1] *Cours*, XX, p. 113.

[2] Lincoln l'intéresse surtout à cause de l'émancipation de l'esclavage, sujet dont Lamartine a traité avec passion à la Chambre des Députés et ailleurs. (LAMARTINE, *La France Parlementaire*, 1834-1851). Paris, 1864-1865, Vol. II, pp. 307-313 ; III, p. 216.

[3] *Ibid.*, I. pp. 41, 127-149.

[4] *Ibid.*, III, pp. 216-218 ; VI, p. 279.

son sujet des idées toutes romantiques[1]. Il semblait regretter de ne pouvoir connaître directement la pensée allemande[2], mais continuait d'en lire des traductions et de croire à l'*Allemagne* de Mme de STAEL[3]. Quoiqu'il eût des amis « particulièrement informés des choses allemandes », comme Edgar QUINET et le Baron d'ECKSTEIN, son idée de l'Allemagne restait «celle qu'eurent longtemps les romantiques et les libéraux français, sourds aux avertissements d'un HEINE, aux aveux désenchantés et inquiets d'un QUINET »[4]. L'Allemagne du *Cours* est donc celle de Mme de STAEL, mystique et rêveuse, « fille de l'Inde ». Cette Allemagne a beaucoup d'attrait pour l'« Oriental » que croit être LAMARTINE, et il signale le rôle important de sa littérature dans le mouvement romantique. Le romantisme, dit-il, est la tendance à sortir de « la servile imitation des anciens » ; et c'est

---

[1] HAZARD, *article cité* (23e année), t. I, pp. 197, 205 ; 300-303, Edmond EGGLI, *Schiller et le Romantisme Français*, Paris, 1927, vol. II, pp. 283-284). La traduction de *Werther* était probablement celle de H. de la Bédoyère (Paris, 1809) que M. Baldensperger appelle une « traduction tendancieuse » (*Bibliographie critique de Gœthe en France*, Paris, 1907, p. 44).

[2] Pendant que Virieu était à Munich, Lamartine lui écrit (juillet 1818) : « Tu es heureux d'être forcé d'apprendre l'allemand. Tout considéré, il n'y a plus que cette nation qui pense... ils (les Allemands) iront plus loin que nous n'avons été, parce qu'ils fondent tout sur un principe vrai et sublime : Dieu et l'infini (*Correspondance*, V. II, p. 212).

[3] « Mais des lettres ou de la pensée allemandes Lamartine a-t-il jamais connu beaucoup plus que ce que lui en avait appris Mme de Staël, ou ce qu'on en savait avant qu'elle vînt? Romans (d')A. Lafontaine ou de Caroline Pichler, et le traité de la Solitude de Zimmermann et les *Brigands* de La Martellière-Schiller, et *Werther... Faust... Mignon...* ce que les gens de son temps ont connu d'elle, Henri Heine et Hoffmann. » (H. TRONCHON, *article cité*, pp. 583-584.) Voir aussi Louis P. BETZ, *Heine in Frankreich*, Zurich, 1895, p. 286.

[4] E. EGGLI, *op. cit.*, p. 289. Voir aussi G. LANSON, *Histoire de la Littérature Française*, XVIIe édition, Paris, 1922, p. 883.

de la «germanisation» de la littérature moderne que lui vient son originalité »[1].

Même le *Chant des Nibelungen* est pour LAMARTINE une preuve de l'origine indienne de la race allemande. Dans l'idéal germanique, die *Treue*, il voit un sentiment d'honneur tout oriental, et dans la richesse des costumes et la ponctualité de l'étiquette, « les souvenirs des Indes »[2]. Croyant que le *Chant des Nibelungen* fut écrit « pendant les trois ou quatre premiers siècles du Christianisme »[3], il n'y cherche pas l'influence de la chevalerie française. S'il avait pu lire le texte même, il aurait peut-être reconnu les mots d'origine française qui y sont en si grand nombre. D'après lui, les *Nibelungen* venaient d'être découverts au commencement du XIX^e^ siècle. Parmi les « nombreuses traductions françaises », qui sont suivi de près l'apparition de l'épopée en Allemagne, il a choisi celle d'Emile de LAVELEYE[4], comme la plus fidèle. Elle « manque quelquefois de couleur poétique »: LAMARTINE se propose d'en ajouter[5].

Cette épopée, qui « a réveillé l'Allemagne lettrée et l'a rapportée à sa véritable source nationale: le surnaturel, la religion, la philosophie, la chevalerie », a pour LAMARTINE un caractère tout spécial et original. « Pour en faire une juste image il faudrait mettre ensemble les scènes tragiques de l'*Iliade* et les scènes délicieuses de *Daphnis et Chloé* »[6]. Si Kriemhilde et Siegfried nous semblent un peu farouches à côté du berger grec et de sa maîtresse, il faut admettre que la traduction française des *Nibelungen* ne révèle ni la rudesse germanique des personnages ni la saveur âpre de la

---

[1] *Cours*, VII, 81-82, 388, 390 ; XXIV, p. 512 ; XIII, p. 222.
[2] *Cours*, XXIV, pp. 509-510.
[3] *Cours*, XXIII, p. 354. (Il se contredit à ce sujet puisqu'il parle de l'apparition des *Nibelungen* en 1152. *Cours*, VII, p. 85.)
[4] Publiée en 1861.
[5] *Cours*, XXIII, p. 355.
[6] Ibid., p. 356 ; XXIV, p. 511.

langue. LAMARTINE apprécie la naïveté du vieux poème mais lui prête une qualité dont il ne peut certainement pas se targuer : la grâce [1]. Ignorant les éléments mythologiques dont l'épopée est pleine, LAMARTINE dit qu'à de rares exceptions « tout y est naturel et historique ». Mais s'il commet bien des erreurs à propos des *Nibelungen*, du moins il en signale « l'intérêt, soutenu, vif et croissant » [1] qu'on ne saurait lui refuser. On ne peut nier non plus que ce poème est « barbare et sublime » [2].

* * *

C'est grâce à la découverte des *Nibelungen*, dit LAMARTINE, qu'il y a eu une « explosion générale » du génie allemand au XVIII[e] siècle. Cette observation semble contredire sa théorie de la découverte du poème vers 1816. Quoi qu'il en soit, pour illustrer la fécondité intellectuelle de l'Allemagne au XVIII[e] siècle, il nomme dans cet ordre inexplicable : « GOETHE, HERDER, KANT, JACOBI, SCHLEGEL, WINKELMANN (sic), KLOPSTOCK, WIELAND, SCHILLER » [3]. La plupart de ces auteurs ne sont pour lui que des noms. Bien qu'il appelle KANT « le plus penseur et le plus sublime des philosophes », ses idées métaphysiques restent pour lui des « nuages » [4]. Sa connaissance de HERDER, « le grand historien de l'humanité » dont la pensée est « neuve, vaste et forte », est tout à fait restreinte, ceci malgré la traduction de son ami QUINET qui dut l'en entretenir souvent [5]. De KLOPSTOCK il parle plus souvent que des autres. Le « grand et saint

[1] Ibid., pp. 508-509.
[2] *Cours*, VII, p. 85.
[3] *Cours*, VII, pp. 220-221.
[4] *Cours*, XXIV, p. 511.
[5] *Cours*, XVIII, p. 117 ; VII, p. 101 ; H. TRONCHON, *article cité*, pp. 530, 577-578.

poète » a choisi un sujet qui plaît à LAMARTINE [1]. Le sérieux de « l'HOMÈRE de la Messiade » attire l'admiration du poète de la *Chute d'un Ange*. Mais on ne peut être sûr qu'il ait lu toute la *Messiade* ou beaucoup de ces « odes enflammées et tonnantes comme des bombes d'enthousiasme allemand » [2]. WIELAND, « le Voltaire érudit et gracieux de l'Allemagne » qui avait tout pour plaire aux Français, était un des Allemands les plus traduits à la fin du XVII[e] siècle [3]. LAMARTINE a dû lire son *Oberon*. Il a dû lire aussi la traduction Necker de Saussure de Guillaume SCHLEGEL. Quant à JACOBI et WINKELMANN, il ne les connaissait peut-être que de réputation [4].

Tout naturellement, l'auteur que LAMARTINE connaît le mieux est GOETHE. Si grande est son admiration pour « l'homme olympique » [5] qu'il ne se borne pas à le nommer souvent parmi les « immortels », ni à lui consacrer un seul *Entretien*. Il revient plus d'une fois à ce poète qui l'a tant « ému » [6] : d'abord au tome VII où il conte la vie de Gœthe et critique quelques-unes de ses œuvres, ensuite au tome XX, où il cite les *Conversations de Gœthe avec Eckermann* [7], et

[1] *Cours*, VII, pp. 313-314, 94 ; II, p. 19.

[2] *Cours*, VII, p. 341.

[3] Henri TRONCHON, *La Fortune Intellectuelle de Herder en France* (Paris, 1920), pp. 80-81.

[4] Ces écrivains avaient été traduits en français, plus ou moins brillamment. Voir LANSON, *Manuel Bibliographique*, pp. 947, 948, 1144, 1146, 575.

[5] *Cours*, VII, p. 162. Gœthe était pour la plupart des hommes de 1860 le « Jupiter de Weimar », le « grand Olympien ». (F. BALDENSPERGER, *Gœthe en France*, Paris, 1920, p. 4.)

[6] *Ibid.*, p. 363.

[7] M. Baldensperger, qui remarque que Lamartine « s'y attarde dans son *Cours*, résume en quelques mots ces *Entretiens* consacrés aux *Conversations* » : « citations dénaturées ; l'intérêt de Gœthe pour la France... ; jugements de Gœthe, Ampère à Weimar ; défend Gœthe des reproches courants ; ses idées sur l'immortalité ; sa foi ». (BALDENSPERGER, *Gœthe en France*, p. 285 ; *Bibliographie Critique*... p. 200.)

plus tard, dans son étude sur Mme de STAEL. Il est manifeste que LAMARTINE veut comprendre ce « génie le plus incontesté de son siècle et peut-être de tous les siècles modernes au delà du Rhin et même en deçà »[1]. Il nous dit, du reste, à propos de GOETHE, et non sans raison : « Les grands hommes sont comme les grands monuments ; on ne les voit pas d'un coup d'œil, on ne les juge pas d'un seul mot. Les jugements du premier coup sont des impressions »[2].

LAMARTINE semble remarquer surtout en GOETHE le poète classique. GOETHE est « l'Orphée, l'Homère, l'Horace, le Tasse et le Voltaire » de l'Allemagne[3]. Mais VOLTAIRE est moins grand que GOETHE, qui a « joué du cœur humain comme d'un instrument sacré devant l'autel de Dieu ; VOLTAIRE n'a joué que de l'esprit humain pour amuser les hommes de bon sens »[4]. VOLTAIRE n'est pas le seul grand écrivain français que LAMARTINE considère comme inférieur à Gœthe. RACINE, CORNEILLE, FÉNELON et BOSSUET manquent de quelques-unes des qualités de l'auteur de *Faust*[5]. Des deux Anglais comparés à GOETHE, SHAKESPEARE est « plus abondant mais moins profond, moins parfait », BYRON est « aussi poète mais moins sensé »[5].

L'originalité de GOETHE, selon LAMARTINE, consiste dans « la seule inspiration de sa nature : allemande par le terroir,

---

[1] *Cours*, I, pp. 19 ; XIX, p. 225 ; VII, pp. 224-225 ; XX, p. 259 ; XXI, p. 7. Il n'oublie pas, cependant, que Gœthe était physicien et naturaliste aussi bien que poète. Il l'appelle : « le Voltaire et le Cuvier allemand. » (*Cours*, XX, p. 259.)

[2] *Cours*, XXI, pp. 92-93. « Il avait... suivant Blaze de Bury, l'intuition de la vraie grandeur du poète allemand... il sentait là une puissance et rôdait autour. » (F. BALDENSPERGER, *Gœthe en France*, p. 167.)

[3] *Cours*, XX, p. 241-243.

[4] *Cours*, XXI, pp. 79, 13.

[5] *Cours*, VII, pp. 102-103.

grecque par la beauté, française par l'indépendance des préjugés des lieux et des temps »[1].

Un autre caractère qu'il signale en lui, c'est l'absence de sensibilité. L'auteur de Werther est « l'homme sensuel avec un cœur d'artiste. Le suprême et impassible bon sens siégeait ainsi dans sa tête au-dessus de l'imagination, comme dans l'œuvre de la Providence l'homme travaillait et le Dieu regardait ». Cette observation n'a rien qui doive surprendre, mais plutôt la conclusion qu'en tire LAMARTINE. Le manque de sensibilité est une force, dit-il ; l'artiste doit rester en dehors de son œuvre[1]. Est-ce bien le poète des *Méditations* et des *Recueillemenis* qui parle?

La vie amoureuse de GOETHE lui offre l'occasion d'illustrer le manque de sensibilité qui a fait du poète un amant peu fidèle. Il est manifeste que LAMARTINE a lu des extraits de ce qu'il appelle les *Mémoires* de GOETHE (*Dichtung und Wahrheit*) ; il les cite dans son récit de la vie du grand homme. Mais il n'a pas étudié de près cette vie, qu'il conte de façon peu exacte. Frédérica (sic) par exemple, « est morte »[2] à cause du départ de GOETHE. L'histoire de la belle Charlotte est expliquée non sans inexactitude pour faire de la pauvre « Lotte » la cause de la mort du jeune Jérusalem[3].

La suite naturelle de cet épisode est une critique de *Werther*. LAMARTINE n'a pas oublié les délices qu'avait pour lui jadis la lecture de ce roman. Et il ne nie pas qu'il a « fait du Werther» lui-même[4]. Mais le LAMARTINE du *Cours* juge les œuvres littéraires du point de vue moral. Or, l'influence de ce « mal du siècle concentré en un volume » a été aussi néfaste pour la jeunesse, d'après lui, qu'elle a été salutaire pour la lit-

---

[1] Ibid., pp. 108-109, 377-378.
[2] *Ibid.*, p. 102.
[3] *Ibid.*, p. 104.
[4] *Cours*, XXI, p. 9, VII, p. 103.

térature [1]. Son jugement sur *Werther* n'est donc plus marqué de l'enthousiasme d'antan. Le roman, dit-il, était « plein de puérilités qui touchaient au ridicule, de naïvetés qui touchaient à la niaiserie, de germanismes de mœurs qui touchaient à la caricature » [2].

Hermann et Dorothée, ce « pastiche admirable d'Homère », plaît à LAMARTINE autant que *Werther* le choque. Le poème est aussi supérieur au roman, « que le bon sens » est loin du « délire » et que « la santé du cœur et de l'esprit » est loin de « la maladie mentale » [3]. Pour nous faire sentir « le parfum de piété et d'amour » qu'exhale ce poème homérique, LAMARTINE en cite de longs passages [4]. Critique qui cherche en toute œuvre le but moral, il fait cette observation, que la jeunesse du XIX^e^ siècle a besoin d'un poème tel qu'*Hermann et Dorothée*. La lecture d'une épopée aussi vertueuse que ravissante pourrait faire contrepoids, dit-il, à l'influence de HEINE et autres « semeurs de fleurs charmantes mais malsaines ». Lui-même a voulu écrire un roman dans l'esprit d'*Hermann et Dorothée*, qu'il n'a jamais achevé (Les Pêcheurs). Mais un LAPRADE ou un AUTRAN ou un HUGO devrait maintenant « prendre la plume de Gœthe » [5].

Bien que ravi par le ton biblique d'*Hermann et Dorothée*, LAMARTINE concède que *Faust* est « le plus vaste, le plus haut, le plus universel des chefs-d'œuvre de Gœthe » [6]. C'est à cause, peut-être, de sa grande admiration pour ce drame qu'il l'analyse plus d'une fois ; c'est peut-être aussi parce qu'il veut remplir des pages. En tout cas, au tome VII il reproduit une grande partie de la traduction BLAZE DE

---

[1] *Ibid.*, p. 115.
[2] *Ibid.*, p. 107.
[3] *Ibid.*, p. 186.
[4] *Ibid.*, pp. 187-217.
[5] Ibid., p. 219. Voir BALDENSPERGER, *Bibliographie critique...*, p. 185 et *Gœthe en France*, p. 254.
[6] Ibid., p. III.

BURY [1], et au tome XXVI il cite tout au long la traduction fragmentaire de Mme de STAEL [2]. Non qu'il parle des deux parties de l'œuvre. Quoi qu'il indique l'existence du second *Faust*, LAMARTINE ne l'a sans doute pas lu [3] ; il en reste à la constatation que GOETHE a fini *Faust* pendant son premier séjour à Rome [4]. Sa critique du drame ne se rapporte donc qu'à l'histoire tragique de Marguerite.

Le sujet de « ce drame du bon et du mauvais principe » est selon LAMARTINE « le plus beau de tous pour une âme forte ». Mais c'est un sujet, dit-il, que « jamais homme, ni antique, ni moderne n'avait osé regarder ». L'auteur de la *Chute d'un Ange* aurait bien voulu l'aborder à son tour ; mais, étant « mille fois » moins poète et « mille fois » plus pieux que GŒTHE, il a craint de le tenter [5].

Ainsi que dans les *Nibelungen*, LAMARTINE croit relever dans *Faust* des traces de l'origine hindoue de la race allemande[6]. « Ce drame contient, dit-il, dans l'imagination d'un poète aussi philosophe que VOLTAIRE, aussi mélodieux que RACINE, aussi observateur que MOLIÈRE, aussi mystique que DANTE, tout le génie de la littérature allemande et tout le caractère

---

[1] « Traduction complète précédée d'un essai sur Gœthe, accompagné de notes et de commentaires, et suivie d'une étude sur le mystère du poème ». (Paris, 1840.) M. Baldensperger caractérise ainsi la traduction : « des inexactitudes, mais un souci visible de donner à l'expression française tout l'équilibre possible. » (*Bibliographie critique...*, p. 93.)

[2] M. Baldensperger dit de l'analyse de *Faust* par Mme de Staël : « Très nettement elle avait fait du diable le véritable héros de la pièce... elle était froissée par ce drame qui ne laissait pas une douce impression dans l'âme. » (*Gœthe en France*, pp. 124-125).

[3] M. Baldensperger relève dans son analyse du *Second Faust* « des contresens fréquents de mots et d'idées. » *Bibliographie critique*, p. 110.

[4] *Cours*, XXI, p. 12 ; VII, p. 182.

[5] *Cours*, VII, pp. 112-114 ; XXI, p. 86.

[6] *Cours*, XXI, pp. 10-11 ; 94 ; VII, 146-147.

du peuple allemand »[1]. C'est la grandiloquence d'un homme qui ne connaît au fond ni *Faust* ni la nation allemande.

Sans l'avoir lue en entier il proclame que cette pièce est « la plus belle œuvre théâtrale de tous les temps ». Il signale certaines scènes « dont on ne trouve de trace ni dans le drame antique ni dans le moderne. Telles la scène dans la chambre de Marguerite et celle qui termine la première partie du drame[2]. Mais ce que LAMARTINE manque de noter, c'est que cette pièce se prête mal à la scène.

Le seul défaut qu'il condamne dans ce « drame de l'infini », c'est l'imitation des « fantasmagories » de SHAKESPEARE. Les scènes telles que celles de Faust avec le chien et le voyage de Faust avec Méphistophélès lui semblent puériles et grotesques. Ce sont, dit-il, des « débauches de l'imagination » qui interrompent le récit et sont « déplacées dans le sérieux d'un tel drame »[3]. Il peut sembler curieux que LAMARTINE ne remarque pas le mélange que fait GOETHE de ces éléments païens et des notions chrétiennes ; son bon goût français en aurait pu être choqué.

LAMARTINE, moralisateur, nous parle naturellement de l'action qu'a eue le caractère de Méphistophélès sur les littérateurs du XIX^e siècle, dont BYRON, FOSCOLO, HEINE et MUSSET. L'esprit de libertinage et de scepticisme, « n'a inspiré le génie qu'à l'un d'entre eux, BYRON »[4]. Selon LAMARTINE, GOETHE a trouvé « ce caractère satanique tout fait » dans le *Docteur Faustus* de MARLOWE[5], alors qu'on peut estimer, au contraire, que le poète allemand n'a rien emprunté au personnage de MARLOWE que son nom. « Il n'eut qu'une voyelle à changer » dans le nom dit LAMARTINE ; il eut beaucoup plus à changer dans le caractère. Le « Mé-

[1] *Ibid.*, p. 85.
[2] *Cours*, XXI, p. 94 ; VII, pp. 162, 167, 135, 151 ; XXVI, p. 221.
[3] *Cours*, VII, pp. 128, 133, 167-168, 171.
[4] Ibid., pp. 115-117 ; XX, p. 262.
[5] *Cours*, VII, p. 115.

phistophélès » de Marlowe est une marionnette ; celui de GOETHE est la personnification d'un des deux côtés de sa propre nature.

* * *

LAMARTINE se rend compte qu'il est « impossible d'écrire l'histoire du génie de GOETHE « sans toucher au génie de SCHILLER »[1]. Il vient de lire ce qu'a dit de la *Correspondance* des deux grands hommes la *Revue Germanique* de 1858[2]. Ses citations de cette correspondance sont le plus intéressant de son récit de la vie de SCHILLER. Sa critique des œuvres de « l'Euripide de la scène allemande »[3] n'est pas moins sommaire ». Il semble bien, dit M. EGGLI, qu'il ne l'avait jamais beaucoup étudié »[4]. Il le connaissait pourtant depuis 1818 et « fut un des premiers à recevoir » la traduction Barante du *Théâtre* de SCHILLER, publiée en 1821[5]. Mais le *Cours* ne mentionne que la traduction de MARMIER[6], « l'importateur des poésies du Nord dans notre langue, poète lui-même par l'imagination et par le sentiment »[7].

LAMARTINE nomme un assez grand nombre des œuvres de SCHILLER et n'en analyse qu'une seule. Les *Brigands*, ainsi que *Werther*, lui paraissent une débauche de l'imagination prise au sérieux par la naïveté du peuple allemand[8]. *Don Carlos* est « une œuvre estimable, réfléchie, mais tiède,

---

[1] *Ibid.*, p. 317.

[2] *Ibid.*, pp. 318, 328 ; F. BALDENSPERGER, *Bibliographie critique* ; p. 196. (Voir BETZ, *op. cit.*, p. 282 pour l'historique de cette *Revue* fondée à Strasbourg en 1829).

[3] *Cours*, II, p. 19.

[4] *Op. cit.*, t. II, p. 417.

[5] Ibid., pp. 283-284.

[6] Publiée en 1840.

[7] *Cours*, VII, p. 318, 346.

[8] Ibid., p. 322 ; XX, pp. 261-262.

où la politique tient la place de l'émotion »[1]. *Wallenstein*, « son véritable chef-d'œuvre » est « une épopée du moyen âge dialoguée avec génie par un poète moderne », et une pièce qui exige, pour la représentation, « la patience allemande ». L'esprit français, dit LAMARTINE, « ne s'accomode pas de cette suspension d'une action qui s'arrête à un soleil et reprend à l'autre ».[2]. On s'attend à l'analyse d'un des grands drames de SCHILLER : *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc* ou *Guillaume Tell*. LAMARTINE ne cite que les titres des deux premiers, et quelques scènes de *Guillaume Tell*[3].

SCHILLER est, selon LAMARTINE, « l'imitateur puissant et habile de Gœthe » dans *Wallenstein*, dans les Ballades et dans les Epigrammes[4]. Les *Horen*, où se trouvaient ces satires de SCHILLER, semblent à LAMARTINE peu dignes des deux poètes. Il « glisse sur ces misères »[5]. Dans une seule œuvre, d'après LAMARTINE, SCHILLER a égalé et dépassé son maître. C'est dans *La Cloche*, poème sans pareil dans la littérature française et « presque sans égal dans la poésie de toutes les langues modernes[6]. LAMARTINE cite tout entière la traduction MARMIER de ce poème[7]. On n'a qu'à lire les descriptions du « jour doré du premier amour » et de cette maison où « règne la femme sage, la mère des enfants », pour savoir pourquoi LAMARTINE a vu dans *La Cloche* le chef-d'œuvre de SCHILLER[8]. Cette poésie qui chante la

---

[1] *Cours*, VII, p. 325.
[2] Ibid., pp. 332.
[3] Ibid., p. 343.
[4] Ibid., loc. cit.
[5] Ibid., p. 340.
[6] Ibid., pp. 345, 358.
[7] Ibid., pp. 346-358.
[8] « On a mainte fois remarqué le rôle des cloches dans la poésie de Lamartine, et la tendre prédilection du poète pour cette voix « de l'airain » évocatrice de pensées religieuses et graves, et dont la solennité s'harmonise si parfaitement avec la mélancolie du paysage lamartinien. » Le poème de Schiller avait été « déjà signalé et cé-

vertu conjugale et la paix n'a qu'un seul défaut aux yeux de LAMARTINE ; elle est « à la fois pensée, décrite et chantée. Le véritable enthousiasme ne pense pas, ne décrit pas ; il chante »[1].

Mais si dans *La Cloche* SCHILLER a dépassé GŒTHE, ce n'est, selon LAMARTINE, que par hasard. SCHILLER, « homme plus sympathique au cœur que GŒTHE, mais génie très inférieur », écrit avec la faiblesse et l'embarras d'un homme qui marche sur les pas d'un dieu[2]. Comment ne pas le contredire, et ne pas citer la façon dont « le Jupiter de Weimar » a jugé SCHILLER :

« Denn hinter ihm in wesenlosem Scheine
Lag, was uns alle bändigt, das Gemeine
.....
Er glänzt uns vor wie ein Komet entschwindend,
Unendlich Licht mit seinem Licht verbindend »[3].

* * *

Bien qu'il voie en Alexandre de HUMBOLDT « un écrivain non pas de premier ordre, mais un homme d'un talent froid et suffisant à se faire lire »[4], LAMARTINE consacre environ trois cents pages au *Cosmos*, traduit tout récemment[5]. Cette longue discussion de l'œuvre du savant allemand n'a vraiment

---

lébré dans le livre de *L'Allemagne*, plusieurs fois traduit et souvent commenté. » (EGGLI, *op. cit.*, t. II, pp. 287-288.)

[1] *Cours*, VII, p. 358.

[2] *Ibid.*, pp. 317-318, 344 ; M. Eggli caractérise ainsi ce jugement sur Schiller : « sévère et injuste conclusion de tout un développement où Lamartine montre chez Schiller, avec une exagération manifeste, l'imitation constante de Gœthe. » (*Op. cit.*, t. II, p. 286.)

[3] *Epilog zu Schillers Glocke* (*Gœthes Gedichte*, Berlin, 1868, Vol. II, pp. 141-144).

[4] *Cours*, XIX, p. 309.

[5] Ibid., pp. 222-500. *Cosmos*, Essai d'une description physique du monde, traduit par Faye et Galutsky, Paris, 1846-1859.

pas trop de raison d'être dans le *Cours*. Mais elle offre à LAMARTINE l'occasion de défendre quelques-unes de ses idées et de combattre les doctrines du matérialisme.

On aurait préféré trois cents pages de citations de HEINE [1]. Le *Cours*, malheureusement, ne fait que la critique des œuvres du « Voltaire de Hambourg ». LAMARTINE parle de lui souvent [2], et toujours pour déplorer « le gros rire cynique » de ce « Figaro d'outre-Rhin ». Il reconnaît que personne, pas même VOLTAIRE, n'a surpassé ce jeune Allemand dans l'art méchant « d'assaisonner le sérieux de ridicule et de mêler une poésie véritable à la plus cynique raillerie des choses sacrées » [3]. Mais aveuglé par son mépris des poètes satiriques, il méconnaît beaucoup des qualités de HEINE. Il refuse à l'auteur du *Buch der Lieder* le titre de « poète de l'amour » ; il oublie ou ignore toutes les beautés des *Reisebilder*.

Quant à la littérature allemande contemporaine, hors l'œuvre de HEINE, elle semble lui être tout à fait inconnue. L'Allemagne, dit-il, est « stérile » depuis « la mort de Schiller, de Gœthe, du grand Frédéric, de Klopstock, de Herder, de Wieland, de Kant, et de leurs contemporains les plus rapprochés par l'âge, tels que les Schlegel, les Jacobi, etc.... etc. (sic) ». Il attribue cette stérilité, commune à toutes les nations européennes, à l'influence de « la littérature du sarcasme » qui « remplace la littérature du génie ». Il va sans dire que LAMARTINE parle encore une fois des trois grands moqueurs » : BYRON, HEINE et MUSSET [4].

En somme, ce qu'il dit de la littérature allemande ne

---

[1] Pour les nombreuses traductions françaises des œuvres de Heine, dont celles de Gérard de Nerval et de Saint-René Taillandier étaient parmi les meilleures, voir BETZ, *op. cit.*, pp. 187-226.

[2] Heine était en vogue à Paris vers cette époque. Lamartine, aussi, l'a connu (*op. cit.*, pp. 31, 321).

[3] *Cours*, III, 454-456 ; VII, pp. 308, 385.

[4] Ibid., pp. 383-385.

pouvait ajouter grand'chose aux connaissances de ses lecteurs. Il les ramène aux idées de Mme de STAEL ; il leur débite en tranches des traductions de GOETHE et de SCHILLER que sans doute ils ont déjà lues.

Cette absence d'originalité paraît moins grave encore que le manque de savoir. N'ayant jamais étudié la littérature allemande de près, LAMARTINE n'est pas le moins du monde retenu par le sentiment de son insuffisance ; et il présente comme faits acquis et précis ses jugements arbitraires sur les auteurs allemands. Son idée préconçue de la littérature allemande l'aveugle non seulement sur ce qu'elle a de défauts, mais sur ses qualités aussi. Le vrai charme des *Nibelungen* lui a échappé ; *Faust* lui paraît « une œuvre théâtrale », au lieu d'une exposition poétique de la philosophie de GOETHE. SCHILLER « poète de la liberté » lui semble l'imitateur de celui qu'il nomme dans le *Cours* : « le Talleyrand de l'Allemagne en littérature »[1]. HEINE, le seul poète allemand qui eut tout pour plaire au goût français, n'est pour lui qu'un « moqueur ».

Mais autant l'on déplore ce que ses idées ont d'inexact, autant l'on est frappé de l'intérêt qu'il prend à la littérature allemande. Il s'enthousiasme pour elle plus que pour la littérature anglaise, qu'il connaît pourtant beaucoup mieux. A première vue cette admiration inattendue semble peu explicable. Mais il ne faut pas l'oublier, LAMARTINE croit reconnaître dans la littérature allemande « la petite fille » de cette littérature hindoue qui a tant d'attrait pour lui. Et il voit dans le plus grand génie allemand, non pas un « barbare » comme SHAKESPEARE, mais un autre Voltaire.

5. — LITTÉRATURE RUSSE.

Si LAMARTINE n'a rien appris à ses contemporains au sujet de la littérature allemande, peut-être a-t-il aidé à leur

[1] *Cours*, VII, pp. 380-382.

en révéler une autre : celle de la Russie. Il vient d'en faire la connaissance lui-même grâce à son jeune ami TOURGENEFF. Celui-ci lui a présenté la traduction française de ses *Récits d'un Chasseur* ; et LAMARTINE, qui a su garder tant d'ouverture d'esprit, l'a lue avec un vif intérêt. Pour pouvoir en parler aux lecteurs du *Cours*, il a tâché de caractériser la littérature russe d'après les exemples qu'il en connaît. Il l'a trouvée « jeune, timide, imitative, diverse, contente quand elle parvient à ressembler aux Allemands de l'époque de GOETHE et de SCHILLER, aux Anglais de l'époque de SHAKESPEARE, de BYRON, de Walter SCOTT, aux Français de l'époque de VOLTAIRE ou des deux de MAISTRE »[1].

Le romancier TOURGENEFF, « aussi sensible que Xavier de MAISTRE », est très sympathique à LAMARTINE. Ce jeune Russe, dit-il, est « un parfait gentilhomme étranger, naturalisé par le génie dans la vraie patrie des lettres »[2]. Poète et peintre, l'auteur des « *Chasseurs Russes* » est arrivé, d'après LAMARTINE, à capter la naïveté, l'étrangeté et la grâce de sa nation[3]. L'auteur du *Cours* cite de lui d'assez nombreux récits (*Les Deux Amis, Mou-Mou, Deux Journées dans les Grands Bois*) pour faire connaître les qualités et les défaillances de ce « Balzac des forêts et des déserts »[4]. La vérité, le naturel chez TOURGENEFF égalent ceux du maître français ; mais selon LAMARTINE l'œuvre du Russe manque d'unité[5]. C'est à la nationalité même de l'auteur qu'il attribue le caractère épisodique de ces romans. TOURGENEFF, dit-il, écrit pour un peuple qui n'est pas habitué aux longs ouvrages. Comme leurs voisins les Arabes, les Russes veulent des scènes vives et ne s'intéressent pas à une action continue[6].

[1] *Cours*, XXII, p. 244.
[2] *Ibid.*, pp. 239-240, 242, 245.
[3] *Ibid.*, 245-247, 239.
[4] Ibid., XXIII, p. 76. Ces citations viennent de la traduction Delaveau, publiée en 1858, Ibid., pp. 5-12.
[5] *Cours*, XXIII, pp. 78-79 ; XXII, p. 335.
[6] Ibid., pp. 247 ; XXIII, pp. 78, 79.

Le charme de TOURGENEFF réside, pour LAMARTINE, dans sa mélancolie et dans sa sensibilité ». On n'y sent aucun art ; l'art est dans son œil qui lui fait tout discerner et dans son âme qui lui fait tout sentir »[1]. Le romancier russe lui semble plus sincère et plus spontané que le père de la mélancolie française ». C'est CHATEAUBRIAND naturel et vivant, au lieu de la rhétorique des déserts et des sauvages dans *Atala* »[2].

Les noms de KARAMSIN, de POUSHKINE et de « LAMANOF »[3] apparaissent dans le *Cours*. LAMARTINE sait assez d'eux pour dire : « Karamsin écrit d'une main encore novice ; « Poushkine est l'imitateur pompeux de BYRON » et écrit, ainsi que « Lamanof », les poèmes « qui ne manquent pas d'originalité »[4]. Il semble connaître les romans de GOGOL, au moins de réputation[5].

Il ne prétend aucunement faire une étude complète de la littérature russe. Mais il présente à ses lecteurs des noms et des œuvres encore inconnus à beaucoup de Français de l'époque. Et ses citations de TOURGENEFF, bien choisies, les préparent à goûter le charme particulier de la littérature russe. Cette partie du *Cours* est donc loin d'être la moins importante. Elle peut d'ailleurs aider à nous indiquer ce que fut LAMARTINE vieilli : s'il n'a pas le courage de se mettre à étudier de près la littérature allemande, il a du moins la bonne grâce de s'informer d'une littérature plus jeune et moins familière à la France.

* * *

[1] Ibid., pp. 76-77.
[2] *Cours*, XXII, pp. 288, 318.
[3] Lamartine a sans doute mal compris le nom du poète Lermontov, un disciple de Poushkine.
[4] *Cours*, XXII, pp. 238-239.
[5] *Cours*, XXIII, p. 8.

CONCLUSION.

A n'en pas douter, cet examen des littératures étrangères telles que les aperçoit le LAMARTINE du *Cours Familier*, le montre bien incapable d'écrire une histoire de la littérature universelle. Il en est bien peu qu'il connaisse d'assez près pour en traiter avec précision et justesse. Trop manifestement, quand il parle d'une littérature comme celle de l'Allemagne, il ne s'est guère donné la peine de vérifier les impressions laissées dans son esprit par d'anciennes lectures. Ces *Entretiens* sur les littératures étrangères apportent beaucoup plus de noms que d'informations utiles et neuves ; en ce sens, ils sont, même à leur date, une déception.

Et pourtant, la vivacité de sentiment de ce poète d'autrefois, l'intérêt qu'il prend aux choses de l'étranger donnent aux *Entretiens* sur les littératures italienne, anglaise, allemande, et même russe, un certain charme. Il réside surtout dans la façon personnelle dont LAMARTINE les présente. Français et classique de goût, « oriental » et romantique de sentiment, il considère la littérature de chaque pays d'un point de vue assez particulier. L'étude qu'il en fait nous laisse en général la même impression agréable qu'on garde d'une conversation avec un homme peu érudit, mais d'imagination fraîche, et qui vient de faire un long voyage à l'étranger. Il ne saurait guère nous parler de l'histoire des pays qu'il a visités. Il réussit du moins à nous faire connaître certains côtés du caractère des peuples qu'il a vus, à évoquer à nos yeux quelques beaux paysages.

IV. — LITTÉRATURE FRANÇAISE.

A. — Littérature des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

La littérature française est la seule dont Lamartine nous donne une esquisse historique. Il trace, au deuxième volume du *Cours*, le développement de cette littérature du XVI^e^ siècle jusqu'à son époque, et en plus de cet aperçu général il juge, en détail ou non, un grand nombre d'écrivains français. Nous ne saurions discuter ici ce qu'il dit de tous. Nous choisirons les auteurs qui semblent être ses préférés, et indiquerons ceux de ses jugements qui paraissent les plus significatifs. L'étude qu'il fait de la littérature française n'est, en somme, qu'un résumé de ses goûts personnels.

La France, dit Lamartine, n'a pas les plus grands hommes littéraires ; mais sa littérature est la plus grande parmi celles des nations lettrées [1]. Nation sans imagination et sans originalité, selon lui, la France n'a ni un grand poète épique tel qu'Homère, ni un grand lyrique tel que David, ni un grand dramaturge tel que Shakespeare [2]. Il explique ce manque d'originalité, qui lui semble caractériser la littérature française, par la décision que prirent les auteurs de l'époque des Valois d'user du latin comme langue littéraire, au lieu d'un des « patois ». Car avec l'emploi des mots latins est venue l'imitation des anciens [3]. Mais, si la France « n'a

[1] *Cours*, II, 110-111.
[2] Ibid., 108-110 ; III, 251.
[3] *Cours*, II, 114-115.

pas les qualités qui marquent la supériorité des autres nations, la privation relative de ces grandes facultés de l'imagination préserve aussi la France des excès et des vices inséparables de ces facultés trop dominantes dans certaines races... rien n'altère chez le Français cet équilibre admirable des facultés qui est la santé de l'esprit »[1]. C'est grâce à cet « équilibre des facultés » que la nation française « a non pas la supériorité mais la direction de l'esprit de l'Europe ». Elle possède les trois caractères qui « finissent pour dominer un monde : l'universalité, le bon sens et le bon goût ». Le bon goût français surtout est précieux ; aucun peuple peut-être, dit LAMARTINE, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes », ne l'a possédé avec autant d'infaillibilité et de délicatesse que le français »[2].

Autant il vante le bon goût de sa nation, autant il lui reproche son manque d'esprit épique ou lyrique. C'est la faute, dit-il, de « son origine gauloise, de son goût excessif pour la raillerie, de son père spirituel RABELAIS, et de son trop d'esprit, faculté si nuisible au génie poétique »[3]. LAMARTINE est peu fier de son « père spirituel », dont les œuvres lui paraissent sordides. RABELAIS, dit-il, est « un génie ordurier de cynisme, le scandale de l'oreille, de l'esprit, du cœur et du goût, le champignon vénéneux et fétide, né du fumier du cloître du moyen âge »[4]. Il ne conteste ni l'abondance ni l'imagination féconde de l'auteur de *Gargantua*, mais « son dégoût nuisait à la clairvoyance de son jugement »[5] ; et il ne sait assez censurer cet esprit qui lui est si peu sympathique. On a quelque difficulté à comprendre cette violence chez un LAMARTINE.

---

[1] *Cours* III, 251-252.
[2] Ibid., 253.
[3] *Cours*, IV, p. 215.
[4] *Cours*, III, p. 424.
[5] BARTHOU. *Op. cit.*, p. 13.

Il n'est pas indulgent non plus envers le sceptique MONTAIGNE, tout en admirant la naïveté et la souplesse de son style[1]. RONSARD seul parmi les auteurs du XVI^e siècle lui paraît avoir un véritable idéal de la littérature. « Une sorte de Pétrarque français,.... il tentait de donner à la poésie naissante de son pays les ailes de l'imagination italienne et la sphère élevée du platonisme attique ; mais le génie gaulois, prosaïque et trivial, rabaissa bientôt cette poésie au niveau de la terre »[2].

Evidemment LAMARTINE est insensible aux charmes de la littérature du XVI^e siècle. Il lui accorde cependant l'originalité, et un caractère national que le XVII^e siècle a détruit. Si la langue française, dit-il, était restée celle de Rabelais, Montaigne et Ronsard, elle aurait été plus originale, mais « douée d'une puérilité irrémédiable qui lui aurait enlevé la force et la majesté »[3].

* * *

LAMARTINE discute longuement l'imitation des anciens, qui caractérise les auteurs du XVII^e siécle. Mais il reconnaît l'apport de chacun de ces écrivains au trésor de la langue et de la littérature française, et ne dénigre point « le grand siècle ». Il estime surtout le caractère sacerdotal qui lui paraît la qualité principale de la littérature à cette époque. Cependant BOSSUET, qui en est « le personnage culminant », n'occupe pas tout un *Entretien*[4]. C'est un poète dramatique qui précède tous ses contemporains dans l'admiration de LAMARTINE.

A RACINE il consacre trois cents pages au tome III et son nom paraît constamment dans le *Cours*. Le grand tragique

[1] *Cours*, II, p. 118 ; cf. Planhol, p. 412.
[2] *Cours*, XVI, p. 60.
[3] *Cours*, II, pp. 118-119.
[4] *Cours*, II, 143-145.

possède les qualités qui manquaient aux auteurs du XVI^e siècle : « la sûreté, la délicatesse de goût et le tact infaillible du Français »[1]. S'il imite les anciens dans les sujets, il les « transforme » ; et « dans la langue il est créateur »[2]. Il est original par suite de son inspiration religieuse. D'où son charme pour LAMARTINE. « La sensation d'*Athalie*, dit-il, est grande comme le temple de Salomon, plein de la présence de Jéhovah ». L'auteur de ce chef-d'œuvre égale HOMÈRE et VIRGILE « par la grandeur et par la pureté de ses vers »[3] ; il dépasse SHAKESPEARE. Dans l'œuvre de RACINE « la beauté édifie et divinise » ; dans celle de SHAKESPEARE « la grandeur émeut et passionne ». RACINE est naturellement le préféré de celui qui nous dit que la poésie est « l'émotion par le beau »[4].

Il n'a pas besoin de développer une longue comparaison des œuvres de RACINE et de CORNEILLE pour nous montrer lesquelles il trouve supérieures. Il l'indique très clairement par la façon dont il traite des deux poètes : à RACINE il consacre plus d'un *Entretien*, à CORNEILLE, quelques lignes. Le nom de l'auteur du *Cid* paraît, naturellement, assez souvent dans le *Cours*, comme celui de tout poète renommé. Mais on n'y trouve aucune analyse de ses œuvres. C'est que, en contraste à l'esprit religieux et à « la langue mélodieuse » de RACINE, l'œuvre de CORNEILLE est caractérisée par une « langue de héros » et par « l'enflure espagnole »[5]. On est un peu surpris que LAMARTINE n'admire pas plus ce poète qui célèbre les vertus et chante le triomphe de la volonté sur la passion.

Il est aussi incapable de comprendre un LA FONTAINE que d'apprécier un RABELAIS. Tous deux sont trop pleins

[1] *Cours*, III, p. 21.
[2] *Cours*, II, p. 121-122.
[3] *Ibid.*, III, p. 33.
[4] *Ibid.*, pp. 157-159. Voir supra, Chap. III, p. 42, n. 1.
[5] *Cours*, III, pp. 20-21.

de la joie de vivre gauloise, pour être sympathique au pétrarquiste mélancolique qu'est LAMARTINE. Idéaliste et aristocrate, il ne sait comprendre ces bonshommes pratiques et bourgeois. Le bon sens d'un LA FONTAINE lui paraît être du cynisme ; les observations très fines du fabuliste lui semblent des conseils immoraux. Parce que LA FONTAINE est satirique, il ne peut pas être lyrique aux yeux de LAMARTINE. Et l'auteur du *Cours*, encore une fois prisonnier d'un préjugé, ne sait voir ce qu'il y a de réellement beau et de vrai dans l'œuvre de LA FONTAINE. Si grande est son incompréhension qu'il lui reproche « une pauvreté d'invention » et le manque de l'imagination, de la souplesse, du pittoresque et du sourire fin de son maître Boccace »[1].

Autant LA FONTAINE lui est antipathique, autant Mme de SÉVIGNÉ lui plaît. Car les *Lettres* de cette grande dame réunissent les deux éléments qui marquent pour lui la perfection d'une œuvre littéraire : l'expression personnelle des sentiments de l'auteur, et un beau style classique. Rien ne lui fait plus plaisir que la lecture des *Lettres* de CICÉRON, de VOLTAIRE et de cette femme dont le style est « le chef d'œuvre le plus original de la littérature française ». Et il accorde à Mme de SÉVIGNÉ non seulement l'honneur d'avoir achevé la langue de BOSSUET et préparé celle de VOLTAIRE, mais celui aussi d'avoir fait de la langue française « la langue par excellence de la conversation »[2]. On ne saurait lui refuser en effet un rôle important dans l'histoire de la littérature fran-

---

[1] *Cours*, II, pp. 126-127 ; cf. aussi *supra*, Chap. I, p. 5, Chap. II, p. 22. M. Barthou, indigné par la répulsion de Lamartine pour le « bon La Fontaine » appelle ce jugement : « un des exemples presque pénibles de ses partis-pris, qui résultent de l'incompatibilité de certaines natures et de la sienne. « Sainte-Beuve », dit-il, « a vainement essayé d'expliquer... cette aberration... Il faut la mettre avec une tristesse étonnée au compte d'une incompréhension. » (*Op. cit.*, pp. 18-19.)

[2] *Cours*, II, pp. 134-135, 142.

çaise, même si l'on ne relit pas ses *Lettres* avec tout autant de plaisir que LAMARTINE.

Mme de SÉVIGNÉ a préparé la langue littéraire de la France, mais c'est BOILEAU, d'après LAMARTINE, qui lui donna « la direction de l'esprit de l'Europe »[1]. Et il a réussi à tant faire pour sa patrie, sans être lui-même un homme de génie : « il manque de grandeur de l'âme, de profondeur, de longue haleine et d'élévation »[2]. C'est cependant, selon LAMARTINE, un critique littéraire d'un goût très sûr, qui « ne s'est trompé que sur la littérature italienne ». On trouverait sans peine à signaler dans *l'Art Poétique* autre chose de plus important qu'un manque de compréhension des auteurs italiens. Mais pour LAMARTINE le fait essentiel est que, par la faute de BOILEAU, la *Jérusalem délivrée*, « le seul poème épique moderne digne de ce nom », n'a pas été admirée en France pendant deux siècles[3].

Mais ce qu'il déplore le plus chez BOILEAU, c'est qu'il « écrivait des *Satires*, comme BYRON écrivit *Don Juan* », pour se venger des gens plus sains. Il insiste encore une fois sur le péché qu'est pour lui la satire : « On ne ravale pas impunément le plus beau don de Dieu, la poésie, à des trivialités ridicules. On ne boit pas le vin de l'orgie dans le calice ». Si BOILEAU avait choisi, dit Lamartine, au lieu du *Lutrin*, un sujet sérieux, religieux ou héroïque, il aurait fait une œuvre immortelle, au lieu d'une fugitive plaisanterie »[4]. Le manque de sérieux, plutôt de profondeur, est « le défaut capital de Boileau, comme de sa race gauloise ; ce défaut qui a été celui de la littérature française jusqu'à Corneille, Racine, Bossuet, surtout jusqu'à Jean-Jacques Rousseau »[5].

---

[1] *Cours*, III, p. 325.
[2] Ibid., pp. 241, 257, 303.
[3] Ibid., p. 312 ; XVI, pp. 60-61.
[4] *Cours*, III, pp. 305, 310.
[5] *Ibid.*, pp. 303-304 ; voir aussi PLANHOL, *op. cit.*, p. 412.

De tous les auteurs du XVII^e siècle, seuls RACINE, BOILEAU, MOLIÈRE [1] et FÉNELON sont l'objet d'une étude détaillée. C'est au volume XXVIII seulement qu'il est question de FÉNELON, mais les *Entretiens* sont pleins de citations de lui. *Télémaque* est celle de ses œuvres que LAMARTINE admire le plus. Ce n'est pas seulement « le plus beau traité d'éducation et de politique des temps modernes » ; c'est « en même temps un poème ». FÉNELON ainsi que CHATEAUBRIAND, dit LAMARTINE, est poète par le sentiment et par l'imagination. *Télémaque* n'a qu'un grand défaut : d'être une copie de l'antiquité [2].

L'étude du XVII^e siècle ne serait pas complète sans une discussion de l'Académie française. LAMARTINE ne manque pas de nous en donner son opinion. L'Académie, dit-il, ne contribue point au génie, qui est toujours seul ; « mais elle a contribué énormément à l'indépendance et à la dignité de la littérature en France et à la considération extérieure de la nation littéraire dans le monde » [3]. Peut-être un étranger seul est-il capable d'apprécier toute la vérité de ce jugement.

* * *

« Un nom remplit le XVIII^e siècle : VOLTAIRE. L'amitié de LAMARTINE pour ce railleur est au moins inattendue », nous dit M. PLANHOL [4]. Cette admiration surprend moins quand on se rappelle que LAMARTINE considère VOLTAIRE comme « l'incarnation de la France elle-même ». Il signale dans l'œuvre du grand rationaliste le bon sens, le bon goût et l'universalité qui caractérisent la littérature française [5].

---

[1] Voir *supra*, Chap. III, p. 41.
[2] XXVIII, pp. 325, 339-340.
[3] *Cours*, II, pp. 171-180.
[4] Article cité, p. 412.
[5] *Cours*, II, pp. 162-166.

Ce que LAMARTINE admire peut-être le plus en lui, c'est l'universalité de l'esprit. Il est le Cicéron des temps modernes. « Voltaire vit éternellement, non dans ses œuvres, mais dans l'universalité de son nom.... l'esprit humain est étendu, reclassé, modifié par son génie »[1]. Celui qui a si fortement agi sur l'esprit humain n'est pas seulement un écrivain ; il est « la fin du moyen âge ». L'idée moderne, « la substitution de la raison discutée à l'idée imposée », s'est exprimée dans ses œuvres. LAMARTINE ne dit pas que cette idée date de VOLTAIRE ; il l'attribue à BACON[1] ; mais il affirme, non sans raison, que si elle s'est empreinte dans l'esprit de l'Europe c'est grâce aux écrits de VOLTAIRE[2].

Mais s'il célèbre l'influence universelle de VOLTAIRE il ne loue pas sans réserve ses œuvres littéraires. LAMARTINE, classique de goût, ne sait qu'admirer le style du charmant conteur, mais juge qu'« il n'y a rien de véritablement immortel et d'incomparable » dans les œuvres de VOLTAIRE, que ses Lettres et ses poésies légères. « Là il est grand parce qu'il est naturel, et que l'artiste disparaît devant l'homme ». Dans ses œuvres philosophiques il n'a pas le sérieux de CICÉRON ; et à ses contes manquent l'élévation et la profondeur qui caractérisent les œuvres de GOETHE. Il est donc moins grand aux yeux de LAMARTINE que ces deux autres « génies universels »[3].

Il ne sait pardonner à VOLTAIRE son manque de sérieux. *Le Siècle de Louis XIV*, dit-il, est « léger, sans gravité, sans unité » ; la *Pucelle* est « une mauvaise plaisanterie », la *Henriade*, « une chronique en bons vers sans gloire et sans mémoire ». De toutes ces œuvres la *Pucelle* est celle qui déplaît le plus à LAMARTINE. VOLTAIRE lui paraît n'y être qu'un libertin dont le succès ne fut « qu'un succès de liber-

---

[1] *Cours*, VIII, 407-408 ; XXVIII, pp. 193-195.
[2] *Cours*, II, 180-182.
[3] *Cours*, XXI, p. 8.

tinage. Cette gloire même ressemble au sacrilège ; elle laisse une tache indélébile sur la vie littéraire »[1].

Le jugement de LAMARTINE sur lui n'est donc pas flatteur de tout point. L'analyse qu'il fait de l'ensemble de l'œuvre montre qu'il sait être critique sans parti pris. Il voit en VOLTAIRE « un poète lyrique sans flamme, sans ailes, sans enthousiasme, un poète dramatique doué d'une certaine illusion théâtrale, mais d'un style de parterre, poète badin au-dessous de l'ARISTOTE, poète familier égal à HORACE, historien inférieur à THUCYDIDE, à TACITE, à GIBBON, à MONTESQUIEU, sans profondeur et sans pathétique, mais clair, rapide, judicieux, ne trompant jamais ses lecteurs, écrivain de lettres familières supérieur à CICÉRON et égal à Mme DE SÉVIGNÉ, polémiste aussi éloquent que JEAN-JACQUES ROUSSEAU, CICÉRON et MIRABEAU, le plus puissant critique d'idées depuis ARISTOTE »[2]. Comment caractériser VOLTAIRE d'une façon plus juste ou plus concise?

C'est à MONTESQUIEU que LAMARTINE accorde le titre de « l'ARISTOTE de la France »[3] ; mais au cours des *Entretiens* à lui consacrés, il devient « un écrivain agréable mais peu original» qui a plus de prétention que de fond, un philosophe qui « s'est tenu toujours à la hauteur de son époque mais ne lui a pas fait faire un pas en avant », et un législateur sans profondeur. L'historien des *Girondins* nous prévient qu'il faut lire MONTESQUIEU « l'histoire à la main.... l'homme est ingénieux, mais il n'est pas sûr ». Non que MONTESQUIEU ne soit pas honnête homme, dit LAMARTINE, mais « il manque de connaissances, de travail et de réflexion ». En politique MONTESQUIEU lui paraît moins solide qu'ARISTOTE et moins intelligent que MACHIAVEL. D'autre part, « Fénelon et Jean-Jacques Rousseau » ont fait de plus beaux rêves que lui[4].

---

[1] *Cours*, II, 163-167 ; XXI, 7-8 ; XXVIII, 222.
[2] *Cours*, XXVIII, 270-271.
[3] *Cours*, XXVII, p. 89.
[4] *Cours*, XXVII, 90-92, 142, 145-146.

ROUSSEAU, lui, occupe une très grande place dans le *Cours*. C'est qu'il est « le premier écrivain français de sentiment »[1]. Il a, selon LAMARTINE, ajouté à la littérature française « un caractère d'étrangeté, d'indépendance sauvage, de rêverie germanique, de mélancolie, d'amertume plaintive ». L'originalité de la littérature moderne date de lui[2]. « L'âme est la muse des écrivains modernes », qui agissent par là profondément sur leurs lecteurs. « Même si leurs idées sont fausses, leur sentiment les sauve et les immortalise »[3].

Bien fausses lui paraissent en effet les idées de Jean-Jacques ROUSSEAU. Il appelle l'auteur du *Contrat Social* : « le grand et fatal utopiste des sociétés, le moins raisonnable et le plus grand des écrivains d'idées des temps modernes, qui n'a pas un rayon de bon sens dans ses théories politiques ». LAMARTINE fait une critique amère de ce « livre fondamental de la révolution française. C'est sur cette pierre pulvérisée d'avance qu'elle s'est écroulée ;.... que pouvait-on édifier de durable sur tant de mensonges? » Et LAMARTINE se demande comment le peuple français, ayant eu un MONTESQUIEU, a pris un ROUSSEAU pour oracle. « La réponse est très simple : parce qu'il est plus facile de rêver que de penser »[4].

L'Emile est aussi chimérique que le *Contrat Social*. C'est « le plus beau des styles, la plus contradictoire des utopies ». LAMARTINE ne manque pas de louer la Profession de foi du vicaire savoyard, qui est « ce qu'il y a de mieux pensé, de mieux senti, de mieux écrit dans toutes ses œuvres ». Mais on ne peut le nier, «insensée » est la conception d'un livre « qui fait tant d'honneur au talent de plume de celui qui l'écrivit, comme rêverie, et tant de honte à ceux qui l'admirèrent comme code d'éducation »[5].

---

[1] *Cours*, XI, p. 349.
[2] *Cours*, II, 166 ; XI, 348.
[3] Ibid., pp. 348-349.
[4] Ibid., pp. 346, 399-418.
[5] Ibid., pp. 262, 356, 385, 392-394.

La Nouvelle Héloïse, « est une ivresse qui dura un demi-siècle, mais qui ne laisse, maintenant qu'elle est dissipée, que des pages froides dans des esprits vides ». C'est un livre qui manque de naturel ; et « la nature seule a dans les livres des effets immortels ». La passion dans « ce roman déclamatoire » est de la sorte qui « brûle dans les phrases et qui gèle dans le cœur »[1].

Après une critique aussi amère des trois grandes œuvres de ROUSSEAU, comment LAMARTINE explique-t-il l'immortalité de l'auteur? Par les *Confessions*. Elles sont vivantes par le charme, dit-il ; le *Contrat Social* est vivant par ses conséquences ; et les autres ouvrages sont à moitié morts. Ce sont la candeur et la sensibilité de l'auteur des *Confessions* qui ont ravi LAMARTINE. Et ce jugement est bien dans sa manière : « Théocrite n'est pas plus poète, l'Albane n'est pas plus nu et plus naïf, Tibulle n'est pas plus ému »... Il signale dans les *Confessions* des scènes exquises et des passages où le style est « d'une inexprimable délicatesse ». Il remarque aussi des « tableaux orduriers qui n'offensent pas moins le goût que les mœurs ». Mais il néglige de mentionner les centaines de pages qui peuvent nous sembler ennuyeuses.

LAMARTINE explique bien le charme particulier de ROUSSEAU par ce qu'il appelle son « éloquence intime ». C'est « son vice comme moraliste, mais sa force comme écrivain. C'est l'homme qui vous enveloppe le plus de son individualité, en s'ouvrant à vous sans réserve ». Nous entendons ici LAMARTINE poète qui a souvent chanté son *moi*. Lui, qui sait apprécier la grâce classique d'un VOLTAIRE, n'est pas moins sensible aux aspirations romantiques d'un ROUSSEAU.

La littérature du XVIII^e^ siècle, dans l'ensemble, lui plaît assez peu. De tous les auteurs de cette période, dit-il, « il n'y a que Voltaire et Jean-Jacques Rousseau dans ses *Con-*

[1] Ibid., pp. 385, 391.

fessions qui ne soient pas déclamatoires ». Il ajoute : « C'était un siècle de recherche en tout genre, Chacun aspirait à la vérité en réligion, en politique, en littérature...; chacun enflait sa voix pour se persuader à lui même et pour persuader aux autres qu'il l'avait trouvée »[1]. Et l'on se rappelle que les doctrines matérialistes qu'ils exprimaient généralement sont peu sympathiques à LAMARTINE.

B. — FIN DU XVIII^e et XIX^e SIÈCLE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE n'est certainement pas un de ces déclamateurs dont il parle ainsi. Au contraire, l'auteur de *Paul et Virginie* est un de ses « dieux » littéraires. Il a une admiration sans bornes pour celui qui est « l'homme de lettres de la nature ». Il n'est pas d'écrivain français qui s'approche aussi près de l'idéal de LAMARTINE. BOSSUET, « le plus grand écrivain français » est quand même « trop terrible » ; FÉNELON trop utopiste, PASCAL trop sec et trop railleur ; VOLTAIRE n'a fait naître que le sentiment du ridicule ; ROUSSEAU est « un sophiste du sentiment » ; seul, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE « n'a pas prétendu à dépasser la nature mais à l'écouter ». *Paul et Virginie*, « une voix de l'humanité, l'évangile des cœurs » fut, selon LAMARTINE, « immortel » dès sa publication. Il en cite de nombreux passages et conte la vie de cet auteur qui « fait prier et pleurer »[2].

Mme de STAEL, qui avec BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, marque la transition entre le XVIII^e siècle et l'époque romantique, est comblée d'éloges par LAMARTINE. Elle est non seulement la « Sapho du siècle » mais aussi l'« une des plus hautes personnifications de l'esprit humain »[3]. Il parle à plusieurs reprises de cette femme qui a si profondément agi sur la

[1] *Cours*, XXVI, pp. 112-113.
[2] *Cours*, XXIV, pp. 514, 542, 551, 585, 641-643, 666-667.
[3] *Cours*, II, pp. 255-256.

littérature de son temps ; et il lui consacre plus d'un *Entretien*. S'il ne fait de la plupart de ses œuvres qu'une critique sommaire, de l'*Allemagne*, il parle avec quelque détail.

« Le plus beau des ouvrages de Mme DE STAEL »[1], eut aussi, selon lui, la plus grande influence. De cette œuvre est venue « la restauration du spiritualisme dans la philosophie, de l'originalité dans la littérature, de la liberté dans la politique, de la conscience dans l'esprit humain »[2]. *De l'Allemagne* créa la république du génie, révéla des sources toutes neuves d'inspiration en « trouvant le génie dans l'âme au lieu de le chercher dans l'artifice ». De plus, ce livre « faisait de la littérature une sublime morale ». LAMARTINE l'estime surtout comme « un manifeste européen contre le matérialisme de la philosophie du XVIII^e siècle et contre la brutalité du despotisme français, abaissant la pensée dans tout l'univers, afin d'abaisser les caractères »[3]. Les idées de Mme de STAEL au sujet de la littérature allemande paraissent plus d'une fois dans le *Cours*. Mais en elle les idées semblent avoir moins d'importance pour LAMARTINE que le style. « Elle a communiqué, dit-il, un certain accent antique, peu entendu jusqu'à elle, dans notre littérature monarchique et efféminée. Cet accent n'est pas la liberté, mais il en est comme l'âpre arrière-goût, le regret amer, la vague espérance. Ses ouvrages peuvent périr, mais son accent reste à la langue et aux caractères. On pense à elle toutes les fois qu'on se sent dans le cœur quelque chose de libre, de fort et de grand. C'est moins et plus que la gloire littéraire ; c'est de l'écho, mais c'est un écho romain »[4]. En présence d'une telle louange comment dire, avec M. PLANHOL, que Mme de STAEL étonnait LAMARTINE plus qu'elle ne le séduisait?[5].

---

[1] *Cours*, XVII, p. 123.
[2] *Cours*, XXVI, pp. 200-203.
[3] *Cours*, XXVI, pp. 184-185.
[4] Ibid., pp. 286-287.
[5] *Op. cit.*, p. 401 ; cf. Maurice MASSON, *article cité*, pp. 708-709.

Quant à CHATEAUBRIAND, LAMARTINE parle avec moins d'enthousiasme de cet homme qu'il a haï[1]. Il nous décrit ses premières lectures de CHATEAUBRIAND. Son maître d'école lisait à haute voix le *Génie du Christianisme*. LAMARTINE et ses camarades étaient pleins d'admiration pour l'auteur de ce livre, qui « remplit notre esprit d'un éblouissement d'images et notre oreille d'un enivrement de musique qui nous donnait le vertige de la poésie ». A l'auteur du *Cours* CHATEAUBRIAND ne fait plus la même impression. Il lui est devenu peu sympathique ; il n'est pas assez simple de génie et de cœur. LAMARTINE ne peut admirer un homme pour qui la nature n'est « qu'un théâtre », qui n'est pas tout à fait sincère[2].

Le style du *Génie du Christianisme*, qui ravissait le collégien, paraît à l'homme mûr être merveilleux mais recherché. L'auteur est « un grand poète » qui « cherchait un poème » et « avait pour but d'enchanter et non de convaincre ;.... il ne convertit que l'imagination des hommes ». *Les Martyrs* sont une œuvre manquée faute de sincérité. Pour être original, dit LAMARTINE, il faut être vrai, non pas vrai seulement selon les autres, mais vrai selon soi[3].

Mais c'est surtout dans les *Mémoires d'outre-tombe* que CHATEAUBRIAND lui paraît manquer de franchise : « un livre Janus qui louche à force de vouloir regarder trop d'horizons à la fois ». L'auteur est un génie, « mais c'était aussi un rôle plus qu'un homme ; il lui fallait plusieurs costumes devant la postérité »[4]. Dans ses *Mémoires* ce grand acteur a voulu imiter ROUSSEAU et SAINT-AUGUSTIN, mais il ne trompe pas LAMARTINE par « sa naïveté de commande »[5]. Sans doute le style recherché y est relevé parfois par des détails admirables.

---

[1] Voir PLANHOL, *op. cit.*, pp. 398-399.
[2] *Cours*, IV, pp. 419-433 ; II, pp. 254-255.
[3] *Cours*, IX, 69 ; XXVII, 360 ; XXVIII, 60, 136-138.
[4] *Cours*, IX, pp. 31-34.
[5] *Cours*, XXVIII, pp. 87-89.

En général, cependant, c'est « une imitation du style gaulois de Rabelais et de Montaigne »[1]. Comment concilier un CHATEAUBRIAND et un RABELAIS? S'il y a dans les *Mémoires* quelques silhouettes dessinées avec un réalisme quelque peu gargantuesque, il y a beaucoup plus de paysages presque lamartiniens. Et ce n'est certainement pas à cause de leur style « gaulois » que CHATEAUBRIAND et MONTAIGNE se ressemblent. Mais LAMARTINE a trouvé le mot juste sur les *Mémoires* quand il dit : « Chateaubriand a laissé dans ce livre un écho âpre des passions de sa vie ; il a chargé la postérité de ses petites vengeances »[2].

Ce n'est que dans ses lettres à Mme RÉCAMIER, écrites durant son ambassade à Rome, que CHATEAUBRIAND lui semble « vraiment pathétique ». Là seulement il « ne cherche pas l'apparat et la phrase, tout en feignant la négligence ». Ses lettres sont donc infiniment supérieures aux *Mémoires*. Il est arrivé à CHATEAUBRIAND ce qui arrive à tout homme de grande imagination, dit LAMARTINE : « sa poésie en mûrissant devint sentiment »[3]. M. PLANHOL estime que ces études sur CHATEAUBRIAND dévoilent un LAMARTINE rancunier[4]. Nous ne saurions en convenir. Car le même LAMARTINE qui dit de lui qu'il n'était « ni honnête, ni vrai, ni juste, ni moral dans l'usage de son génie », lui accorde, au dernier volume du *Cours*, l'éloge suivant : « On peut reprocher à M. de CHATEAUBRIAND beaucoup de vices, mais il y a trois qualités qu'il est impossible de lui refuser : l'originalité, la nouveauté

---

[1] *Cours*, XIV, p. 253.

[2] *Cours*, XIII, pp. 373-374. M. Doumic a appelé le *Cours* les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Lamartine, « mais avec cette différence essentielle : Chateaubriand est soucieux de l'effet à produire, Lamartine est franc. Les *Mémoires* sont marqués par une continuelle aigreur ; Lamartine est sans amertume. *Lamartine*, Paris, 1912, p. 194-196.)

[3] *Cours*, IX, pp. 173-174, 191-196.

[4] Article cité, pp. 400-401.

et la grandeur.... il est l'Ossian de la France dans ses conceptions américaines... la mélancolie est née avec lui dans la littérature française... Je défie de prononcer le mot de grandeur sans que l'image de Chateaubriand s'élève à l'instant... il est grand parce qu'il est religieux... éloquent... triste... poète ». Et encore : « Il fut, en somme, le plus grand écrivain de la France dans un siècle où tout était muet, mais où tout allait renaître. Il fut à lui seul notre renaissance »[1]. Un critique qui sait parler ainsi d'un homme qu'il hait n'est certainement pas vindicatif.

* * *

« Il arrive à Lamartine, dit M. BARTHOU, de se tromper sur ses contemporains, mais jamais par jalousie ou par rancune. Ses morsures, Victor HUGO l'a dit, sont celles d'un cygne. Sévère pour les *Misérables*, auxquels il consacre cinq grands *Entretiens*, il n'en niait pas la variété et la puissance, mais son sous-titre : Considérations sur un chef-d'œuvre ou le danger du génie, suffit à marquer le point de vue de sa critique, plus moral que littéraire, et à en annoncer les lacunes »[2]. LAMARTINE écrivit à Victor HUGO pour lui demander la permission de faire une critique de son roman dès la publication. Dans une lettre pleine d'amitié, HUGO répondit : « Il ne peut sortir de vos mains que de la lumière »[3]. Mais on doute fort qu'il ait trouvé lumineuses les pages où LAMARTINE attaque ses idées, ses caractères, son style. Evidemment la critique de LAMARTINE concerne surtout la portée sociale de ce roman que HUGO « a cru écrire pour le peuple en écrivant en réalité contre lui ». Le livre est dangereux,

---

[1] *Cours*, XIV, pp. 15, 179-185 ; XXVIII, 118-121, 186-188, 190.

[2] *Op. cit.*, pp. 19-20.

[3] *Cours*, XIV, p. 356.

dit-il, parce que c'est la glorification des « coupables » et des « paresseux », au lieu d'être vraiment une étude des misérables. « *L'Homme contre la Société*, voilà le vrai titre de cet ouvrage, ouvrage d'autant plus funeste qu'en faisant de l'homme individu un être parfait, il fait de la société humaine, composée pour l'homme et par l'homme, le résumé de toutes les iniquités humaines »[1]. Le caractère de Jean VALJEAN n'est pas seulement dangereux, il est tout à fait « impossible »[2]. Le roman entier lui semble trop romanesque et le style plein de défauts, impropriétés, exagérations de phrases, mauvais jeux d'esprit, impuretés de langue, fautes lourdes « et même saletés de goût »[3].

Mais parmi tant de choses qui choquent il trouve l'« Idylle Rue Plumet », et l'auteur de *Raphaël* est ravi, comme tout homme sensible, par ces pages délicieuses. Victor HUGO dépasse ici GOETHE et BERNARDIN DE SAINT-PIERRE en faisant « le plus ravissant tableau d'amour qu'il ait jamais écrit ». Cette « sensibilité pathétique, la verve bouillante, la puissance souvent colossale, la magie unique du style, l'incroyable souplesse de ce génie infatigable », toutes ces qualités rendent « intéressant, ravissant » un livre qui a beaucoup de défauts[4].

Quoique les *Misérables* soient la seule œuvre d'Hugo que LAMARTINE discute au long dans le *Cours*, ce n'est pas la seule qu'il censure. Au moment d'exprimer son jugement sur les *Satires* de BOILEAU, il fait aux *Châtiments*, sans les nommer, une allusion peu flatteuse[5]. « Le trait

---

[1] *Cours*, XIV, pp. 425, 429, 305-311, 357, 359, 369, 342 ; XV, 77, 164-165, 186-196, 214-224.

[2] *Cours*, XIV, 363-364, 371-383 ; XV, 53-56, 65-66.

[3] *Cours*, XIV, 309. D'après M. Doumic cette étude fit scandale ; et il ajoute : « Le fait est que Lamartine a dit le mot juste sur cette épopée de la canaille. » (*Op. cit.*, p. 198.)

[4] *Cours*, XV, 87, 101-102, 155 ; XIV, 310.

[5] *Cours*, III, p. 305.

était direct et la leçon cruelle. Cet Entretien XVI blessa Victor Hugo... Il somma Lamartine de s'expliquer. Celui-ci sut associer dans une belle réponse son horreur de la satire personnelle et son admiration pour le génie de son ami »[1]. Quelques années plus tard il défend *Notre Dame de Paris* contre la critique de Goethe (citée dans les *Conversations* d'Eckermann), pour qui les personnages d'Hugo sont non pas des caractères, mais de simples marionnettes. Lamartine, qui a « lu avec attendrissement et intérêt ce roman bizarre, mais neuf... estime que Goethe ne l'avait pas compris »[2]. Mais on voudrait lui demander chez lequel des personnages du roman il y a un développement de caractère.

Les jugements que nous avons cités ne sont pas tous à l'avantage de Victor Hugo. Mais Lamartine, atteste, par de nombreuses allusions, son admiration pour le grand romantique. Il dit de son premier entretien avec Hugo qu'il fut « ce qu'il devait être, celui de deux compatriotes de là-haut, qui parlent la même langue, et qui se rencontrent en pays étranger, ce vil monde de prose »[3].

* * *

Ainsi que ses jugements sur Hugo, ses études sur Alfred de Vigny montrent un esprit généreux qui ne connaît pas la jalousie. Il nomme Vigny « le parfait gentilhomme », qui « se renferme en lui-même... et laissa, de temps en temps, s'échapper quelques vers qui ne ressemblent à rien de ce qui avait paru jusque-là »[4]. Lamartine admire surtout sa première œuvre. Un panégyrique de *Moïse* et la citation de ce poème sont suivis par le *Cor*, « poème très court mais très

---

[1] L. Barthou : *Op. cit.*, p. 14.
[2] *Cours*, XXI, p. 68.
[3] *Cours*, II, p. 288.
[4] *Cours*, XVI, pp. 236-242.

parfait d'exécution ». Ici « l'on retrouve l'instinct musical de son âme »[1].

Ensuite vient *Eloa*, écrite à la période de la visite de Thomas MOORE à Paris, au temps « où la piété de Chateaubriand et d'autres poètes confondait le ciel et la terre dans les mêmes adorations ». Le sujet de ce poème plaît infiniment à l'auteur de la *Chute d'un Ange* : « Donner pour base à un beau poème la première larme de compassion divine... c'était être dans le cœur du nouveau siècle ». Mais l'exécution de l'œuvre lui paraît trop peu spontanée. « C'était une conception au lieu d'une explosion du cœur. On ne fait pas la poésie, on la trouve dans son cœur »[2]. Il tend ici la main à GOETHE :

> « Doch werdet ihr nie Herz zu Herzen schaffen
> Wenn es euch nicht von Herzen geht »[3].

Le *Cinq Mars* de VIGNY lui plaît moins que ses poèmes : c'est un roman historique, une imitation des œuvres de Walter Scott, c'est forcément « un mensonge ». Il nous a déjà donné son avis sur « ce genre dangereux », qu'il dit maintenant avoir été « inventé par Mme de Genlis ». *Cinq Mars* ne lui paraît d'ailleurs pas sans mérite ; il a des pages descriptives admirables et dignes d'être citées. Mais *Stello* ne mérite, à son avis, qu'une critique sommaire. C'est une œuvre « qui rappelle Sterne, inconséquent, décousu, fragmentaire, doux, fort, sensible, ému et plaisant tout à tour » ; c'est un « livre multicolore où perçait la philosophie stoïque à travers la raillerie gauloise »[4].

Chatterton, drame « révolutionnaire, ou plutôt socialiste, occupe une assez grande place dans le *Cours*, malgré l'influence mauvaise que LAMARTINE lui attribue sur la jeunesse

---

[1] *Ibid.*, p. 245.
[2] *Ibid.*, pp. 250-256.
[3] *Faust*, acte I, sc. III.
[4] *Cours*, XVI, pp. 256-269.

française. Toujours moralisateur, mais sensible, il excuse la fausseté des théories sociales à cause du « sentiment qui avait noyé le sophisme ; il n'y a pas de critique devant une larme ». Du reste il ne saurait que pardonner au « grand dramatiste » qui, lui-même, « se repentait d'avoir flatté et encouragé le socialisme dans ce toast de vin de Champagne, au dessert d'une utopie mal conçue et malfaisante ».

Servitude et Grandeur Militaires s'accorde beaucoup mieux avec les principes de LAMARTINE. Il ne manquait à VIGNY qu'un sujet fécond pour être philosophe de première vérité ; il l'avait trouvé, selon lui, dans ce livre dont le *Cours* contient de longues citations [1].

Les *Entretiens* sur MUSSET nous montrent un LAMARTINE assez grand pour reconnaître quand il s'est trompé. Lui qui ne connaissait que le MUSSET des *Premiers Poèmes* avait le même préjugé contre le jeune poète, que contre HEINE et BYRON. Mais la *Lettre à M. de Lamartine*, les *Nuits* et les *Stances à la Malibran* lui ont subitement révélé un tout autre poète. Et c'est avec un vrai remords de ses paroles amères au sujet des *Premières Poésies*, qu'il exprime son admiration pour les *Nuits* [2].

Au commencement de ses études sur MUSSET, LAMARTINE le nomme « la personnification de la jeunesse ». Poète semi-sérieux de l'école de l'Arioste et de Sterne, il a été une grande espérance au lieu d'être un grand mouvement « et ceci parce qu'il n'avait pas eu un grand et chaste amour ». Le jeune poète, au lieu de chanter une Béatrice, s'est inspiré, dit-il, des « moqueurs » Byron et Heine. Il y a en effet dans l'œuvre de MUSSET des signes d'une influence byronienne. Pourtant, ce n'est peut-être ni du fier révolté, ni de Heine qu'il a appris « le faux rire » et le scepticisme, mais bien plutôt de l'amer-

---

[1] Ibid., pp. 270, 321-329, 409.

[2] Voir PLANHOL (article cité, pp. 414-415) et BARTHOU (op. cit., p. 20) où cet incident est également résumé.

tume et de la désillusion de sa propre vie. Quoiqu'il en soit, il a créé des héros tels que ROLLA, qui, d'après LAMARTINE, ont eu « une influence encore plus funeste sur la jeunesse que celle de *Werther* » : ROLLA se tue « pour échapper à la satiété », WERTHER, « pour échapper au crime ». Les œuvres de MUSSET, de BYRON et de HEINE font l'effet d'une « morgue de la pensée[1] ». Leur influence à tous trois sur la littérature a été triste : « Nous avons attendu dix ans, leur dit-il, et qu'avons-nous vu sortir de ces écoles de BYRON, de HEINE et de MUSSET? Une foule d'imitateurs grimaçants des grâces, naturelles chez ces grands artistes, affectées chez vous »[2].

LAMARTINE choisit quelques-unes des *Premières Poésies* de MUSSET comme types de son style de jeunesse. *Don Paez* le montre, dit-il, le poète des sens. *Portia* est « la révélation d'un grand poète ». Les *Marrons du Feu* sont une œuvre « pleine d'entrain et vide de sens ; ou si elle a du sens, elle ne peut en avoir qu'un : une moquerie de l'amour, la dernière chose dont puisse se moquer un poète ». Dans *La Coupe et les Lèvres* il y a « une imitation très savante mais trop servile du *Manfred* de Lord Byron » ; et *Namouna* est « l'imitation littérale d'un chant de *Don Juan* »[3].

Il ne lui pardonne pas cette ressemblance avec le fier révolté ; il déplore toujours chez MUSSET le « faux rire » et le scepticisme de ses premières œuvres. Mais après la lecture des *Nouvelles Poésies*, il dit : « Alfred de Musset ne devait pas persister toujours dans ce faux genre. La tristesse venait avec les années, et avec la tristesse venait la véritable poésie,

---

[1] Le mot pourrait venir de Heine : « L'histoire littéraire est la grande morgue où chacun vient chercher ses morts, ceux qu'on a connus, ou avec qui on a des liens de parenté. (*Europe Littéraire*, repris dans *De l'Allemagne*) cité par H. TRONCHON, *La Fortune Intellectuelle de Herder en France*, p. 22.

[2] *Cours*, III, 451, 478, 487, 473-475, 483 ; IV, p. 35 ; VII, pp. 116-7.

[3] *Cours*, IV, 12, 15-22, 30, 33.

celle de son second volume, celle surtout des *Nuits* ». Le Musset des *Nuits* plaît autant à LAMARTINE que le blessait celui des *Premières Poésies* : « Nous ne connaissons rien dans la poésie française, anglaise, allemande, de plus harmonieux, de plus sensible et de plus gémissant » que ces vers du « musicien de l'âme ». *La Nuit de Mai* lui semble la plus belle de toutes ; et la fin, supérieure à BYRON, « le premier des modernes »[1].

On s'étonne un peu de voir le nombre des pages que LAMARTINE a consacrées à BÉRANGER. A première vue on dirait que l'auteur du *Cours* le considère comme un très grand poète. Mais ces longs *Entretiens*, écrits au moment où « toute la France » pleurait BÉRANGER ne sont pas aveuglément flatteurs. LAMARTINE, comme l'a suggéré M. PLANHOL[2], exalte non pas BÉRANGER, le poète, mais son ami intime. « Echo du peuple français », BÉRANGER ne chantait, dit-il, que pour la foule. Il était donc « le plus dépoétisant des hommes parce qu'il faut être dénigrant pour complaire à la foule ». LAMARTINE ne saurait lui refuser l'art de la composition, la finesse et « la vibration du cœur sous le mot ». Mais il signale aussi chez lui le manque de spontanéité, d'enthousiasme et d'universalité[3].

Les jeunes poètes français lui semblent presque inconnus. Leurs sentiments, leur idéal, s'accordent mal avec les siens et lui-même ne compte guère pour eux. Le temps du *Lac* est passé. On s'est même quelque peu moqué de l'auteur. Il n'y a qu'un poète de la nouvelle génération, LAPRADE, qui ait une admiration profonde pour LAMARTINE[4] et le vieux poète préfère cet ami à GAUTIER à qui il fait une seule fois allusion[5], et à BAUDELAIRE qu'il ne cite jamais.

---

[1] *Cours*, III, 473 ; IV, 46, 49.
[2] Article cité, p. 414.
[3] *Cours*, IV, pp. 161-166, 207, 272.
[4] Voir PLANHOL (*Op. cit.*, p. 415).
[5] *Cours*, II, p. 294.

Pourtant il donne de longs passages d'Eugénie de GUÉRIN, son admiratrice qui trouve, à ce titre peut-être, une assez grande place dans le *Cours*. Douée d'une sensibilité très fine, elle a tout pour plaire à LAMARTINE. Ses œuvres, dit-il, sont « une littérature de l'âme, son imagination est plus pittoresque et plus sensible que celles de Saint-Augustin, de Montaigne, de Sainte-Thérèse et de Jean-Jacques Rousseau ». « Walter Scott sédentaire », elle est moins romanesque que le romancier écossais [1].

La mention des *Lettres* de Mlle de GUÉRIN amène tout naturellement le nom de son frère adoré. LAMARTINE cite Maurice de GUÉRIN, avec Xavier de MAISTRE, le poète des *Consolations* et Ugo FOSCOLO, parmi « les solitaires de la littérature ». Mais à vrai dire l'auteur du *Centaure* ne lui plaît pas trop. Il ne voit dans ses œuvres rien de « supérieur », rien même qui soit « digne d'une sérieuse attention ». Sauf « quelques lettres où l'on retrouve un peu de l'âme de sa sœur » son œuvre ne « mérite pas le bruit qu'on en fait » [2].

Un autre poète encore lui plaît plus que LAPRADE ; c'est MISTRAL, auteur d'un poème champêtre qui fait penser à cet *Hermann et Dorothée* qu'il a tant admiré. LAMARTINE signale les beautés de *Mireille* au moment de la publication. Avec toute la générosité de son âme il se fait aussitôt le champion du poète débutant. Auteur de ce catéchisme du sentiment, MISTRAL lui semble un « Homère » par contraste avec les autres poètes de sa génération, les MUSSET, les sceptiques. MISTRAL chante la vertu et l'amour. Son poème a un accent antique qui rappelle LONGUS. Mais là « où Longus est licencieux, Mistral est virginal... ». Du paganisme au christianisme se mesure la distance entre les deux poètes. Enthousiasmé pour ce « Burns provençal » LAMARTINE dit qu'il le préfère non seulement à REBOUL et JASMIN, poètes du mo-

---

[1] *Cours*, XV, pp. 334, 337, 319, 439-445.
[2] *Cours*, XIV, p. 128 ; XV, pp. 296-300.

ment, mais aussi à GOETHE, KLOPSTOCK et SCHILLER. Ces trois poètes allemands « sont l'art », dit-il, et Mistral la nature ; eux sont métaphysiciens, lui est sensitif »[1]. Ceci est de la grande rhétorique et ne représente pas le vrai jugement de LAMARTINE sur ces poètes. Il a montré autre part dans le *Cours* qu'il savait les apprécier mieux que cette phrase ne l'indique[2].

L'un des premiers à reconnaître le talent de MISTRAL, il fut « le seul de ses contemporains à rendre pleine justice à Balzac »[3]. Non que son jugement de la *Comédie Humaine* se fonde sur la connaissance de romans, tout au moins de romans français. Son exposé de l'histoire du roman en France, qui précède l'étude sur BALZAC, laisse beaucoup à désirer. Mme de LAFAYETTE, Mlle de SCUDÉRY et FÉNELON sont tous, d'après lui, des « romanciers des aventures fabuleuses », « des poètes épiques ». BALZAC, dit-il, « rentra dans la voie droite de l'Abbé PRÉVOST », qu'il tient pour le premier romancier réaliste[4]. Mais n'insistons pas sur cette introduction qui ne vaut pas le reste de l'étude.

BALZAC, dit LAMARTINE, est « le Walter Scott des caractères, le Dante des cercles infinis de la vie humaine, le Molière de la comédie lue... Pourquoi le style en lui n'égale-t-il pas la conception? La France aurait deux Molières, et le plus grand ne serait pas le premier »[5]. Par l'un de ces parallèles majestueux auxquels il se plaît, LAMARTINE compare ces deux grands réalistes. Trop classique de goût pour ne pas voir ce qu'il y a de mauvais dans le style de Balzac, il n'en est pas moins sensible à la vérité profonde de ses œuvres. Pourquoi n'a-t-il pas su juger ainsi RABELAIS et LA FONTAINE? Ils

---

[1] *Cours*, VII, 234-235, 288, 294, 304-309.
[2] Voir *supra*, Chap. III, pp...
[3] PLANHOL, *Op. cit.*, p. 414.
[4] *Cours*, XVIII, pp. 524-525.
[5] Ibid., pp. 527, 354, 430-434 ; II, p. 298 ; XV, p. 14.

ne sont pas plus réalistes que BALZAC, et LA FONTAINE est beaucoup plus artiste.

Il est moins sévère pour BALZAC parce qu'il voit dans son œuvre non seulement la vérité mais aussi le pathétique et la moralité. BALZAC n'a pas de jugement et, « sublime miroir », il retrace tout sans savoir ce qu'il retrace ; mais il est « le seul homme en France capable d'écrire la *Comédie Humaine*, ce poème épique de la vérité »[1].

Dans *Eugénie Grandet*, son « chef-d'œuvre », BALZAC est « avant tout le grand géographe des passions »[2]. Le *Père Goriot* est moins heureusement réussi, parce que le caractère de GORIOT est « impossible » et que le livre finit « comme un mauvais mélodrame ». LAMARTINE convient, cependant, qu'aucun écrivain n'est descendu « jusqu'à ces profondeurs d'analyse d'un vice », ni « passé ainsi par le burlesque pour arriver au tragique. SHAKESPEARE seul l'aurait pu, mais il ne l'a pas fait »[3]. Le *Lys dans la Vallée*, qui a autant de charme et plus de pudeur que les *Confessions* de ROUSSEAU, lui plaît malgré sa fin peu intéressante[4]. Les *Parents Pauvres* sont « le chapitre le plus vaste, le plus divers et le plus véridique de la *Comédie Humaine*. L'auteur est « un homme de la race de SHAKESPEARE, dont la sève était variée, large et profonde comme le monde »[5].

C'est justement parce que BALZAC appartient à « la race de Shakespeare » qu'on ne s'attend pas à un tel éloge de ses œuvres dans le *Cours*. Il est un de ces « génies disproportionnés » qui choquent le bon goût de LAMARTINE. Il aurait pu ne pas apprécier les beautés de la *Comédie Humaine*, aveuglé par le style désordonné et par le réalisme parfois brutal. Mais l'auteur du *Cours* fait preuve ici encore de cet

---

[1] *Cours*, XVIII, pp. 353, 524, 526-527 ; II, p. 297.
[2] *Cours*, XVIII, pp. 354-356.
[3] *Ibid.*, pp. 455, 475, 434.
[4] Ibid., pp. 491-492, 519-522.
[5] Ibid.

esprit ouvert et large qui l'empêche d'être toujours un critique étroitement classique.

* * *

Après les poètes, les romanciers. Voyons ce que LAMARTINE pense d'un poète et d'un romancier du temps qui en fut aussi le plus grand critique.

Pour montrer le cas qu'il fait de deux volumes de poèmes récemment adressés à lui par l'auteur, LAMARTINE écrit la *Lettre à Sainte-Beuve* qu'il reproduit au tome XVII [1]. Il avait déjà dit au deuxième volume que les poèmes de SAINTE-BEUVE, « les plus pénétrantes poésies écrites en français », pourraient être des vers de Werther écrits la veille de sa mort [2]. Il avait parlé alors de la prose de SAINTE-BEUVE dont le premier style était « semblable à des chuchotements inarticulés ». Mais c'est dans la *Lettre* qu'il discute en détail et sa prose et ses vers.

Il cite de longs passages de *Joseph Delorme*, dont il « préfère les intimités novatrices » aux œuvres d'André CHÉNIER, parce que CHÉNIER lui semble un copiste [3]. On se demande pourquoi il a comparé les poésies d'un Joseph Delorme moribond aux vers d'un CHÉNIER, amant de la vie. Et seul son penchant à la mélancolie peut expliquer une telle préférence chez ce critique si classique de goût. Le ton mélancolique des *Consolations* explique également l'admiration de LAMARTINE pour ces poèmes : ils commencent, dit-il, « par une des épîtres les plus éthérées de la littérature française » [4]. *Volupté*, « un livre à deux fins : l'amour sensuel et la dévotion mystique », a moins d'attrait pour un LAMARTINE.

---

[1] Voir PLANHOL, *article cité*, p. 403.
[2] *Cours*, II, p. 292.
[3] *Cours*, XVII, p. 396.
[4] *Ibid.*, pp. 425, 431.

Mais il ne nie pas « l'immense talent » de l'auteur [1]. Quant à *Maître Jean* il ne contient « ni assez d'amour ni assez de religion » et lui semble « sentir l'Ecole Normale » [2].

Ce qui l'intéresse le plus — et avec raison — c'est Sainte-Beuve critique littéraire. Il se rend compte que l'auteur des *Lundis* « étudie l'envers des événements et des hommes ». Il est donc plus qu'un critique, il est un moraliste littéraire. LAMARTINE, qui se rangerait volontiers dans le même groupe, le juge supérieur à LA HARPE, « pédant estimable de la jeunesse ». Plus approfondi que LA HARPE, SAINTE-BEUVE est « plus littéraire que Grimm ». L'auteur du *Cours* est ravi par les anecdotes personnelles des *Lundis*. Sainte-Beuve « explique l'homme par son temps et le comprend par sa vie avant de le comprendre par ses œuvres ». Si parfois son style est étrange, lui-même est « un de ces esprits tout à la fois philosophiques, poétiques et critiques, qui creusent un sujet ou un homme avec une seule note. « Surtout, il est l'auteur du premier des livres de haute critique française où « l'esprit de parti n'entre pas » [3]. Cela est, en effet, la plus grande vertu de SAINTE-BEUVE : son esprit est compréhensif.

* * *

Mais l'auteur des *Lundis* a un grave défaut, dont LAMARTINE ne parle pas : il est jaloux et rancunier. Ce trait le distingue de LAMARTINE dont l'esprit est si généreux. Le *Cours* a beaucoup moins de valeur que les *Lundis* comme œuvre de critique littéraire, mais nous révèle un auteur plus agréable et plus digne d'être aimé.

C'est, en somme, LAMARTINE lui-même qui fait l'intérêt de ses études sur la littérature française. Comme leçons

---

[1] *Ibid.*, pp. 450-452.
[2] *Ibid.*
[3] Ibid., pp. 323, 394, 456-457 ; IX, 235 ; XX, p. 245.

littéraires, ces *Entretiens*, où le remplissage abonde, nous instruisent fort peu. Les seuls auteurs dont LAMARTINE traite d'une façon à peu près complète sont ceux qu'il admire. Sur les autres ses études sont sommaires et parfois injustes. On a l'impression que ses lectures françaises n'ont pas été moins désordonnées que celles qu'il a faites des littératures étrangères : qu'il a lu ce qui lui plaisait, sans tâcher de mieux connaître les écrivains qui, à première vue, ne lui semblaient pas sympathiques. Il n'a certainement guère étudié la littérature du XVI^e^ siècle. Et quoiqu'il prétende présenter un aperçu général de la littérature française, le XVII^e^ siècle est le seul dont il essaie de montrer les tendances et le développement. Ses remarques à propos des romans pourraient donner à croire qu'il n'en avait pas beaucoup lu avant que les œuvres de Walter SCOTT ne remissent ce genre en vue.

Il n'en est pas moins capable, cependant, de juger et bien juger l'œuvre d'un BALZAC. C'est que LAMARTINE, quand il n'est pas empêché de voir clair par un de ses préjugés, est un critique d'un goût sûr. On n'a qu'à lire ses pages sur VOLTAIRE et ROUSSEAU pour en être convaincu. Cœur sensible et poète dans l'âme, il sait apprécier tout sentiment sincère. Esprit cultivé et nourri par les anciens, il exige que ce sentiment soit bien exprimé.

Mais trop souvent le critique en lui disparaît et cède la place à un vieillard aux partis pris arrêtés, et facile à tromper [1]. Du moins il ne se contredit pas. Et toujours il célèbre la beauté morale et la vertu. Dans la littérature française il cherche ce qu'il a cherché dans les littératures étrangères : le beau et le saint. Et sans nul esprit de chauvinisme il est tout aussi sévère pour un RABELAIS et un MUSSET que pour un BYRON et un HEINE.

---

[1] Voir son étude sur Clothilde de Surville (*Cours*, XXIII, pp. 193-244).

De même, son admiration pour BERNARDIN DE SAINT-PIERRE est aussi exagérée que celle qu'il a exprimée pour CICÉRON. Ses éloges, comme ses censures, sont parfois plus poétiques que justes. Une belle phrase sonore et parfaitement balancée le retient plus que le sens des mots.

Cette partie du *Cours* est peut-être la plus « familière ». LAMARTINE ne semble pas être ici plus soucieux du choix de ses mots qu'il ne le serait dans une conversation. Il nous parle tout franchement de ses goûts personnels ; il oublie son rôle ou son attitude de critique; en sorte que, tout en déplorant les défaillances de ces « causeries » littéraires on ne sait qu'admirer l'homme qui s'y révèle encore.

V. — CONCLUSION.

On laisse le *Cours* avec des sentiments mélangés : pitié profonde pour l'homme déçu qui s'est mis à ce « travail forcé ». Admiration pour la grande âme qui s'y révèle. Que viennent faire ici les sentiments? Mais on ne saurait juger froidement cette dernière œuvre de LAMARTINE. Lui qui parle du cœur parle surtout au cœur, et une critique du *Cours* ne peut être impersonnelle tout à fait.

Déjà l'aspect général de l'œuvre est triste. Et d'autres avant nous l'ont remarqué. M. Paul HAZARD confesse qu'il n'a pu regarder le *Cours* « sans mélancolie »[1]. Gros caractères, lignes espacées, digressions et redites nombreuses : l'impression d'ensemble est pénible. Tels souvenirs, telles *Pages de Voyages* n'ont guère de raison d'être dans un Cours de littérature. Trop de citations, dont beaucoup sont déjà si familières aux lecteurs du *Cours* qu'il n'y avait ni intérêt ni mérite à les introduire ici. Souvenirs, pages de voyages et citations, le tout laisse entrevoir que le *Cours* est moins une œuvre littéraire qu'un moyen de faire de l'argent. Moyen si peu digne d'un LAMARTINE, qu'on s'en afflige.

Mais si porté qu'on soit à déplorer plutôt qu'à blâmer les faiblesses du *Cours*, on n'en doit pas moins les signaler. Elles sont aussi nombreuses que manifestes. Et toutes ne s'expliquent point par le souci de remplir les pages.

Quelques-unes tiennent à la nature de l'homme même.

---

[1] Articles cités, 23e année, t. I, p. 96.

Lui dont « l'effort et l'application n'étaient guère le fait »[1] n'était pas assez *documenté* pour écrire un cours de littérature universelle. Il a beaucoup lu, sa mémoire est abondante, mais il n'a jamais étudié avec quelque méthode. Sa critique des anciens est moins fantaisiste que ses études sur les écrivains modernes, mais il parle d'HOMÈRE, par exemple, avec plus d'enthousiasme que d'érudition. Quant aux modernes, le *Chant des Nibelungen* est une preuve de l'origine hindoue de la race allemande ; Mme de LAFAYETTE est le poète des aventures fabuleuses ; les poésies d'OSSIAN sont authentiques ; la poésie anglaise « languit » à l'époque de TENNYSON, de SHELLEY et de KEATS. On n'aurait que l'embarras du choix si l'on voulait accuser l'insuffisance de ses connaissances. Nous n'avons fait que signaler quelques-uns des cas les plus frappants.

S'il a commencé le *Cours* sans une étude très sérieuse des sujets qu'il voulait traiter, il ne s'est guère soucié, non plus, d'un plan quelconque et il a travaillé sans méthode. Sauf pour la littérature française dont il prend l'histoire au XVI^e^ siècle, il n'esquisse le résumé général d'aucune littérature. Ainsi les essais qu'il consacre à des auteurs anciens ou modernes, français ou étrangers, perdent encore de leur valeur, faute de se suivre d'une façon un peu logique. On ne saurait estimer la vraie grandeur d'un écrivain sans connaître ses maîtres et ses disciples, ses sources et son influence. Chez LAMARTINE, c'est tout un défilé d'écrivains isolés l'un de l'autre. Et le mieux que l'on pût faire, c'était, nous a-t-il semblé, de rétablir entre eux quelque lien pour essayer d'obtenir une perspective d'ensemble.

Ce défaut total de système est comme le pendant naturel au ton familier du *Cours*. Ces *Entretiens* de LAMARTINE ne suivent que l'ordre dans lequel les pensées se présentent à son esprit ; et il exprime ces pensées avec tout l'abandon

[1] Henri TRONCHON, *article cité*, p. 536.

négligent de l'auteur de *Raphaël*. Nul effort pour cacher les raisons toutes personnelles de ses préférences ou de ses préjugés. De tempérament très vif même dans la vieillesse, il a des enthousiasmes exagérés et des partis-pris excessifs. De là un évident manque de mesure dans ses éloges d'un CICÉRON ou d'un OSSIAN, dans la violence de sa répulsion à l'endroit d'un RABELAIS.

Plus d'une fois ces partis-pris nuisent à son jugement. Quand le moralisateur en lui est choqué, le critique disparaît. Il change de ton, comme de sujet, fréquemment. De critique il devient moralisateur ou « philosophe » quand bon lui semble ; et nombre de ses *Entretiens* contiennent plus de simples idées à lui que de jugements littéraires.

Mais s'ils ne font, souvent, qu'effleurer le sujet, ils sont des « causeries » charmantes. De plus, cette façon toute personnelle d'aborder les choses peut bien être son vice comme critique ; elle est aussi, comme écrivain, sa force. Souvent, alors que l'opinion qu'il apporte semble n'avoir rien de bien neuf, la manière dont il l'exprime en fait ressortir la vérité profonde et la grave dans la mémoire du lecteur. De même, la façon qu'il a d'aborder certains auteurs a bien sa valeur. On aurait oublié, négligé peut-être un aperçu historique de la littérature italienne ; on n'oubliera pas le portrait vivant que LAMARTINE fait de PÉTRARQUE. De même telle de ses comparaisons des auteurs anciens et modernes, des écrivains français et étrangers. Grâce à un art de « causer » qui est bien à lui, il sait mettre encore en valeur ce qu'il y a d'éternellement jeune chez les anciens, il nous prouve que les « lettres n'ont pas de frontières et ne connaissent pas de drapeaux »[1].

Lui dont l'esprit n'admet pas de bornes, il rend du moins à ses lecteurs ce service, d'étendre leurs horizons. Il leur présente plus d'un étranger peu connu encore, en ce *Cours*

[1] *Cours*, III, p. 243.

qui fait leur place à CONFUCIUS et à TOURGENEFF. A vrai dire, la façon d'en user avec les étrangers laisse à désirer bien souvent. De certaines littératures, il ne sait pas grand'chose. Il est certains génies, comme DANTE et SHAKESPEARE, qu'il semble incapable d'apprécier. Mais toujours c'est ou le manque d'érudition ou son goût demeuré trop classique qui l'empêche de voir clair dans une œuvre étrangère ; et non pas un esprit de chauvinisme étroit. Tout en restant Français et classique de goût, il est cosmopolite de sentiment. Personne n'est resté plus épris que lui de la mélancolie écossaise, de la rêverie allemande ; et personne en France ne les avait traduites en vers plus émouvants.

Mais LAMARTINE fait plus qu'ouvrir, à sa manière l'esprit de ses lecteurs ; il leur offre un bel exemple. Les jeunes peuvent apprendre de lui autre chose que quelques noms « qu'ils n'auraient pas connus sans lui »[1]. Il peut leur enseigner à garder une curiosité intellectuelle toujours éveillée. La variété des sujets traités dans le *Cours* a quelque chose d'étonnant, surtout si l'on songe à l'âge et à la situation de l'auteur. LAMARTINE est « hors du combat » ; sa grande heure d'écrivain et d'homme politique est passée. Un autre se serait enfermé avec ses déceptions, sans garder d'un monde oublieux que des rancunes. Lui garde ses souvenirs des jours heureux, son âme demeure accueillante. Il veut connaître DICKENS, il s'intéresse à TOURGENEFF. Dans la *Revue Germanique* il remarque la Correspondance de GOETHE et SCHILLER. Tout vieillard que le voilà, il n'est pas sourd à toutes les jeunes voix de France et il offre, avec quel admirable élan, tous ses encouragements à MISTRAL.

C'est que LAMARTINE en « causant » des lectures favorites de ses belles années retrouve sa propre jeunesse. Fidèle aux « amis » d'antan il parle d'HOMÈRE, de PÉTRARQUE et d'OSSIAN avec tout l'enthousiasme du poète des *Méditations*.

---

[1] Paul HAZARD, *articles cités*, 23e année, t. I, p. 96.

Les leçons de piété et de morale qu'il a prises de la Bible et des grands poèmes épiques ont laissé en son âme une empreinte indélébile. Les leçons de style et de beauté que lui ont données ses lectures des anciens ont formé son goût pour toujours. Les expériences d'une longue vie n'ont pas tari en lui cette piété, pas plus que que la « révolution littéraire » de son époque n'a troublé ni altéré son goût. Il n'a pas renié l'idéal de sa jeunesse.

Et ce qu'il y a peut-être de plus admirable en lui, c'est qu'il est sans amertume. Au lieu d'être jaloux d'un HUGO, d'un BALZAC, il signale le génie de l'un, la grandeur de l'autre. Même pour un CHATEAUBRIAND il sait trouver un mot aimable. Il n'est personne de ses contemporains pour qui il soit aussi peu juste que pour RABELAIS ou LA FONTAINE ; et à ceux-là il ne peut faire aucun mal. Parmi ceux qu'il n'aime pas, « les moqueurs » BYRON, MUSSET et HEINE, il sait nommer BYRON « le plus grand poète des temps modernes », et a la bonne grâce de revenir sur un premier jugement, trop sommaire, de MUSSET. On nous excusera de relever ici des faits déjà signalés par plus d'un critique [1]. Mais comment parler du *Cours* sans admirer ce grand homme déchu, ce poète que son temps commence d'oublier, et qui demeure sans rancune?

On l'a dit peut-être aussi, mais il faut le redire : le LAMARTINE du *Cours* est encore un génie. La fraîcheur que son âme garde, son esprit, et ce que sa vigueur a d'inépuisable, font que ces vingt-huit volumes méritent d'être lus. On n'y saurait trouver, nous avons tâché de le montrer, un vrai cours de littérature universelle. LAMARTINE y donne, sans plus, son « sentiment » de la littérature. Et, pour qui l'aime, c'est beaucoup.

---

[1] Voir ibid.; L. BARTHOU, *op. cit.*, p. 17 ; PLANHOL, *op. cit.*, p. 395 ; René DOUMIC, *op. cit.*, pp. 194-196.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES.

A.

Abeken. – XXI : 26-27 (à propos de Schiller).

Académie française (l'). – II : 171-180, 287 ; III : 48, 108, 441 ; IV : 414 ; IX : 218 ; XIV : 13 ; XVI : 402 ; XVII : 262 ; XXV : 336 ; XXVII : 76-77, 270, 271, 274, 308 ; XXVIII : 64, 97, 266, 378.

Académie (le Dictionnaire de l'). – XXV : 402, 403.

Addison. – I : 144.

Albany (Comtesse d'). – II : 67-68, 70-85 ; III : 379 ; XVI : 415, 416, 420, 451, 453, 456-461, 470-490 ; XVII : **5-62**, 69-72, 76, 78-96, 101-151 ; XIX : 26 ; XXI : 224-233.

Alcée. – III : 334, 459 ; VIII : 343, 362, 414.

Alcman (de Sardes). – XXVII : 368.

Aldes (les imprimeurs de Venise). – XVI : 71.

Alembert (d'). – II : 184 ; XXIV : 541 ; XXVIII : 247.

Alexandre (Charles). – X : 223-274.

Alfieri. – II : 27, 65, 68-70, 72-75, 80, 83, 193 ; III : 84, 379 ; VI : 53 ; IX : 60, 350 ; XVI : 165, **413-491** ; XVII : **5-152** ; XXI : 224-230, 247, 252.

Ampère (Jean-Jacques). – II : 293 ; IX : 143, 201, 218, 231, 236, 238 ; XVII : 468-469 ; XX : 257-259, 377-378 ; XXVIII : 103.

Amyot (Jacques). – II : 118 ; VI : 251-259, 271-272, 298, 300, 336-361, 366 (*Mémoires* à propos de Confucius).

Anacharsis (philosophe scythe, VI^e^ siècle avant J.-C.). – VII : 111 ; XIX : 254.

Anacréon. – I : 16 ; III : 411, 423, 430, 459 ; IV : 24, 54, 74, 190, 204, 218, 220, 277, 333, 436, 438 ; V : 232, 268-269 ; VII : 361 ; VIII : 343, 378, 431, 479 ; IX : 236 ; XXVIII : 224.

Anaxagore. – XIV : 146 ; XVIII : 202 ; XIX : 379.

Anaxarque (philosophe grec, IV^e^ siècle avant J.-C.). – XVIII : 19, 21.

Anghiera (Pietro d'), (historien italien du XVI^e^ siècle). – XIX : 369, 370.

Antar. – XIX : 361-362 ; XXIII : 354.

Antier (Benjamin). – IV : 364.
Arago (Emmanuel). – XIX : 285-288.
Arago (François). – III : 446 ; XIX : 256, 258, 285-288.
Archimède. – II : 182 ; XI : 194 ; XXI : 175.
Arétin (Pierre). – III : 467 ; IV : 5, 36 ; VIII : 378 ; X : 6.
Arioste (l'). – II : 88, 113, 127, 504 ; III : 20, 248, 280, 305-306, 312, 318, 324, 330, 419, 455 ; IV : 159, 160, 214 : V : 254 ; VI : 295 ; VII : 32, 302, 303 ; VIII : 339, 479 ; IX : 240 ; X : **5-150** (*Le Roland Furieux*) ; XVI : 19, 44, 57, 80, 90, 169, 173, 202, 210, 212, 414, 417 ; XVII : 10, 151, 205 ; XXI : 218 ; XXIII : 356 ; XXIV : 509, 671 ; XXV : 146 ; XXVI : 205 ; XXVIII : 138, 197, 221-222, 270.
Aristarque de Samos (astronome du IIIe siècle avant J.-C.). – XIX : 325.
Aristophane. – II : 121 ; III : 455 ; IV : 190, 204, 272, 448 ; V : 24 ; VI : 400 ; VIII : 474 ; XII : 302 ; XVII : 106 ; XVIII : 434 ; XXI : 38 ; XXV : 323, 343.
Aristote. – I : 44 ; II : 468 ; IV : 91, 126, 144 ; VI : 131, 229, 251, 285, 346 ; VIII : 24, 26 ; IX : 256 ; XI : 242, 291, 303, 338, 393, 412 ; XII : 21, 390 ; XIII : 82, 346 ; XIV : 146, 157, 224, 299, 301 ; XVI : 75 ; XVIII : **5-271** ; XIX : 310, 386 ; XXIV : 600 ; XXVII : 89, 91, 92, 145 ; XXVIII : 271.
Arnauld (Antoine). – XX : 246.
Arnault (Antoine-Vincent). – IV : 254, 257, 279.
Arrien (Flavius), (historien grec du IIe siècle). – XVIII : 23.
Artaud (Traducteur de Dante). – III : 378-383 ; IV : 98.
Asmai (*Roman d'Antar*). – XIX : 361-362.
Audubon. – II : 170 ; IV : 430 ; XX : 81, **112-239**.
Augustin (Saint). – II : 52 ; VI : 102 ; 109, VII : 79 ; XI : 310 ; XIV : 111-112, 181 ; XV : 226, 322, 439 ; XVII : 383, 430 ; XX : 311 ; XXVIII : 87.
Autran (Joseph). – II : 299 ; VII : 219 ; X : 274-276 ; XIV : 42.

B,

Babeuf. – XI : 345 ; XIV : 237 ; XV : 220 ; XXIV : 816.
Bacon (Francis). – II : 110, 182, 183 ; III, 339 ; VII : 231 ; IX : 271 ; XI : 225 ; XII : 390 ; XIV : 157 ; XVIII : 208 ; XXVIII : 207.
Bacon (Roger). – XIX : 375.
Baghavatgita. – I : 221-234.
Bailly (Jean Sylvain), (littérateur, astronome, homme politique, 1736-1793). – II : 219 ; XII : 333, 416 ; XIII : 2, 170 ; XXIV : 594.
Ballanche. – II : 293 ; IX : 30-31, 122-127, 143, 157-158, 201, 208-212, 218, 229-231, 235, 236, 238 ; XVII : 111, 339, 371 ; XXI : 50 ; XXVIII : 50, 82, 103.
Balzac (Honoré de). – I : 151 ; II : 293-294, 296-298 ; III : 445 ; VII : 384 ; IX : 55 ; XV : 14, 142 ; XVI : 62-63 (à propos

du Tasse) ; XVIII : **273-527** (*Eugénie Grandet* : 354-430 ; *Père Goriot* : 433-475 ; *Lis dans la Vallée* : 475-521) ; XXI : 50 ; XXII : 245, 335 ; XXIII : 76.
Bandini (Ange-Marie). – XXV : 205.
Baour-Lormian (Pierre), (Traducteur d'Ossian). – XXV : 6, 78.
Barante (Prosper de). – IX : 49, 109, 201 ; XXVII : 303, 305.
Barbey d'Aurevilly. – XV : 245, 380, 403, 409, 439.
Barbier (Auguste). – II : 299 ; III : 260, 445.
Barnave. – X : 322 ; XXVI : 135 ; XXVII : 278.
Baron (Michel). – XXV : 355.
Barot (Odilon). – II : 314.
Barthélemy (Auguste). – II : 299 ; III : 445 ; V : 15-17 ; X : 275.
Barthélemy-Saint-Hilaire. – I : 199 ; XVIII : 5-269 (Traduction d'Aristote).
Bates (Henri-Walter), (naturaliste anglais). – XIX : 420-422, 434-439.
Bhavahbouti. – I : 441, 448-474 (*Rama* : 449-474).
Bayle. – VI : 264 ; XVII : 376.
Beaumarchais. – III : 426, 427, 455 ; V : 365, 380 ; VIII : 211 ; IX : 267 ; XVIII : 341.
Beaumont (Mme de). – XXVII : 324, 325, 344, 372 ; XXVIII : 36-42, 49-52.
Beccaria. – II : 83 ; VI : 361 ; XI : 338.
Becker (poète allemand). – IV : 63.
Bembo (Pierre). – XXIV : 780 ; XXV : 272.
Béranger. – II : 309-312 ; III : 424, 445 ; IV : **161-364** ; V : 171 ; VII : 103, 305, 308 ; VIII : 359, 366, 368, 479 ; IX : 234, 236, 239 ; XII : 358 ; XIII : 225 ; XIV : 41, 42 ; XV : 88 ; XVI : 237 ; XVII : 400-403 ; XX : 259, 299, 368-369, 371-372, 377 ; XXI : 37-38 ; XXIII : 87 ; XXVIII : 79, 91, 179.
Bernardin de Saint-Pierre. – I : 266 ; II : 214, 247, 311 ; III : 448 ; IV : 468 ; VI : 437, 472 ; VII : 79, 219 ; IX : 235 ; X : 248 ; XIII : 156 ; XIV : 310-311 ; XV : 102 ; XVI : 229 ; XVIII : 293 ; XIX : 226, 253, 362-364 ; XXIV : **513-667** (*Paul et Virginie* : 542-591, 642-666 ; *Etudes de la Nature* : 593-615) ; XXV : 333-338 ; XXVII : 337-345 ; XXVIII : 6, 126.
Berriat-Saint-Prix. – III : 314-315.
Berryer (Antoine). – II : 314 ; III : 445.
Bertin (l'aîné). – II : 280 ; IX : 142, 146, 228 ; XIV : 27 28 ; XXVIII : 50, 69.
Bertin (poète). – IV : 54.
Bertin de Vaux. – II : 280.
Beugnot (Claude). – IX : 49.
Bible (la). – I : 94, 123-124. 146, 174, 178, 200, 279-282, 315, 331, 452 ; II : 89, 95-101, 124, 429-430, 432, 437, 439, 443 ; III : 22, 59, 60, 62, 67, 88, 105, 250, 333, 394, 398 ; IV : 451, 463, 467, 468, 472, 476 ; V : 156, 230-279 ; VI : 227, 395, 437 ; VII : 208, 214, 273, 320 ;

VIII : 37, 56 ; XVII : 218-219 ; XVIII : 312, 521 ; XIX : 356-360 ; XXI : 65, 74-75, 100, 101, 106-107 ; XXIII : 356 ; XXV : 122 ; XXVI : 204, 316, 378, 379, 380 ; XXVIII : 180, 181, 185.

Biographie universelle (la). – XXVII : 83-84.

Black (vie du Tasse). – XVI : 6, 21.

Blair (Hugh). – XVIII : 313 ; XXV : 8 (à propos d'Ossian).

Blake (Miss), (poètesse anglaise). – X : 276-284.

Blanc (Louis), (historien). – XIV : 327.

Boccace. – II : 20, 83, 126, 127 ; III : 347, 467 ; IV : 15, 137 ; VI : 112-113, 118-126, 128, 137, 139-142 ; IX : 256, 266-267 ; X : 43, 130, 163-166, 181, 189 ; XVI : 417 ; XXV : 166, 218, 420 ; XXVI : 304 ; XXVIII : 242.

Boïard (Mathieu-Marie). – X : 15, 16, 20.

Boileau. – II : 120, 121, 131, 144 ; III : 31-32, 34, 46, 47, 48, 49-52, 62, 241-242, **256-326**, 377 ; 429 ; IV : 369, 436 ; VI : 3 , VIII : 379, 395, 398, 407, 457, 463, 468, 479 ; XIV : 96 ; XVI : 60 ; XVII : 425 ; XVIII : 108-110 (*Art Poétique*), 126, 281 ; XXV : 366, 370, 374, 379 ; XXVI : 209 ; XXVIII : 205.

Bonald (Louis de). – II : 222, 273 ; III : 445 ; IV : 254 ; VI : 233 ; VII : 384, 417 ; VIII : 52, 63, 64, 65 ; XIII : 348,; XVIII : 35 ; XXIV : 808-809 ; XXVII : 299 ; XXVIII : 34, 37, 179.

Bonaparte (Mme Joseph, son salon). – XXVII : 325.

Bonstetten (Charles-Victor). – XVII : 126-128.

Bossuet. – I : 266 ; II : 101, 115, 120, 123-124, 142, 145, 147-155, 157, 409, 410 ; III : 20-21, 22, 49, 241, 279, 282, 311, 324 ; IV : 158, 455;VI : 231, 399;VII : 79, 420, 422 ; VIII : 20, 53, 58, 74, 185, 208 ; IX : 39, 240, 256, 270, 282, 285, 294, 305, 330-331 ; XI : 168, 219-220 333, 345 ; XII : 70, 119 ; XIII : 110, 255,; XIV : 14, 296, 400 ; XV : 313, 349 ; XVIII : 8, 154 ; XXI : 93 ; XXII : 243 ; XXIV : 641 ; XXVII : 310, 370 ; XXVIII : 115, 144, 180, 200, 230, 319, 322, 326-327, 328-333, 351-369, 373-375, 377.

Boswell. – XX : 252.

Bouddha. – I : 190, 204 ; II : 492.

Boufflers (Stanislas-Jean), (poète du XVIIIe siècle). – IV : 436.

Boulay-Paty (Traducteur de Pétrarque). – II : 299 ; VI : 54, 78.

Bourdaloue. – II : 128 ; XXVIII : 352.

Bourrienne (Louis-Antoine de). – VIII : 140.

Brahma. – I : 190 ; II : 363, 432 ; VI : 332 ; XI : 338.

Brifaut (Charles). – II : 293 ; IX : 218, 236 ; XVII : 371.

Brizeux (Auguste), (traducteur de Dante). – III : 384.

Broglie (duchesse de). – II : 277, 281-283 ; IX : 46-47, 48, 60 ; XXI : 179 ; XXVI : 277.

Brossette (Claude). – III : 314 ; XX : 252.
Brucker (Jean-Jacques). – XVIII : 101.
Buchez (Philippe). – XII : 532.
Buckle (Henry-Thomas), (historien). – XIX : 410.
Buffon. – I : 266 ; II : 135, 169-171, 180 ; III : 108 ; VI : 389 ; VIII : 110 ; XIII : 340 ; XVII : 375 ; XVIII : 33, 191, 234 ; XX : 81, 112 ; XXIV : 585, 600-601 ; XXVI : 95, 113 ; XXVIII : 230.
Bürger (Geoffroy-Auguste), (*Lénore*). – VII : 288.
Burke. – II : 193, 220 ; XI : 171 ; XIII : 357 ; XVI : 130.
Burlamaqui. – VI : 387 ; X : 295.
Burns. – VII : 237.
Bury (Blaze de), (Etude sur Gœthe, traduction de *Faust*). – VII : 86, 209.
Byron. – I : 104, 107 ; II : 20, 24, 101, 259-265, 504 ; III : 258, 294, 411, 447, 451-454, 473-474, 482, 483 ; IV : 5, 10, 18, 25, 30, 31, 33, 35, 49, 55, 368 ; V : 404 ; VI : 5, 144, 447 ; VII : 103, 116-117, 305, 379, 384, 385 ; VIII : 468 ; IX : 8, 190 ; X : 20, 102, 279 ; XIII : 301 ; XIV : 38, XVI : 243, 249 ; XVII : 137, 328, 422 ; XVIII : 492 ; XX : 242, 244, 262, 291, 318, 334, 336-337, 341-342, 363 ; XXI : 36, 93, 235-248, 254-256, 272 ; XXII : 244 ; XXIII : 77 ; XXV : 141 ; XXVI : 112, 282, 417 ; XXVII : 349, 376 ; XXVIII : 152, 153.

C.

Cabarrus. – II : 294.
Cabet (Etienne), (*Voyage en Icarie*). – XIV : 238.
Cahen (S).-(Traducteur de la Bible). – II : 409, 410, 430 ; VI : 158.
Calderon. – II : 22.
Callisthène. – XVIII : 17-29, 32.
Calusa (l'abbé de ; ami d'Alfieri). – XVII : 76-80, 96.
Calvin. – IV : 396 ; XXVI : 105, 378.
Camoëns. – II : 23, 175, 332, 372-373 ; III : 37, 249, 324 ; IV : 367 ; VI : 396 ; XXIII : 356 ; XXIV : 509 ; XXVIII : 202, 203.
Campbell (Auteur écossais, savant, à propos d'Ossian). – XXV : 8.
Camus (Armand-Gaston), (Traducteur d'Aristote). – XVIII : 221-222.
Canning. – II : 101 ; III : 447 ; VII : 384 ; IX : 149 ; XI : 10 ; XIII : 357-358, 360-364 ; XIV : 7, 8 ; XIX : 207 ; XX : 364-365.
Cantimpré (Thomas de), (Traducteur d'Aristote). – XVIII : 225.
Carrel (Armand). – II : 313 ; III : 446 ; XXVIII : 79, 91, 179.
Cassagnac (Granier de ; *Histoire des Girondins et des Massacres de Septembre*). – XII : 342-351 ; XIII : 111-112.
Casti (Poète italien). – V : 377.
Catherine II de Russie. – I : 54 ; II : 184 ; VIII : 407, 408 ; X : 447 ; XXIV : 523, 528-533.
Caton. – I : 75 ; III : 278, 292, 486 ; IV : 123-125 ; VI : 34 ;

VIII : 354, 356, 361, 369, 392 ; IX : 111 ; XI : 142-144, 147, 166 ; XVIII : 315 ; XXVI : 268, 286 ; XXVIII : 64.
Catulle. – VIII : 419 ; XVII : 458.
Cavour. – VII : 417.
Caylus (marquise de). – III : 64.
Cellini (Benvenuto). – XVII : 153-311.
Cervantes. – II : 22, 175, 504 ; III : 249, 305, 454 ; IV : 33 ; X : 15, 17-18, 119, 144 ; XIII : 234 ; XV : 150 ; XVIII : 295 ; XXIII : 90 ; XXVI : 15.
César. – IV : 211 ; V : 26-27 ; VIII : 96, 285 ; IX : 111 ; X : 330, 331 ; XI : 84, 86, 89, 112-113, 115, 128, 141-145, 162, 165-166, 169, 195, 219 ; XVIII : 313 ; XXIV : 670 ; XXV : 151 ; XXVI : 140, 268, 270, 286 ; XXVII : 362 ; XXVIII : 124.
Cesarotti. – XVII : 6 ; XXV : 6, 7-8 (*Discours critiques sur l'authenticité des chants d'Ossian*), 108, 124.
Chambolle (Journaliste du XIXe siècle). – II : 313.
Chansonnier des Grâces (le, Publication du *Caveau*). – IV : 220.
Chapelain (Jean). – III : 267, 276, 281, 282.
Chapelle. – XXV : 364.
Chardin (Jean). – XXIV : 669-795.
Charras (Historien français). – XV : 79.
Charrière (Traducteur de Tourguenef). – XXIII : 6.
Chasles (Philarète), (Traducteur d'Audubon). – XX : 114-239.
Chateaubriand. – I : 116, 118, 132, 266 ; II : 95-96, 202, 214, 222, 248, 250-251, 254-255, 256, 265, 280, 287, 293, 313, 330, 371 ; III : 384, 386, 444, 445, 448 ; IV : 117, 173, 192, 241, 251, 254, 258, 343, 354, 364, 368, 412-415, 417, **419-436** (*Génie du Christianisme*) ; V : 77, 444, 452, 472 ; VII : 103, 362, 379, 384, 398, 417 ; VIII : 52, 64, 203-205 ; IX : 8, 29-41, 45, 54, 56-63, 65, 69, 123, 124, 134-159, 167-240 ; X : 248, 302, 303 ; XII : 186, 194 ; XIII : 224-225, 299, 348, 354, 357-364, 370, 373-374 ; XIV : 7, 8, 11, 14-35, 310-311, 316, 318 ; XV : 102, 243, 317, 443 ; XVI : 16, 176-180, 250 ; XVII : 90-91, 97, 108-112, 323, 339, 371, 390, 394, 432, 474-476 ; XVIII : 275, 288, 492, 524-525 ; XIX : 207, 226, 253, 256, 362, 364 ; XX : 73, 112, 202, 255-256, 311, 366, 369 ; XXI : 212-213 ; XXII : 318 ; XXIII : 87 ; XXIV : 609, 642, 731, 801, 804, 833 ; XXV : 124, 333 ; XXVI : 193, 201 ; XXVII : 285-286, 289, **306-413** (*Essai sur les Révolutions* : 315-321 ; *Génie du Christianisme* : 359-375, *René* : 376-413, *Atala* : 334-349) ; XXVIII : **5-191** (*Essai sur les Révolutions* : 6-28 ; *Itinéraire de Paris à Jérusalem* : 56-57 ; *Martyrs* : 59-62, 136-145 ; *Mémoires d'Outre-tombe* : 87-91), 268, 339.
Châtelet (Mme du). – IX : 240 ; XXVIII : 216-225, 264.
Chatham. – II : 150, 277 ; VII : 383 ; X : 297, 381 ; XI : 94, 168, 219 ; XII : 222.

Chatterton (Thomas). - II : 263 ; XVI : 281, 290, 291-293.

Chaulieu (l'abbé de). – III : 411, 426, 443 ; VIII : 419 ; XXVIII : 199, 205, 214.

Chênedollé (Charles-Julien de). – XXVIII : 37, 182.

Chénier (André). – II : 212-216, 219, 299 ; III : 267, 448 ; IV : 245, 436-438 ; VI : 55 ; VII : 103 ; IX : 236 ; X : 199, XIII : 220 ; XIV : 13, 431 ; XVI : 227, 285 ; XVII : 49, 346, 351, 396, 397 ; XXVI : 135 ; XXVII : 318 ; XXVIII : 37, 182.

Chénier (Marie-Joseph). – XXVII : 348.

Chesterfield (lord). – XXVII : 79, 81.

Chézy (Antoine Léonard de), (orientaliste). – I : 331-337 (à propos du *Sacountala*).

Choiseul (duc de). – X : 413, 447, 449-450.

Cicéron. – I : 5, 16, 178 ; II : 52, 128, 136, 150, 157, 197, 220, 224, 432, 458 ; III : 339, 343, 345, 357, 394, 399-401, 486 ; V : 26-29, 36, 45 ; VI : 11, 35, 46, 52, 98, 114, 122, 137, 321, 399, 400 ; VII : 230, 379 ; VIII : 24, 26, 338, 350, 351, 355, 356, 360, 392, 405, 413, 479 ; X : 8, 213, 228 ; XI : **81-338** ; XII : 68, 222, 282 ; XIII : 347, 353 ; XIV : 157, 199, 219, 414 ; XV : 226 ; XVI : 75, 227 ; XVII : 418 ; XVIII : 33, 259 ; XIX : 259, 352-353 ; XXI : 8, 174, 229 ; XXIV : 627, 628 ; XXV : 151, 337, 370 ; XXVI : 286 ; XXVII : 299, 310 ; XXVIII : 124, 144, 193-195, 270-271.

Circourt. – X : 283 ; XXVI : 342-343 (Biographie de Michel-Ange).

Claudien (poète latin du IVe siècle). – XXVI : 194.

Clef du Caveau (un livre d'airs populaires), (à propos de Béranger). – IV : 219, 258, 259, 263.

Cléry (Jean-Baptiste). – XIII : 42.

Coleridge. – III : 447.

Colonna (Vittoria). – I : 132 ; II : 71 ; III : 459 ; XXVI : 92, 292, 334-341, 349.

Collé (Charles), (chansonnier français du XIXe siècle). – IV : 259-261.

Commines. – VIII : 96 ; XXVII : 156.

Condorcet. – II : 219 ; X : 322 ; XIII : 166, 170 ; XV : 214 ; XXI : 174 ; XXVII : 92 ; XXVIII : 168.

Confucius. – I : 178, 190 ; II : 157, 492 ; VI : 251, 259-315, 333-364, 386, 390 ; XI : 81, 162, 215, 338, 415, 457 ; XII : 24-29 ; XIV : 146, 153, 199, 218 ; XXVII : 91, 92.

Consalvi (Hercule, cardinal). – IX : 15-16, 157, 163-167 ; XIX : **5-219** ; XXI : 203-204, 206 ; XXVIII : 50.

Conseiller du peuple (le). – X : 277.

Conservateur (le). – II : 313 ; XXVIII : 68.

Considérant (Victor). – XIII : 190.
Constant (Benjamin). – IV : 180, 192, 309, 354 ; IX : 47, 110-113, 142 ; XV : 97 ; XVII : 123, 339 ; XXVI : 145-155, 160, 172, 267, 268 ; XXVIII : 179.
Constitutionnel (le). – II : 313 ; XVII : 407.
Cooper (Fenimore). – XX : 113-114.
Copernic. – XIX : 325, 375-378.
Coran (voir à Koran).
Coras (mentionné avec Chapelain et Pradon). – III : 276.
Corinne (poète lyrique). – III : 334.
Corneille. – II : 68, 115, 120, 131, 144, 162 ; III : 20-21, 32, 33, 34-35, 38, 49, 53, 99, 241, 277, 279, 282, 284, 285, 311, 324 ; IV : 243, 448 ; VII : 379 ; VIII : 58, 407 ; IX : 235 ; XIV : 296 ; XV : 73 ; XVI : 419 ; XVII : 100 ; XVIII : 104, 105, 313, 318 ; XXI ; 93, 252 ; XXV : 370, XXVI : 11 ; XXVIII : 209, 213, 244.
Corsali (Andrea), (voyageur cité par Humboldt, *Cosmos*). – XIX : 368.
Cottin (l'abbé). – III : 267.
Cottonio. – III : 356.
Courier (Paul-Louis). – XV : 13 ; XVII : 128-129.
Courtin (l'Abbé), (poète léger). – III : 426.
Cousin (Victor). – II : 280 ; III : 445 ; VII : 384 ; IX : 49, 201 ; XIV : 230, 286 ; XVII : 388 ; XVIII : 157-160, 165, 167, 304 ; XX : 257, 326.
Cowper. – XVII : 339.
Crébillon. – XXVIII : 230.
Crétineau-Joly. – XIX : 5, 10-12, 82, 161.
Cuvier. – I : 95 ; II : 280 ; III : 446 ; XVIII : 191, 224 ; XIX : 259 ; XX : 259 ; XXVII : 271.

D.

Dacier (Madame), (Traductrice d'Homère). – IV : 476.
Dante. – I : 11, 70, 276 ; II : 26, 30, 65, 67, 71, 74, 83, 87, 175, 298, 299, 310, 331, 367, 372, 470 ; III : 20, 37, 247-248, 251, 261, 294, 312, 325, 329, 331, 337, 339, 341-354, 362, **366-408**, 459, 460, 477 ; IV : 11, 62, 70, **81-160**, 215, 367 ; V : 211, 261, 375, 381, 388, 400, 426 ; VI : 4, 6, 7, 9, 20, 82, 103, 113-116, 123, 140, 144, 395, 462, 473 ; VII : 85, 247 ; VIII : 339 ; IX : 8, 58, 126, 248, 256, 291, 301, 307-308, 341, 350, 413, 431, 442 ; X : 8, 16, 33, 34, 98 ; XI : 60, 162 ; XIII : 234, 260 ; XIV : 268, 351 ; XVI : 67, 192, 211, 413, 415, 437 ; XVII : 110, 151, 343, 388, 469 ; XIX : 245 ; XX : 186, 338 ; XXI : 11, 94, 199, 222, 247, 252, 255, 262 ; XXIII : 354, 356 ; XXV : 148, 171, 224 ; XXVI : 9, 13-14, 15, 292, 304, 319, 335, 338, 342, 249-351 ; XXVIII : 137, 138, 203.
Danton. – II : 37, 204, 208, 219 ; IV : 329 ; VIII : 208 ; X : 322, 337-338, 381, 451 ; XIII : 17-18, 31-33, 66, 72-74, 89, 93, 121, 122, 134-140, 159, 162, 166 ;

XIV : 296 ; XV : 77, 187 ; XVII : 325 ; XVIII : 346 ; XXVII : 92 ; XXVIII : 123.
Da Ponte (Lorenzo). – V : 370-388, 406-422.
Dargaud. – II : 299 ; VI : 215 (Traduction des Psaumes) ; XXVI : 357-432 (*Marie Stuart*) ; XXVII : 5-71 (*Marie Stuart*).
Darwin. – XIX : 420.
David. – I : 200 ; II : 370 ; III : 29, 251 ; V : 225-273 ; VI : 154, 157-220, 255, 332 ; VIII : 414, 477 ; IX : 60 ; XI : 162 ; XVI : 180 ; XXIV : 799.
Débats (*Journal des*). – II : 280 ; IX : 44, 146, 167, 227 ; XIV : 17-19, 27-28, 95 ; XXVIII : 50, 69, 71.
Deffand (Madame du). IX : 240 ; XXVII : 76, 89 ; XXVIII : 247, 264.
Defoe. – XXIV : 516.
Delaveau (Traducteur de Tourguenef). – XXIII : 5-12.
Delavigne (Casimir). – II : 298 ; III : 445 ; XV : 88 ; XX : 366.
Deleyre (Alexandre). – XX : 246.
Delille. – II : 222 ; III : 111, 387 ; IV : 436 ; VII : 294 ; XVII : 107, 483.
Démocrite. – XVIII : 180.
Demoustier (Charles-Albert). – XXIV : 625 (*Lettres à Emilie sur la Mythologie*).
Démosthène. – II : 150. 157, 197, 284 ; III : 339 ; VI : 400 ; XI : 94, 111, 126, 127, 145, 162, 167, 193, 238, 350 ; XII : 222 ; XIII : 311, 312 ; XVIII : 13, 14, 15, 28, 116 ; XXVI : 109 ; XXVIII : 144.
Denys de Thrace. – V : 34-36, 45.
Desbordes-Valmore (Madame, Marceline). – IX : 234.
Désaugiers (Marc-Antoine). – IV : 207, 220, 259, 263 ; VIII : 359.
Descartes. – II : 182, 183 ; III : 339 ; VI : 402 ; XIV : 97, 146 ; XVIII : 136, 138, 155-157, 165, 167, 170, 173, 176, 185, 208, 211, 213-216 ; XIX : 310, 375, 380, 394.
Deschamps (Antoni). – II : 298 ; IV : 62, 81 ; XVI : 233 ; XVII : 371.
Deschamps (Emile). – II : 298 ; IV : 62, IX : 218, 235 ; XVI : 233 ; XVII : 346, 371 ; XXI : 47, 48, 50.
Desfontaines (l'abbé). – XXVIII : 227.
Desjardins (Ernest), (historien et épigraphiste), 1823-1886). – VIII : 475.
Desmoulins (Camille). – II : 219 ; III : 454, 455 ; XII : 183, 403, 405-407 ; XIII : 66, 121, 134-139, 143-144, 159, 170 ; XVIII : 346 ; XXI : 38.
Devonshire (duchesse de). – IX : 12-28, 163-167 ; XIX : 8, 213-217 ; XXI : 259.
Dickens (Charles). – II : 20.
Diderot. – II : 183, 184, 290, 294 ; IV : 231 ; VIII : 44 ; XI : 369, 378, 386, 387 ; XII : 55 ; XIV : 157 ; XVII : 405 ; XVIII : 10 ; XX : 254-255, 366 ; XXVI : 113 ; XXVII : 327 ; XXVIII : 247.
Didot (Ambroise-Firmin), (imprimeur, helléniste). – VIII : 421-423, 480 ; XVI : 415 ; XVII :

13, 40 ; XXI : 228 ; XXIV : 593-594.
Diodore de Sicile. – XVIII : 26.
Diogène. – II : 168 ; VIII : 58.
Donat (*Vie de Virgile*). – XVII : 476-477.
Donat (ami de Boccace). – VI : 119, 123, 125.
Dorat (Claude-Joseph). – IV : 220, 436 ; XXIII : 87.
Drapeau blanc (le). – VII : 416.
Dryden. – V : 232, 297-302 (*Le Festin d'Alexandre*) ; XXVI : 12.
Du Bellay. – XXVI : 367.
Dubois (Paul François et le *Globe*). – IX : 142, 201.
Ducis (Jean-François). – IX : 218 ; XVII : 427.
Dufaure. – II : 314.
Dugas-Montbel (Traducteur d'Homère). – V : 67 ; IX : 201.
Dumas (Adolphe). – VII : 235-237, 239-240, 243, 289, 310 ; XIV : 42, 95-144.
Dumas (Alexandre, père). – II : 294 ; IV : 226, 230, 239 ; XVIII : 275.
Dumas (Alexandre, fils). – VII : 235 ; XVIII : 275.
Dupaty (Louis-Emmanuel). – IX : 78.
Dupin (André). – II : 314 ; XII : 227-229, 281-282.
Duras (duchesse de, son salon littéraire). – IX : 45, 178, 234.
Dutens (Louis). – XVI : 481-491.

E.

Eckermann (Johann-Peter, *Conversations avec Gœthe*). – XX : 241-253, 265-400 ; XXI : 6-7, 13-84, 96.
Eckstein (baron d'). – I : 209, 279, 437.
Edda (l'). – XXIII : 354.
Edgeworth (Maria). – IX : 141.
Elisabeth (reine d'Angleterre). – XXV : 328, 329 ; XXVI : 9, 10, 11, 368, 392-394, 399, 413, 423 ; XXVII : 15, 18-29, 32-36, 40-51, 61.
Encyclopédie (l'). – II : 182-183 ; III : 108 ; XVIII : 10 ; XXVIII : 244.
Epictète. – II : 435.
Epicure. – III : 480 ; VIII : 354, 362, 370, 405 ; XI : 222, 229, 230.
Erasme. – XI : 240, 332, 335, 336.
Erckmann-Chatrian. – XXIII : **145-288** (*Histoire d'un Conscrit* : 145-210 ; *L'Ami Fritz* : 211-288).
Eschine. – XI : 167.
Eschyle. – I : 331, 441, 448, 449 ; II : 468, 469 ; III : 32, 251 ; IV : 158, 448 ; XIII : 259 ; XIV : 93 ; XVIII : 13 ; XXV : 323 ; XXVI : 15.
Esménard (Joseph-Etienne). – XXVIII : 182.
Esope. – II : 126 ; VIII : 343, 461 ; XIV : 46, 188.
Etienne (Charles-Guillaume, auteur dramatique, XIX^e siècle). – IV : 254.
Etoile (l') journal. – XXIV : 844-845.
Euclide. – XXIV. :518.
Euripide. – I : 448 ; II : 19, 121 ; III : 28, 32, 48, 49, 58, 59, 68,

154 ; XVII : 106 ; XVIII : 13, 123 ; XXI : 58.

F.

Falloux (de). – XXVII : 256.
Farcy (François-Charles), (critique de Sainte-Beuve). – XVII : 411-415.
Fauriel (Claude). : XIV : 37, 42.
Favre (Jules). – II : 314.
Feletz (l'abbé Charles-Marie de). – II : 280 ; IX : 44.
Fénelon. – I : 44, 223, 266 ; II : 124, 183 ; III : 22, 241, 279, 282, 290, 315, 324 ; IV : 138, 156, 230, 468, 479 ; VI : 223, 231, 233, 306, 361, 445 ; VIII : 56, 57, 58, 185 ; IX : 39, 282 ; XI : 225, 266, 278, 303, 310, 334, 344-348, 480 ; XIII : 82, 255 ; XIV : 237, 296, 369 ; XV : 221, 317 ; XVI : 75 ; XVIII : 89, 524, 525 ; XXI : 93 ; XXII : 244 ; XXIV : 608, 613, 622, 627, 642 ; XXVI : 195 ; XXVII : 92, 145 ; XXVIII : 32, 62, 115, 140, 144, 263, **313-400.**
Ferdoûsi. – IV : 83 ; VI : 395.
Filicaja (Vincent de), (poète italien). – X : 249.
Fiorentino (Pier Angelo), (Traducteur de Dante). – III : 383- 384.
Flins des Oliviers. – XXVIII : 34.
Fontanes (Louis de). – II : 223, 224, 245, 248 ; IV : 251, 254, 258, 266, 414, 436 ; XIV : 11, 13 ; XXVII : 308, 317-329, 349-358, 364-369 ; XXVIII : 33-38, 41, 53, 182.
Fontenelle. – III : 339 ; VIII : 403 ; XIV : 96 ; XXI : 106, 107.
Foscolo (Ugo). – II : 26, 27 ; VI : 129, 144-148 ; XIV : 128 ; XX : 262.
Fouquet. – XVII : 459.
Fourier (Charles). – II : 381-382.
Fourier (Jean-Baptiste-Joseph, baron). – XIII : 190 ; XIV : 237, 307.
Fournet (Joseph - Jean - Baptiste-Xavier, *Cosmos*). – XIX : 386.
Fournier (Commentateur de Béranger). – IV : 244, 246.
Fox. – II : 101, 193, 220 ; VII : 384 ; VIII : 166-167, 172, 175, 197-200, 256-257.
Foy (le général). – II : 280, 314 ; III : 445 ; IV : 192, 363.
Franklin (Benjamin). – II : 183 ; IV : 231-232.
Franklin (William). – XXIV : 673.
Frayssinons (Denis de). – IX : 233.
Frédéric II. – I : 52, 54 ; II : 184 ; VII : 102, 220, 227, 383, 439 ; VIII : 96, 168, 190, 269-270, 405, 407, 408, 468, 469 ; IX : 110, ; X : 310, 428, 447 ; XVI : 244, 462 ; XIX : 224 ; XXI : 95 ; XXV : 225 ; XXVIII : 229-237, 247, 263.
Freitag (orientaliste). – XIX : 367.
Fréron (Elie). – XXVII : 83 ; XXVIII : 228.

G.

Galiani (l'abbé). – XXIV : 585.
Galilée. – II : 67 ; III : 103 ;

XVI : 421 ; XVIII : 217 ; XIX : 375, 378.
Garat (Joseph). – XXVI : 264.
Gautier (Théophile). – II : 294.
Gay (Delphine). – I : 98-101, 120, 125-153 ; II : 294 ; IX : 36, 53, 55, 56, 234, 235 ; XVII : 371 ; XVIII : 277, 279-280, 282, 345 ; XXI : 47.
Gay (Sophie). – I : 101, 113-116 ; IX : 53-55, 74, 201, 234 ; XVIII : 279.
Gaza (Théodore), (Traducteur d'Aristote). – XVIII : 225.
Gazette de France (la). – XXIII : 103 ; XXIV : 844, 846, 849.
Genlis (Mme de). – XIII : 35 ; XVI : 257.
Genoude (l'abbé de). – II : 269 ; III : 446 ; IX : 138, 233 ; XXIV : 797-854 ; XXVII : 263, 264, 269, 280 ; XXVIII : 80-81.
Gersen (Jean), (auteur de l'*Imitation*?). – XXI : 102.
Gerson. – X : 203 ; XV : 446 ; XXI : 97, 102-114, 172-176.
Gessner. – I : 368 ; IV : 371 ; V : 305 ; VI : 437 ; VII : 26 ; XIII : 156 ; XXIII : 86-87 ; XXVI : 111.
Gibbon. – II : 233-235 ; VII : 384 ; IX : 328 ; XVII : 472-473 ; XXVI : 111 ; XXVIII : 270.
Gilbert. – II : 125 ; III : 260, 313 ; IV : 49 ; V : 422 ; VIII : 457 ; X : 213-214, 219 ; XIV : 95, 108 ; XVI : 148-149 ; XXI : 253.
Girardin (Madame de, voir Gay, Delphine).
Girardin (Emile de). – I : 133-134, 145-149, 236 ; II : 294, 313 ; III : 446 ; XVII : 371 ; XVIII : 277-279, 282, 286.
Ginguené (Pierre-Louis). – IX : 328 ; XXVIII : 182.
Globe (le). – II : 313 ; IX : 142 ; XVII : 398, 407 ; XX : 256-257, 366, 369 ; XXI : 46.
Gœthe. – II : 19, 101, 193, 220, 292 ; III : 154, 453-454 ; IV : 31, 35, 38 ; V : 376 ; VI : 129, 144, 318, 476 ; VII : **81-109**, **103-109**, (*Werther*), 109-192 (*Faust*), **182-219** (*Hermann et Dorothée*), 232, 281, 290, 305, 313-318, 320, 321-345, 359-388 ; XIII : 235 ; XV : 102 ; XVI : 284, 329, 419 ; XVII : 100, 326, 339, 440 ; XVIII : 288, 492 ; XIX : 225, 226, 360 ; XX : 14, 73, **241-400** ; XXI : **5-96** (*Faust*) ; 10-13, 65-67, 93-95, 272 ; XXII : 244 ; XXIII : 355 ; XXIV : 508, 511 ; XXV : 124, 141 ; XXVI : 147, 203, 212, 221-232 (*Faust*), 240 ; XXVII : 376 ; XXVIII : 126.
Gogol (Nicolas). – XXIII : 8.
Goldoni. – II : 83.
Goldsmith (Oliver). – III : 439 ; VII : 101.
Gosselin (libraire). – X : 232-234 ; XXI : 179, 180 ; XXIV : 810-811.
Gozlan (Léon). – XII : 302.
Gray. – II : 232, 245.
Greene (Robert), (dramaturge anglais, XVI^e siècle). – XXVI : 9.
Gresset (Louis). – VII : 305.
Grimm. – V : 323-326, 352-354, 368 ; XI : 380, 381, 386, 387 ;

XII : 55 ; XVII : 323 ; XXVI : 100.
Grotius. – VI : 387 ; VII : 469 ; VII : 212 ; X : 295.
Guadet. – X : 322 ; XIII : 39.
Guarini. – III : 63 ; XVI : 71, 85.
Guérin (Eugénie de). – XV : 225-448.
Guérin (Maurice de, *le Centaure*). – XIV : 128 ; XV : 296-300, 322, 345-348, 363, 375, 385-408, 413-415, 419, 423, 424, 438.
Guibert (Hippolyte de). – XXVI : 113.
Guichardin (François). – XXV : 224, 227-229.
Guizot (François). – II : 280, 314.
Gunderode (Caroline), (amie de Bettina d'Arnim). – VII : 363, 366-372.
Guttinger (Ulric). – IV : 24-25.
Guyon (Mme). – III : 149 ; XXVIII : 347-367, 375.

H.

Hachette (libraire). – XXIII : 355.
Hafiz. – III : 266, 411, 424 ; IV : 1-3, 74 ; V : 232 ; VI : 200 ; VII : 126.
Haller (botaniste suisse). – XXVI : 111.
Hamilton (Comte d'). – III : 425, 426-428, 430, 443 ; V : 371.
Hamilton (Terrick), (orientaliste anglais). – XIX : 361.
Hastings (orientaliste anglais). – I : 221.
Hegel. – XXIII : 51, 66.
Heine. – III : 411, 451, 454-456, 473-474, 482-483 ; VII : 115-117, 219, 308, 385 ; VIII : 366 ; X : 210 ; XX : 364.
Héliodore. – III : 315 ; VIII : 470.
Helvétius. – II : 183 ; XIV : 157 ; XXVII : 98.
Hermès (Trismégiste). – XIV : 181-184, 218.
Hemsterhuis. – XXVI : 240.
Herder. – V : 233-234 (*Histoire de la Poésie des Hébreux*) ; VII : 101, 220, 325, 383 ; XVIII : 117-118 (Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité).
Hérodote. – X : 14 ; XII : 66 ; XXVII : 153, 248.
Herschel (Frédéric-Guillaume). – II : 170 ; XVII : 154 ; XIX : 325.
Herschel (Jean). – XIX : 381-382.
Hervey (J.), (poète anglais). – IV : 80.
Hésiode. – II : 299 ; V : 34 ; VIII : 27 ; XIV : 211 ; XIX : 351.
Heures (les, *Horen*). – VII : 328, 330.
Holbach (baron d'). – XI : 387 ; XII : 55.
Hobbes. – XIV : 157.
Hobhouse (ami de Byron). – XVII : 137.
Hoffmann (E. T. W.). – V : 430.
Homère. – I : 72, 94, 259, 270, 276, 284, 287, 288, 312, 315, 316, 338, 339, 358, 468 ; II : 19, 87, 88, 96, 113, 122, 124, 127, 175, 331, 371, 373, 432 ; III : 11, 28, 33, 37, 121, 251, 270, 294, 306, 315, 339, 349, 375, 376, 391, 435 ; IV : 61, 83, 91,

114, 125, 138, 156, 158, 203, 204, 214, 251, 368, 369, 445-452, 458-462, 466-468, 471-524 ; V : 31, 34-38, **45-160**, 237, 239, 246, 261, 426 ; VI : 114, 137, 147, 154, 332, 395, 419, 465 ; VII : 60, 85, 182-183, 186, 199, 202, 234, 245, 273, 281, 283, 296, 304-305, 379 ; VIII : 20, 374, 476 ; X : 8, 17, 82, 94, 95, 253, 254, 273, 275 ; XI : 312, 343 ; XII : 68, 181 ; XIII : 224, 266, 317, 330, 342, 352, 373, 376 ; XIV : 25, 37, 45, 46, 47, 62, 86, 169, 172, 203-204, 219, 254, 268, 351 ; XV : 69, 343 ; XVI : 19, 41, 57, 58, 75, 170-172, 178, 188 ; XVII : 76, 457, 475, 477, 484 ; XVIII : 6, 13, 33, 36, 102, 116, 119, 120, 126, 129, 130, 131 ; XIX : 351 ; XX : 76, 341 ; XXI : 10, 13, 175 ; XXIII : 88, 90, 95, 354, 356 ; XXIV : 489, 509 ; XXV : 11, 12, 122, 143, 234 ; XXVI : 14-15, 109, 204, 208, 357-358 ; XXVII : 153, 248, 354 ; XXVIII : 32, 61, 137, 140, 145, 203, 339-340.

Hooke (astronome). – XIX : 380.

Horace. – I : 16, 104 ; II : 19, 30, 120, 234, 279, 331 ; III : 204, 250, 251, 259, 265-266, 275, 277, 279, 280, 286-287, 289, 295, 318, 344, 357, 411, 418, 423, 486 ; IV : 74, 91, 218, 233, 277, 369, 410 ; V : 26, 232, 268-269, 297, 375 ; VI : 48-49, 118, 154, 185, 200, 321 ; VII : 126, 314-315, 345 ; VIII : 204, 337-480 ; IX : 238 ; X : 8, 251, 273, 275 ; XI : 166 ; XIII : 202 ; XIV : 11, 350 ; XVI : 19, 59, 227, 244, 442, 456 ; XVII : 466, 471, 479-480, 484 ; XVIII : 108-109, 126 ; XIX : 354 ; XX : 301 ; XXV : 184, 221, 230 ; XXVII : 319, 355 ; XXVIII : 205, 208, 211, 270.

Houdetot (Madame d'). – XXVII : 325.

Houwald (Christophe - Ernst), (poète allemand). – XX : 288.

Huber (Marie). – XII : 51-53.

Hugo (Victor). – I : 475-476 (Vers adressés à Madame Victor Hugo par Lamartine) ; II : 287-291, 294, 314 ; III : 263-264 (*Les Châtiments*), 313, 410, 439, 441, 445, 448 ; IV : 5, 62, 192, 354, 364 ; V : 232 ; VII : 116-117, 219, 379, 384 ; IX : 55, 222-223, 232, 235, 238-239 ; X : 181, 193, 285 ; XIII : 190 ; XIV : 42, **305-432** (*Les Misérables*) ; XV : **5-224** (*Les Misérables*), 412, 427 ; XVI : 243 ; XVII : 345, 346, 370-371, 373, 377-394 (Lettre de Sainte-Beuve adressée à lui Déc. 1829 en lui envoyant les *Consolations*), 397 ; XVIII : 275, 276, 286, 288 ; XIX : 167 ; XX : 365-367, 369 ; XXI : 47, 50, 67-68 ; XXV : 322 ; XXVI : 8-15, 75 ; XXVIII : 145.

Humboldt (Alexandre de). – II : 102 ; III : 446 ; VII : 331 ; IX : 141 ; XIX : **222-500** ; XX : 298.

Humboldt (Guillaume de). – VII : 331-332, 383 ; XIX : 224-229, 258-271, 337-347.

Hume. – II : 24 ; XI : 399.

Huyghens (astronome hollandais). – XIX : 380.

I.

Imitation de Jésus-Christ (l'). – IV : 146 ; V : 377 ; VI : 155 ; X : 203 ; XV : 226, 228, 239, 246, 319, 331, 374, 435, 437 ; XVII : 382, 432 ; XX : 11, 42, 76 ; XXI : 97-176.
Irving (Washington). – XX : 113-114.
Isaïe. – VII : 79, 235, 420 ; XIV : 346 ; XVI : 180 ; XXVI : 15.

J.

Jacobi (rien ne dit si c'est le philosophe, Frédéric-Henri, ou le poète, Jean-Georges). – VII : 220, 383.
Janin (Jules). – II : 280, 294 ; XIV : 95-97, 131, 133-134 ; XXI : 50.
Jasmin (Jacques). – VII : 304, 307.
Jean-Paul. – XX : 281.
Jean (saint). – XIV : 183, 308 ; XV : 438 ; XXI : 13, 75, XXIV : 514 ; XXVI : 15.
Jefferson. – X : 256 ; XX : 85.
Jeffrey (Francis, lord). – XXVII : 349.
Jérémie. – II. 333, 385.
Job. – I : 94, 174, 178, 300, 339 ; II : 329-333, 337, 338, 343, 344, 346, 350, 367, 368, 369, 373, 374, 383, 384, 386, 390, 408, 432, 435, 436-482, 483, 486, 491, 492, 496, 497, 498, 499, 504, 505, 507 ; V : 232 ; VI : 169, 186 ; VII : 115, 122, 248 ; XIII : 317 ; XIV : 97, 107, 136, 424, 426 ; XVI : 37 ; XIX : 314, 358-359 ; XX : 12, 72, 73 ; XXIV : 585 ; XXV : 323 ; XXVI : 15.
Johnson (Dr). – XXV : 7.
Jones (W., sanscritiste). – I : 331, 441.
Jordan (Camille). – IX : 122, 233.
Joubert (Joseph). – XXVII : 324, 344, 372 ; XXVIII : 33-39.
Julien (l'Apostat, *Discours*). – VIII : 28 ; XXVII : 370.
Juvénal. – II : 130 ; III : 259, 260, 265, 266, 267-275, 286-287, 290 ; VIII : 457 ; X : 213-214 ; XIV : 108 ; XVI : 455 ; XXV : 253, 404 ; XXVI : 15.

K.

Kalidasa. – I : 338, 441, 448-449.
Kant. – VII : 220, 325, 383, 389 ; XVIII : 174, 248-250, 263 ; XIX : 325 ; XX : 373 ; XXIV : 511.
Karamsin. – II : 24 ; XXII : 238.
Karr (Alphonse). – II : 299 ; V : 19-29.
Kempis (Thomas a). – XXI : 99-101.
Kepler. – XIX : 375, 378 ; XXVI : 239.
Kératry (Auguste-Hilarion, Comte de). – IX : 142.
Kid (Thomas), (dramaturge anglais du XVI^e siècle). – XXVI : 9.
King (les, Chinois). – V : 231 ; VI : 249-259, 388, 390, 391.
Klopstock. – II : 19, 101, 193, 220 ; IV : 80, 84, 156 ; V : 232 ; VII : 85, 94-95, 220, 305, 313, 320, 321, 383, 386, 388 ; X : 202 ; XX : 248, 338 ; XXIV : 508, 509 ; XXVIII : 137.
Knox (John). – XXVI : 363, 378-382, 387, 396-397 ; XXVII : 6.
Kock (Paul de). – XV : 15.

Kœmpfner (*Amoenitates exoticae*). – XXIV : 675, 775, 778, 780.
Kœrner (Théodore). – XX : 247.
Koltsoff (Poète russe). – XXIII : 51.
Koran. – VI : 395 ; XI : 457 ; XXIV : 674 ; XXVIII : 333.
Kotzebue. – VII : 316.

L.

La Bruyère. – II : 133 ; XVIII : 281 ; XXIII : 211 ; XXV : 377.
Lacretelle. – II : 299.
Lafare (Charles-Auguste de). – III : 426 ; VIII : 419-420 ; IX : 218.
Lafayette (Mme de). – III : 67 ; XVIII : 524.
La Fayette (le général). – IV : 180, 192, 309, 310, 312, 363 ; V : 219 ; IX : 86, 87 ; X : 322-323, 330 ; XII : 390 ; XIII : 158 ; XV : 88, 97 ; XXI : 190 ; XXVI : 160, 260 ; XXVII : 278.
Lafontaine (Auguste). – XXIII : 86.
La Fontaine (Jean de). – II : 121, 126-128, 144 ; III : 32, 34, 241, 298, 305, 312 ; IV : 10, 261, 279 ; VIII : 341-343, 388-389, 396, 459, 461 ; X : 125-126 ; XIII : 189 ; XVI : 57-59, 286 ; XVII : 405-406 ; XVIII : 110, 284, 322 ; XX : 259 ; XXV : 401 ; XXVI : 205 ; XXVIII : 242.
La Harpe. – II : 409, 430 ; IV : 436 ; V : 229-230 ; IX : 78 ; XI : 193 ; XVII : 323, 456.
Lainé (Joseph-Louis-Joachim). – II : 274-277, 287, 314 ; III : 445 ; IX : 43, 163 ; XVIII : 275 ; XXIV : 627-629 ; XXV : 337 ; XXVII : 299 ; XXVIII : 86, 173.
La Maisonfort (Marquis de). – XXI : 213-219, 271, 274, 276.
Lamanof (Poète russe). – XXII : 239.
Lamartine. – II : 390-408 (*Le Désert* ou *L'Immatérialité de Dieu*), 483-507 (*Ma Philosophie Personnelle*) ; III : 83 (*Médée, Zaïre*), 84, 87 (*Saül*), 165-188 (*La Vigne et la Maison*) ; 192-239 (*Le Père Dutemps*) ; 366 (*Jocelyn* ; *Poème des Pêcheurs, Chute d'un Ange*) ; IV : 49 (*Nouvelles Méditations*), 55-60 (*Epître à M. de Lamartine par A. de Musset*), 64-66 (*Marseillaise de la Paix*), 67-68 (Réponse de Lamartine à l'épître de Musset), 243 (*Clovis* ; *Méditations*), 245 (*Méditations*), 297 (*Histoire des Girondins*), 299 (*Méditations*), 388, 390-394 (*Jocelyn*), 403 (*Harmonies*), 437 (*Confidences*), 437-443 (*la Fille du Pêcheur*) ; V : 18-29 (*Lettre à Alphonse Karr*) ; VI : 29 (*Méditations*) ; VII : 40 (*Jocelyn*), 103 (*Jocelyn* ; *Méditations*), 184 (*Jocelyn*), 219 (*Poème des Pêcheurs*), 397 (*Méditations*) ; VIII : 317 (*Histoire des Girondins*) ; IX : 50 (*Harmonies*), 223-225 (*Histoire des Girondins*) ; XII : 182, 186-190, 213-430 (*Histoire des Girondins*), 236-240 (*Le Sacre*) ; XIII : 5-176 (*Histoire des Girondins*) ; XIV : 38 (*Le Dernier Chant de Childe-Harold*), 400 (*Histoire des Girondins*) ; XV :

101 (*Graziella*), 317, 334 (*Harmonies*), 337, 381, 407-408 (Allusions à lui dans le *Journal Intime* de Mlle de Guérin); XVI: 250 (*Chute d'un Ange*) ; XVII : 328, 339, 346, 363-366, 397-400, 436-439, 444-450, 453. (Lettre à Sainte-Beuve) ; XVIII : 521 (*Raphaël*) ; XX : 311, 313-314, 366 (allusions à lui dans les Conversations d'Ekkermann) ; XXI : 9, 115 (*Jocelyn*), 198 (*Graziella*), 177-448 (*Fior d'Aliza*), 238-263 (*Le dernier Chant de Childe-Harold*), 247 (*Mort de Socrate ; Nouvelles Méditations*), 256 (*Rome*), 270 (*Confidences*), 272, 277-291 (*Harmonies*), 293 (*Geneviève, Graziella*), 294 (*Jocelyn*) ; XXII: 5-236 *Fior d'Aliza* ; XXIV : 629 (*Harmonies*) ; 810-811 (publication des *Méditations* et des *Harmonies*) ; XXVII : 301 (*Raphaël*) ; XXVIII : 88 (*Graziella ; Raphaël*), 146-165 (comparaison de Lamartine et de Chateaubriand par Sainte-Beuve).

Lamennais. – II : 269-272 ; III : 384-386, 408 ; IV : 104, 173, 192, 343, 354, 364 ; VII : 384, 417 ; VIII : 52, 64 ; IX : 233 ; XIII : 225 ; XV : 48, 243, 374, 437 ; XVIII : 275 ; XIX : 210 ; XXIV : 801-831 ; XXVII : 263.

Lampride (Historien latin). – II : 316-319.

Landino (*Conversations aux Camaldules*). – XXV : 166-181, 231.

Langeron (l'abbé de). – XX : 246 ; XXVIII : 326, 333, 334, 361, 380, 398.

Laplace. – III : 446 ; XVIII : 208, 212-215 ; XIX : 385.

Lapointe (Savinien, disciple de Béranger). – IV : 229.

Laprade (Victor de). – II : 299 ; VII : 219 ; X : 162, 166, 185-221, 285 ; XIV : 42.

La Rochefoucauld. – XVIII : 281.

Las Cases (Emmanuel, Comte de). – XX : 244-245 ; XXVII : 255.

Latouche (Henri de). – IX : 201, 236.

Laujon (Pierre, Chansonnier du XVIIIe siècle). – IV : 220.

Lavater. – XXI : 40.

Laveleye (Emile de, Traduction des *Nibelungen*). – XXIII : 355-447.

Le Blanc (l'abbé, littérateur français du XVIIIe siècle). – XX : 255.

Lebrun (Charles-François). – VIII : 126 ; XVI : 181-192.

Lebrun (Ecouchard). – III : 313 ; IX : 201.

Leclerc (J. V., Traducteur de Cicéron). – XI : 206.

Lécluse (de, Botaniste). – VI : 451 ; VII : 45.

Ledru-Rollin (Alexandre-Auguste). – XXIV : 799, 826-830 ; XXVII : 256.

Legouvé. – III : 83 ; VII : 219 ; IX : 78, 223-225 ; XIV : 61 ; XVII : 99.

Leibnitz. – II : 111 ; V : 294 ; XVIII : 181, 208, 215 ; XIX : 375.

Lémontey (Pierre-Edouard). – IX : 78.

Lenormant (Biographie de Mme Récamier). – IX : 64-66, 72,

74, 114, 131-133, 137, 151, 156, 163-164, 228-230.
Léon X. – I : 83 ; II : 83 ; III : 333-334 ; IX : 264-267, 277 ; XVII : 310 ; XXV : 289 ; XXVII : 344.
Le Sage. – XV : 150 ; XVII : 228 ; XXV : 407.
Lessing. – XVIII : 104 ; XXIII : 355.
Letourneur (Pierre, Traducteur d'Ossian). – XXV : 6.
Lily (Dramaturge anglais du XVIe siècle). – XXVI : 9.
Limarac (Pauline de, Limayrac). – I : 153.
Lincoln. – XX : 89.
Lisle (Rouget de). – IV : 200 ; V : 171, 218-223 ; XIII : 190 ; XV : 76, 88 ; XVIII : 119-120.
Locke. – XIV : 157.
Lodge (Thomas, Dramaturge anglais du XVIe siècle). – XXVI : 9.
Lokman. – II : 126 ; VIII : 461.
Longin. – III : 318.
Longus. – VII : 234, 288 ; X : 103 ; XI : 359 ; XV : 87 ; XXIII : 356.
Lope de Vega. – II : 22.
Louis XIV. – II : 15, 118, 132, 143, 155, 162, 167, 181, 189 ; III : 12, 13, 16-18, 22, 24-25, 33, 44-46, 50-57, 68-69, 72, 77, 82, 99, 108, 109, 110, 142, 143, 148-149, 151-152, 241, 267, 279, 282, 283-285, 290, 296, 325, 339, 429, 447 ; VIII : 204, 225, 395, 419, 468 ; IX : 39, 40, 41 ; X : 363, 366, 382, 406 ; XIV : 295 ; XVII : 375, 459 ; XVIII : 281, 354, 524, 525 ; XXI : 206 ; XXV : 287, 344, 358, 364, 366-368, 374, 408 ; XXVI : 10, 75 ; XXVII : 293 ; XXVIII : 176, 200, 204, 321, 332, 335-336, 342, 346, 354, 362, 368-369, 376-377, 381-383, 388-389, 394, 400.
Lourdoueix (de). – II : 269 ; III : 446 ; XXIV : 846.
Lowth (R.). – II : 409, 410, 431, 443, 468.
Luc (Saint). – XXI : 75.
Lucain. – II : 30 ; III : 394 ; IV : 91 ; VI : 118 ; VIII : 204 ; XVI : 416.
Lucrèce. – VIII : 338, 413 ; XI : 296 ; XVII : 458 ; XIX : 352 ; XXVI : 13, 15.
Luther. – XX : 310 ; XXV : 275.
Lycurgue. – XI : 338, 415, 430 ; XVIII : 79.

M.

Mably (l'abbé de). – XI : 345, 369 ; XII : 334.
Macaulay. – II : 20-21.
Mac Gillivray (W., naturaliste anglais). – XX : 173.
Machiavel. – I : 38 ; II : 26, 30, 67, 69, 74, 111, 208 ; III : 137, 248, 325, 330, 337, 339 ; IV : 160 ; VI : 228, 231 ; VII : 231 ; VIII : 46, 73, 86, 96, 103, 185, 208, 379 ; IX : 230, 241-321, 340-341, 350, **413-477** ; X : 8, 445 ; XI : 162, 303, 308, 334, 405 ; XII : 67, 319, 372 ; XIV : 254, 286-287 ; XVI : 416, 417, 418, 421, 437 ; XVIII : 35 ; XXV : 166, 206, 265, 295 ; XXVI : 178 ; XXVII : 145 ; XXVIII : 144, 219, 263.
Macpherson. – XXIII : 355 ; XXV : 6-143.
Mahabharata (le). – I : 221, 283-

284, 286-357; III : 394; VI : 395.
Mahomet. – IV : 177 ; X : 433 ; XI : 162, 415 ; XIV : 146.
Maï (Angelo). – XI : 300.
Maistre (Joseph de). – II : 222 ; III : 445 ; VI : 233, 234 ; VII : 384, 393, **397-472** ; VIII : **5-80** ; IX : 233, 383 ; XII : 50, 52 ; XIV : 407, 410, 411 ; XVII : 102 ; XIX : 207, 210 ; XX : 5, 8 ; XXI : 188, 211 ; XXII : 244 ; XXIII : 101, 142 ; XXVI : 193.
Maistre (Xavier de). – III : 419 ; VII : 403-405, 408, 410-411 ; X : 223 ; XII : 50, 52 ; XIV : 128 ; XV : 380-381 ; XVI : 244 ; XX : **5-79** ; XXII : 239, 244-245, 288.
Malebranche. – II : 182 ; XVII : 328 ; XVIII : 181 ; XX : 112.
Malesherbes (de). – I : 36; XI : 395; XIII : 43 ; XXVII : 314.
Malherbe. – II : 118, 120 ; III : 313 ; V : 232 ; XXIII : 142 ; XXVI : 129.
Mallet du Pan. – II : 223.
Manuel (Jacques-Antoine). – IV : 192, 354, 363.
Manzoni. – II : 26 ; VI : 102 ; XX : 366 ; XXI : 38-39.
Manichéisme. – VII : 112.
Manso (Giovanni-Battista, Vie du Tasse). – XVI : 6, 16, 46-50, 104-109, 206.
Marc (Saint). – XXI : 75.
Marc-Aurèle. – XIV : 219, 414 ; XXI : 174.
Marcellus (de). – XIII : 333-411 ; XIV : 5 ; XIX ; 207 ; XXI : 212; XXIV : 851 ; XXVIII : 179.
Marlowe. – VII : 115; XXVI : 9.
Marmier (Xavier, Traducteur de Schiller). – VII : 318, 320, 346-358.
Marmont (Auguste-Frédéric-Louis, de). – VIII : 138, 140.
Marmontel. – XXVI : 100, 113 ; XXVIII : 30.
Marrast (Armand). – II : 313 ; III : 446.
Martainville (Alphonse - Louis - Dieudonné) ; (publiciste et littérateur français du XIXe siècle, rédacteur du *Drapeau blanc*). – VII : 416-417.
Martin (Aimé). – II : 298 ; IX : 235 ; XXIV : 514, 594-608, 622, 624-640 ; XXV : 320, 330-333, 337-374, 394-395 (Vie de Molière : 340-374), 394-395, 400, 402, 403 ; XXVI : 75-76.
Martin (Henri). – II : 298.
Massillon. – II : 128.
Maupertuis. – XXVIII : 233.
Mazarin. – III : 14-18, 429 ; X : 297, 445.
Medwin (Capitaine T., Biographie de Byron). – XX : 244-245.
Ménandre. – II : 131 ; III : 334.
Mercier (Sébastien, *Tableau de Paris*). – XV : 152.
Mercure de France (le). – XXVII : 326 ; XXVIII : 34, 54, 67, 182.
Médicis (les). – II : 60, 83 ; III : 19, 20, 63, 330-334, 337, 339, 352 ; IX : 242-244, 251, 252, 258-268, 278-292 ; X : 12, 448 ; XI : 53 ; XVII : 153, 157, 160, 166, 173, 193, 225, 229, 309, 311 ; XXV : 145-319 ; XXVI : 115, 290, 293, 298-303, 310, 322-303, 310, 322-326, 336, 348. 352, 366, 368, 379, 397, 398, 403, 422.

Mérimée (Prosper). – IX : 201 ; XX : 369, 377 ; XXI : 47, 50.
Méry (Joseph). – II : 299 ; III : 445 ; X : 275.
Mesnard (J., Traducteur de Dante). – IV : 82.
Métastase. – V : 329, 377 ; XVII : 7.
Mézières (Alfred). – IX : 294.
Mezzofanti (Cardinal Joseph, philologue italien). – X : 283.
Michaud (*Printemps d'un Proscrit*). – XXVI : 192.
Michault (*Mélanges philologiques*). – XXV : 420.
Michel (Louis-Chrysotès, dit *Michel de Bourges*). – II : 314.
Michel-Ange. – I : 132 ; II : 60, 71, 124, 291 ; III : 247, 330, 337, 376, 359 ; IV : 158 ; VI : 414, 420 ; X : 249 ; XXVI : 289-355.
Michelet (J.). – II : 298 ; IV : 192, 364 ; XXV : 365.
Michelet (Mme J.). – IV : 430.
Michell (Jean, Astronome). – XIX : 382.
Mignet (François-Auguste-Marie). – II : 298 ; IV : 309, 354, 364 ; X : 382.
Mille et une Nuits. – IV : 115 ; X : 14 ; XVI : 58, 173 ; XXIII : 78 ; XXIV : 733.
Milton. – I : 288, 296, 442 ; II : 88, 175, 332, 372 ; III : 37, 250, 294, 325, 384, 385, 386 ; IV : 83, 138, 156 ; V : 261 ; VI : 154, 396 ; VII : 379 ; X : 130, 237 ; XIV : 311 ; XV : 155 ; XVI : 166 ; XVII : 342, 344 ; XIX : 362 ; XXI : 255 ; XXIV : 508, 509 ; XXVIII : 138, 203.
Mirabeau. – II : 120, 150, 190, 196, 304, 305, 308, 315 ; III : 337, 423, 437 ; IV : 161, 174, 192, 223 ; VI : 233, 306, 399 ; VII : 423-424, 426 ; VIII : 88, 122, 208 ; IX : 85, 86, 263, 274, 275, 316, 341 ; X : 244, 246, 306, 319-322, 325-329, 330, 331-332, 337-338, 340, 345, 351, 381, 397, 413, 450, 451 ; XI : 94, 137, 139-140, 168, 219, 418 ; XII : 222 ; XIII : 2, 143, 158, 166, 311 ; XIV : 254, 296 ; XV : 227 ; XVII : 41, 325 ; XVIII : 36, 282, 324, 328, 346 ; XX : 321 ; XXI : 229 ; XXVI : 125, 135, 253, 279, 280 ; XXVII : 92, 255, 278 ; XXVIII : 123, 144, 271.
Mirandole (Pic de la, ami de Laurent de Médicis). – XXV : 215, 232, 271 (*Mémoires*).
Mistral (Frédéric). – VII : 233-312 ; X : 275 ; XIV : 41 ; XXIII : 95.
Moïse. – II : 96, 291, 443, 492 ; V : 230, 235 ; XI : 162, 338, 415, 430 ; XIX : 358 ; XX : 399 ; XXI : 74, 154-160 ; XXIV : 628 ; XXVI : 291, 315, 316 ; XXVII : 153, 248.
Molière. – II : 121, 131-132, 133, 298 ; III : 22, 31, 32, 34, 38-39, 241, 279, 282, 284, 285, 287, 288-289, 290, 302, 311, 324, 429, 435 ; IV : 197, 281, 448 ; V : 374 ; VI : 118 ; VII : 85, 294 ; VIII : 56, 57, 58, 210, 395 ; IX : 242, 254, 266 ; X : 6, 95 ; XI : 376 ; XII : 103 ; XVIII : 281, 322, 338, 354, 430-431, 434, 527 ; XX : 259, 343 ; XXV : 321-325 (*Misan-*

thrope, *Tartuffe*, *Bourgeois gentilhomme*, *Précieuses Ridicules*), 328, 330, **339-424** : (346-351 : Collection Moliéresque, 1869 et suiv., *La Fameuse Comédienne, ou Histoire de la Guérin, auparavent femme de Molière*, Francfort 1688. Réimprimé, 1868, 1870, 1876); 364-365 : *Tartuffe*; 365 : *Misanthrope* ; 366 : *Sabotier, M. de Pourceaugnac* ; 366-369 : *Bourgeois Gentilhomme* ; 369 : *Femmes Savantes* ; 371 : *Malade Imaginaire* ; 374-381 : *Ecole des Femmes* ; 382-405 : *Misanthrope* ; 406-424 : *Tartuffe*) ; XXVI : 5-11, 74-76 ; XXVIII : 219.

Mongis (de, Traducteur de Dante). III : 384 ; IV : 81.

Moniteur (le). – X : 345 ; XVII : 119 ; XXVI : 174 ; XXVII : 364-369.

Monroe. – XX : 111.

Montaigne. – II : 52, 118, 119, 245 ; IV : 334 ; XI : 217, 334 ; XIII : 340, 346 ; XV : 440 ; XVI : 44, 53 ; XVII : 328, 394 ; XVIII : 293 ; XXVI : 149 ; XXVII : 74 ; XXVIII : 124.

Montalembert. – II : 314 ; XXIII : 812.

Montanelli (Traducteur de Legouvé). – III : 83.

Montcalm (Mme de, son salon littéraire). – II : 277, 278 ; IX : 43-45.

Montesquieu. – I : 44 ; II : 111, 183; III : 108, 339 ; VI : 223, 228, 231, 306, 361, 387 ; VII : 221 ; VIII : 73, 379 ; IX : 270, 294, 413 ; XI : 285, 300, 303, 309, 327, 338, 384, 405, 418, 430 ; XII : 390 ; XIII : 82, 340, 346 ; XIV; 287-288; XVI; 61; XVIII: 35, 37, 89 ; XX : 112 ; XXIV : 731 ; XXVII : **73-150**, (*Lettres Persanes* : 75-77, 86, 88 ; *Esprit des Lois* : 88-147) ; XXVIII : 263, 270.

Monti (Vincent). – II : 26, 65, 83, 193, 220 ; VI : 53 ; X : 249.

Montlosier (François-Dominique). – III : 445.

Moore (Thomas). – II : 263 ; III : 411, 447 ; XVI : 250 ; XVII : 137.

Morellet (l'abbé). – XXVII : 348.

Morpurgo (poète français). – II : 294.

Morus (Thomas). – VI : 231, 233 ; XI : 344, 348 ; XIV : 237, 369 ; XV : 221.

Müller (Jean de, *Histoire de la Suisse*). – VI : 437.

Müller (*Souvenirs de Gœthe*). – XX : 300-305.

Mounier (Ecrivain et homme politique français). – XII : 416.

Musset (Alfred de). – II : 299 ; III : 409-412, 417, 424, 426, **435-487** ; IV : **1-80** (*Premières Poésies* : 4-43 ; *Poésies Nouvelles* : 34-80) ; VII : 103, 116-117, 308, 385 ; VIII : 366.

N.

Napoléon. – I : Entretiens – III[e], II : X[e] ; III : XIV[e], XVII[e] ; IV : XXI[e], XXII[e], XXIII[e] ; VII : XLII[e] ; VIII : XLIII[e], XLIV[e], XLV[e], XLVI[e] ; IX : L[e], LII[e] ; X : LIV[e], LX[e] ; XI : LXIII[e] ; XIII : LXXIII[e],

LXXVI^e, LXXVII^e, LXXVIII^e; XIV: LXXIX^e, LXXXII^e; XV: LXXXV^e; XVI: XCI^e, XCV^e; XVII: XCVIII^e; XVIII: CVI^e; XIX: CIX^e, CX^e, CXI^e, CXII^e; XX: CXVI^e, CXIX^e, CXX^e, XXI: CXXI^e; XXIII: CXXXV^e; XXIV: CXLI^e, CXLII^e; XXV: CXLVI^e, CL^e; XXVI: CLII^e, CLIII^e, CLIV^e; XXVII: CLX^e, CLXI^e, CLXII^e,; XXVIII: CLXIII^e, CLXIV^e, CLXV^e, CLXVI^e.

National (le). – II: 300, 313; XVII: 317.

Necker de Saussure (Mme). – XXVI: 280-281.

Nettement (Alfred, Historien). – XIV: 400.

Newton. – II: 111; XII: 69; XVIII: 200, 208-216; XIX: 326, 375; XX: 263; XXVIII: 207.

Nibelungen (les). – II: 19; VI: 396; VII: 85; XXIII: 353-447; XXIV: 449-512.

Nicole. – II: 144; III: 40; XI: 266; XX: 246.

Nicolini. – II: 26.

Nisard (Traducteur de Cicéron). – XI: 206.

Nodier (Charles). – II: 289-291; III: 439, 440, 441, 445; IX: 55; X: 181; XIII: 190; XVIII: 275.

Nonnos. – XIII: 372; XIV: 51.

Novalis. – IV: 80; VII: 388.

O.

Olivet (l'abbé d'). – XX: 255.

Olivet (Pierre-Joseph d', Traducteur de Cicéron). – XI: 206.

Opinion nationale (l'). – XII: 302.

Orose (Paul, Historien espagnol du V^e siècle). – III: 333; XXIV: 736.

Orsay (d'). – II: 294-296.

Ossian. – II: 291; III: 356, 368; XIII: 189; XVI: 254; XVII: 339; XXV: **5-143**; XXVIII: 119.

Ovide. – II: 222; III: 391; IV: 54; VI: 2; VIII: 25, 204, 405, 419; IX: 248; X: 204; XVI: 227; XVII: 26; XIX: 354-356; XXVI: 338.

Ozanam. – II: 298; III: 388-408 (*Dante et la philosophie catholique du* XIII^e *siècle*). – IV: 146

P.

Palissot de Montenoy. – XX: 254.

Parini. – II: 83; XVII: 6.

Parny (Evariste-Désiré). – III: 459; IV: 54, 220, 258, 436; XXIII: 87; XXVIII: 182.

Pascal. – I: 267, 280; II: 120, 125, 144, 308, 338, 362; III: 30, 40, 43, 241, 324; IV: 127, 158; VII: 115, 132; VIII: 26, 74-75; IX: 39; XIV: 400; XV: 395; XVII: 328, 390, 455; XVIII: 33; XXIV: 518, 642; XXVIII: 116.

Pasquier (Étienne-Denis). – II: 278; IX: 142, 190-191, 201; X: 233; XXI: 179, 194; XXVIII: 36, 53.

Passy (Hippolyte-Philibert). – II: 314.

Paul (Saint). – XIV: 146, 154, 157, 183, 302; XV: 438;

XVII : 375 ; XVIII : 134 ; XXVI : 15, 315.
Peel. – II : 101.
Peele (George, Dramaturge anglais). – XXVI : 9.
Pelletan. – I : 236, 239 ; II : 7 ; XXI : 38.
Penn (Guillaume). – XXIV : 530.
Périer (Casimir). – II : 306 : 314 ; IV : 192 ; IX : 212 ; X : 390-391 ; XII : 248 ; XV : 97.
Pernetti (l'abbé, Historien lyonnais). – XII : 53.
Perrault (Charles). – XVIII : 110.
Perrin l'(abbé). – III : 276.
Pétrarque. – I : 442 ; II : 30, 49, 65, 71, 299 ; III : 20, 248, 280, 294, 312, 327, 367, 373, 459, 460 ; IV : 70, 77, 98, 134, 138, 144, 158, 159, 160 ; V : 232, 375, 426 ; VI : **2-155**, 462, 472 ; VII : 234, 237, 323, 373, 379 ; VIII : 339, 379, 477 ; IX : 8, 240, 249, 256, 291, 301, 307, 341 ; X : 8, 34, 98, 209, 249 ; XI : 60 ; XIV : 94 ; XVI : 24, 37, 60, 67, 192, 414, 415, 442 ; XVII : 41, 80, 96, 151, 343, 377 ; XXI : 199, 222, 224, 237, 252, 262 ; XXII : 244 ; XXIII : 117 ; XXV : 171, 172, 178. 218, 221, 224 ; XXVI : 182, 291, 292, 304, 325, 338, 342, 367 ; XXVIII : 81, 145, 266.
Pétrone. – IV : 4 ; V : 375.
Peuple constituant, (le Journal de Lamennais). – XXIV : 823.
Phèdre (Fabuliste latin). – II : 126.
Pichat (Laurent). – VII : 456-457.
Pichot (Amédée). : XIX : 441.
Pigafetta (Compagnon de Magellan, cité par Humboldt, *Cosmos*). – XIX : 368, 370.
Pigna (Poète, rival du Tasse). – XVI : 54.
Pilhes (Joseph, Dramaturge français). – XXVII : 85.
Pindare. – II : 120 ; III : 29, 251, 280, 314 ; IV : 153, 196-199, 277, 316 ; V : 268-269, 273-279, 297 ; VI : 157, 185, 200 ; VII : 345 ; VIII : 343, 378, 428, 476 ; IX : 61 ; X : 214 ; XIV : 349 ; XV : 440 ; XIX : 351 ; XXVIII : 145.
Pinzon (Vincente Yañez, Voyageur cité par Humboldt, *Cosmos*). – XIX : 368, 370.
Piron (Poète du XVIII^e siècle). – XXVIII : 227-228, 230.
Pitt (William). – II : 101, 193, 220; VII : 383 ; VIII : 166-176, 198, 216 ; X : 297, 336, 351-352, 356, 381, 451 ; XI : 219 ; XIII : 357 ; XXI : 181 ; XXVI : 259.
Pixérécourt (Guilbert de). – XV : 153.
Platen (Charles-Auguste de). – XX : 327.
Platon. – I : 44, 46, 178, 190, 236, 266, 281 ; II : 124, 157, 342, 432, 435, 441, 443, 458, 492 ; III : 248, 391, 394 ; IV : 12, 91, 144, 158, 159 ; V : 62, 64, 294 ; VI : 3-4, 107, 229, 231, 262, 273, 306, 310, 346, 399, 400, 419, 421 ; VII : 111, 227, 379 ; VIII : 5, 20, 24, 36, 354 ; IX : 125, 435 ; X : 189, 226, 236 ; XI : 93, 94, 166, 210-214, 265, 291, 299-300, 303, 307, 331, 340-344, 346-348, 393, 414, 464,

480 ; XII : 31, 46, 55, 68, 334 ; XIII : 82, 291, 314, 321 ; XIV : 145-147, **152-303**, 305-306, 368 ; XV : 214, 221 ; XVI : 211, 229 ; XVII : 372 ; XVIII : 6, 13, 15, 16, 30, 33, 34, 37, 38, 48, 49, 52, 54, 63, 101, 107, 112, 116, 134, 137-138, 147, 148, 157-160, 164-165, 167-178, 181-185, 194-199, 204, 211, 216, 237, 240, 261, 263, 264-269, 270 ; XIX : 352, 365-366 ; XX : 286 ; XXI : 174 ; XXIV : 586, 628, 667 ; XXV : 156, 162, 170, 187, 189, 190, 257, 289, 291, 300, 333, 337 ; XXVI : 292 ; XXVII : 92, 145 ; XXVIII : 222, 224, 263, 349.

Plaute. – XVIII : 430, 434 ; XXV : 323, 343 ; XXVI : 9.

Pline. – VI : 389 ; XIII : 353 ; XV : 226 ; XVIII : 191, 224, 234 ; XIX : 353, 356, 443, 460 ; XXIV : 597-598, 600.

Plutarque. – II. – 274 ; III : 28 ; VIII : 28, 148, 149 ; IX : 79, 241,; XII : 373, 377 ; XIII : 197 ; XVIII : 23, 28, 313 ; XXIV : 529, 599, 601 ; XXVII : 367-368.

Poisson (Raymond, auteur et acteur comique du XVII^e siècle). – III : 52.

Poix (Princesse de). – XXVII : 325.

Polignac (Cardinal de, *L'Anti-Lucrèce*). – IV : 270 ; XXVII : 79.

Politien (Ange). – II : 60, 83 ; XXV ; 172, 178, 184, 198, 205, 218, 221, 223, 230-236, 245-246, 258, 261-263, 271-272, 301-319.

Polybe. – VIII : 96, 108, 249.

Pompignan (Le Franc de). – III : 313 ; V : 232.

Ponsard (François). – II : 294.

Pope (Alexandre). – III : 250, 304, 318 ; VIII : 379 ; XXVIII : 207-208, 210.

Pouchkine (Alexandre). – II : 24 ; XXII : 239, 258, 259 ; XXIII : 52, 77.

Pradon (Nicolas). – III : 276, 281, 282.

Presse (la). – I : 145, 236 ; II : 313 ; XII : 182 ; XVIII : 277, 280.

Prévôst (l'abbé). – XVIII : 276, 524-526.

Properce. – IV : 54 ; XVII : 460, 484 ; XXIII : 127.

Proudhon (Pierre-Joseph). – XIII : 190 ; XXIV : 816.

Pufendorff (Samuel). – X : 295.

Pulci (Luigi). – X : 15, 16, 20 (*Cieco da Ferrara*).

Pythagore. – II : 492 ; V : 294 ; VI : 273, 276, 332 ; VII : 388 ; VIII : 24, 344 ; XI : 238, 404, 415 ; XIV : 146, 182 ; XVIII : 17 ; XXVII : 248.

Q.

Quinault – V ; 329, 377 ; VIII : 404 ; IX : 218 ; XVIII : 110.

Quinet (Edgar). – VII : 101 ; XV : 79 ; XVIII : 118.

Quinte-Curce. – III : 33 ; VIII : 149 ; XVIII : 23-27.

Quintilien. – III : 318, 341 ; XI : 170, 241 ; XII : 376 ; XVII : 456

R.

Rabelais. – II : 118, 119, 504 ;

III : 424-425, 435, 473, 482 ; IV : 215; VII : 408 ; XIV : 108 ; XV : 75 ; XVIII : 293 ; XXVI : 15 ; XXVIII : 222.

Racine. – I : 144, 331, 358, 467 ; II : 111, 115, 121-123, 131, 144, 332 ; III : 5, 12 (*Athalie*), **21-80** : (*Andromaque* : 33, 56, 59 ; *Athalie* : 22-23, 26, 47, 49, 58, 59, 79, 80 ; *Bajazet* : 33, 59 ; *Bérénice* : 33 ; *Britannicus* : 33 ; *Esther* : 58-80 ; *Iphigénie* : 34 ; *Mithridate* : 34 ; *Phèdre* : 34, 47, 59 ; *Thébaïde* : 31), 82-83 (*Athalie*), 84, 89 (*Britannicus*), 94, 99, 104-105 (*Athalie* et *Britannicus*), 109-159 (*Athalie* : 109-150, 154-159 ; *Bérénice* : 155 ; *Esther* : 148 ; *Phèdre* : 155), 279, 284-285, 294-304, (*Athalie* : 301 ; *Britannicus* : 297), 311, 314, 315 (*Athalie*), 316-318, 324 ; IV : 204, 230, 277, 389, 448 ; V : 232, 394 ; VI : 4, 77, 118, 154 ; VII : 151, 379 ; VIII : 25, 58, 395, 407, 477 ; IX : 39, 40, 60, 62, 235, 240 ; X : 204 ; XIV : 25, 296 ; XV : 426 ; XVI : 75, 417 ; XVII : 99, 100, 147, 375, 474 ; XVIII : 281, 322 ; XX : 259 ; XXI : 93, 213 ; XXII : 244 ; XXV : 369 ; XXVI : 206 ; XXVII : 293, 332; XXVIII : 82, 145, 166, 202, 205, 213, 244.

Raigecourt (la marquise de). – II : 266 ; XXVII : 249-255, 292.

Râmayana (le). – I : 283, 285-286 ; VI : 395 ; XXVIII : 137.

Ramsay (André-Michel de, Biographe de Fénelon). – XX : 246.

Rapp (Général). – XXI : 58.

Ratisbonne (Louis, Traducteur de Dante). – III : 386-387 ; IV : 81.

Raynal (l'abbé). – XIII : 156 ; XXVI : 100, 113 ; XXVII : 366.

Reboul (Jean). – VII : 304, 307, 319 ; X : 275 ; XXVIII : 43.

Récamier (Mme). – I : 113, 132, 153 ; II : 293 ; IX : **5-41**, 54, **56-240**; XX : 257-259 ; XXVI : 167, 169, 188, 273 ; XXVII : 280, 283, 284, 323 ; XXVIII : 80-82, 103-108, 112-113.

Regnard (Jean-François). – VIII : 58.

Rémusat (sans autre précision). – II : 298.

Renan. – XVI : 251

Reumont (de, Biographie d'Alfieri). – XVI : 460, 461, 467-477 ; XVII : 2-13, 15-76, 86-94, 102, 137.

Revue Britannique (la). – XIX : 441.

Revue de Paris (la). – III : 456-457.

Revue des Deux Mondes (la). – XVII : 444.

Revue Germanique (la). – VII : 318, 328.

Richardson. – II : 20 ; XX : 370.

Richelieu. – II : 176 ; III : 15, 16, 18, 108, 269 ; X : 297, 309, 413, 445 ; XIV : 295 ; XXVI : 258.

Rienzi (Cola). – IV : 50 ; IX : 307, 320.

Ritter (Henri, *Histoire de la philosophie*). – XVIII : 101.

Rivarol. – II : 223.
Robert (Baron, Commentateur de Pétrarque). – VI : 31.
Robespierre. – II : 208 ; X : 322 ; XI : 171 ; XII : 328 ; 420 ; XIII : 19, 39, 53, 67, 72, 78, 93, 121, 137, 153, 156-164, 165, 166, 170 ; XIV : 237 ; XV : 187 ; XVIII : 292, 346 ; XXV : 289 ; XXVI : 129, 135 ; XXVII : 147, 318.
Roland (Mme). – I : 145, 150 ; IX : 240 ; XIII : 8 ; XXVI : 127, 135, 283.
Rollin (Charles). – XII : 377.
Romancero. – II : 22 ; VI : 396 ; XII : 67 ; XXIII : 354.
Ronchaud (Louis de, sur Phidias). – XIII : 177-331.
Ronsard. – II : 118, 120, 299 ; III : 19, 280-281, 313 ; XVI : 60-61 ; XXVI : 367-368, 373-374, 389-391 ; XXVII : 69.
Roucher. – II : 219 ; VII : 294 ; XVI : 227.
Rousseau (Jean-Baptiste). – III : 313 ; IV : 369 ; V : 232.
Rousseau (Jean-Jacques). – I : 44, 266 ; II : 52, 166-169, 180, 183, 231-232, 237, 245, 257, 270, 311, 378 ; III : 108, 339, 437 ; IV : 162, 203, 233, 300 ; V : 305, 368, 375, 406 ; VI : 36, 228, 231-232, 306, 326, 436, 437 ; VII : 90, 221, 360, 398, 404, 424, 439 ; VIII : 16, 18, 29, 73, 344, 379, 475 ; IX : 240, 292-293 ; X : 248 ; XI : 265, 307, 309, 327, 334, 337, **346-487** ; XII : **5-16**, **29-56**, 186, 213, 334, 377-378, 389-390 ; XIII : 75, 156, 166 ; XIV : 112, 156, 222-223, 237, 262, 265, 283, 289, 296, 307, 369, 418, 424 ; XV : 16, 48-51, 139, 214, 226, 440 ; XVI : 76-77, 91, 116, 121, 149, 284, 416, 417, 422 ; XVIII : 35, 37, 38, 39, 89, 322, 491, 492, 519, 524-525 ; XIX : 362 ; XX : 24-33, 112, 311 ; XXII : 288 ; XXIII : 86, 143 ; XXIV : 542, 600-608, 627, 642 ; XXV : 7, 289, 333 ; XXVI : 104, 105-106, 110-113, 129, 164, 206, 271, 282 ; XXVII : 92, 98, 145, 331, 360 ; XXVIII : 59-60, 87, 99, 117-118, 123, 263, 325.
Royer-Collard. – II : 285-287 ; III : 445, 483 ; IV : 363 ; VIII : 106 ; XII : 268 ; XVIII : 35, 275 ; XIX : 475 ; XXVII : 271-273.

S.

Sacountala – I : 330-434 (330-357 – le poème antique ; 357-434 – le drame).
Sacy (Silvestre de, Orientaliste). – XXIV : 756, 774, 779.
Saint-Aulaire (Mme de). – II : 277, 279-280 ; IX : 48-51, 56 ; XXI : 179.
Sainte-Beuve. – II : 291-293 ; III : 445, 448, 466-467 ; IX : 55, 143, 218, 235 ; XIV : 30, 128 ; XV : 246, 424 ; XVII : **314-488** ; XVIII : 275 ; XX : 245-250, 366 ; XXI : 50 ; XXVI : 146 ; XXVII : 348-349 ; XXVIII : 145-165.

Saint-Évremont. – II : 266, 411, 425, 437, 443, 450 ; VIII : 403, 479 ; XI : 207, 218 ; XVII : 418 ; XXVIII : 215.
Saint-Lambert. – VII : 294 ; XI : 386 ; XVII : 483 ; XXVIII : 264.
Saint-Marc-Girardin. – I : 133-134; II : 299 ; IX : 201.
Saint-Mauris (de, Traducteur de Dante). – III : 387-388.
Saint-Pierre (l'abbé de). – XIV : 237.
Saint-Réal. – III : 430.
Saint-René-Taillandier, voir à Taillandier.
Saint-Simon. – II : 129-130, 133, 144, 380-381 ; III : 48 ; VIII : 96 ; XII : 372 ; XIII : 374 ; XIV : 237, 307.
Saint Thomas d'Aquin. – III : 338-341 ; IV : 84, 126, 147 ; XIV : 146.
Salamon. – I : 178 ; 450 ; II : 503 ; III : 411 ; VI : 332 ; VII : 201, 254 ; XIV : 146 ; XVI : 180 ; XXI : 74 ; XXVIII : 349.
Salluste. – VIII : 96, 371 ; XVI : 442 ; XVII : 66 ; XXVII : 92.
Sand (George). – I : 153, 266 ; III : 457-458 ; XVIII : 302, 524 ; XX : 311 ; XXII : 245.
Sannazar. – II : 83 ; XVI : 164.
Sapho. – I : 119 ; II : 137, 255 ; III : 334, 459 ; IV : 98, 232 ; XXIII : 105 ; XXVI : 107 ; XXVII : 69 ; XXVIII : 224.
Sarazin. – XVIII : 110.
Sauzet (Jean-Pierre, homme politique du XIXe siècle). – II : 314.
Savonarole. – II : 26 ; IX : 258-259, 279, 320 ; XVII : 172 ; XXV : 247-248, 273 ; XXVI : 378.
Sayous (A.). – XII : 49-55.
Scaliger (Joseph-Juste, Philologue français). – XIV : 182.
Scarron. – II : 52 ; IV : 25.
Schah-nameh (le). – VI : 395.
Schelling. – XX : 327.
Schiller. – II : 19, 101, 193, 220 ; III : 154 ; V : 232 ; VII : 85, 181, 220, 281, 306, **317-334**, 337, **339-360** (346-358 *La Cloche*), 377, 383, 386 ; XV : 362 ; XVI : 419 ; XVII : 100 ; XIX : 228 ; XX : 242, 248, 258, 260, 261, 308, 333, 389, 391, 394-395 ; XXI : 26-28, 39, 48, 61-63, 82, 88, 272 ; XXII : 244 ; XXIII : 355 ; XXIV : 511 ; XXVI : 203.
Schlegel (les). – VII : 220 ; XVII : 123-125 (Frédéric) ; XX : 281 ; XXIII : 355 ; XXVI : 218-221 (Wilhelm).
Schwab (Poète de Stuttgart, Étude sur Schiller). – VII : 320.
Scott (Walter). – II : 20, 101, 262, 298 ; III : 447 ; V : 297 ; VII : 384 ; X : 262 ; XIII : 340 ; XV : 436, 443 ; XVI : 256-258, 461 ; XVIII : 331 ; XX : 113, 342 ; XXI : 60 ; XXII : 244 ; XXIV : 810.
Scudéry (Mademoiselle de). – II : 137 ; III : 33, 276 ; XVIII : 524.
Scudo (Histoire de la musique, Commentaire du *Don Juan* de Mozart). – V : 292, 384-395.
Ségur (Philippe de). – II : 299 ; III : 445 ; X : 328.
Senancour. – XVII : 339.

Sénèque (Le philosophe). – II : 30, 133 ; III : 292, 296 ; VI : 33, 52 ; XI : 247 ; XII : 110, 160-161, 179-180 ; XIII : 110 ; XVII : 477-478 ; XXIV : 597, 600.

Sénèque (Le tragique). – I : 339 ; II : 121 ; III : 32, 58, 59, 154 ; VI : 52 ; IX : 60 ; XVI : 35, 417, 554 ; XXI : 229.

Serassi (l'abbé, *Vie du Tasse*). – XVI : 6.

Serre (Hercule de, Polémiste politique du XIX^e siècle). – II : 284, 314 ; III : 445.

Sévigné (Mme de). – II : 52, 133-137, 142-143, 162 ; III : 67, 241, 426 ; VIII : 468 ; XV : 226, 435, 446 ; XXVI : 92 ; XXVII : 251 ; XXVIII : 59, 270.

Shaftesbury (Anthony de, le philosophe). – XXVIII : 207.

Shakespeare. – I : 69, 237 (*Hamlet*), 270, 292, 383, 442 (*Roméo et Juliette*, *Othello*) ; II : 20, 21, 111, 298 ; III : 99, 154, 157-159, 250, 251, 375, 376 ; IV : 15, 39, 114, 243, 322, 448 ; V : 400 ; VII : 115 (*Hamlet*), 128 (*Macbeth*), 135 (*Roméo et Juliette*), 138 (*Othello*), 290, 321 ; VIII : 40 ; IX : 61, 161 ; X : 72 ; XV : 15 ; XVI : 75, 419 ; XVII : 99, 100, 413 ; XVIII : 434, 522 ; XX : 204, 305, 330, 341, 343 ; XXI : 48, 93-94, 229 ; XXII : 244 ; XXV : 321-329 (325 : *Hamlet*, *Roi Lear*), 339-340 ; XXVI : 5-75 (II : (*Hamlet*, *Périclès*, *Roméo et Juliette*, *Jules César* ; 16-73 : *Macbeth*), 221.

Sheridan. – II : 101 ; VIII : 166, 172 ; XI : 168, 171.

Siècle (le). – II : 313 ; III : 368-375 ; XII : 183.

Sieyès (l'abbé). – VIII : 123-125 ; IX : 77, 84-86, 353 ; X : 306, 330, 338 ; XII : 416 ; XIII : 2 ; XXVI : 264 ; XXVII : 277.

Silius Italicus. – III : 394.

Sismondi. – IX : 328 ; XVII : 116-126, 130-134.

Socrate. – II : 157, 458, 492, 503 ; IV : 91, 168, 170, 203, 333 ; VI : 273, 275-276, 310, 335, 419, 421, 450-451 ; VIII : 369 ; IX : 240 ; XI : 210-212. 342, 393, 409 ; XII : 113, 302 ; XIII : 247, 291, 311, 314 ; XIV : 146, 152-158, 162-303, 306 ; XV : 56 ; XVI : 75 ; XVIII : 13, 14, 15, 16, 30, 32, 45, 48, 53, 55-57, 63, 91-94, 107, 134, 157-160, 167, 181-182, 187, 194, 199, 237, 249, 267, 269-271 ; XIX : 310 ; XX : 286 ; XXI : 38, 174 ; XXV : 187 ; XXVII : 314 ; XXVIII : 259.

Solon. – IV : 360 ; V : 232 ; X : 330 ; XI : 162, 338 ; XVIII : 34, 63, 79 ; XXVII : 162-168.

Sophocle. – I : 441, 442, 448 ; II : 75, 121, 468, 469-470 ; III : 28, 48, 58, 59, 63, 68, 154 ; IV : 243 ; VI : 400 ; VII : 162 ; XVI : 199, 436 ; XVII : 106, 147 ; XVIII : 13, 116, 129 ; XXVIII : 205, 224.

Soumet (Alexandre). – II : 298 ; III : 445.

Spencer (Herbert). – VIII : 58.

Stace. – III : 394 ; IV : 142.

Staël (Mme de). – I : 116, 118, 145, 266 ; II : 214, 222, 255, 265, 268, 270, 279, 281 ; III : 444, 445, 448 ; VI : 452-453 (*Corinne*) ; VII : 341-343, 384, 430 ; IX : 46-47, 57, 83, 87, 88, 103, 109-110, 113, 114, 116, 121, 122, 128, 134, 139, 206 ; X : 333-335 ; XII : 52 ; XV : 425 ; XVI : 250 ; XVII : 114-128, 133-136, 339 ; XX : 9, 255 ; XXI : 267, 276 ; XXIV : 585 ; XXVI : **81-287** (*une défense de la reine Marie-Antoinette* : 129-134, *Mémoires* : 148-160, 166-172, 189-192, *Delphine* : 164-166, *Corinne* : 182-184, *de l'Allemagne* : 184-188, *Considérations sur la Révolution française* : 249-257) ; XXVII : 279, 282, 325-327 ; XXVIII : 34.

Stanislas (Roi de Pologne). – XXVIII : 223, 225.

Stendhal. – III : 482 ; XVII : 404-407, 417-425.

Sterne. – I : 144 ; II : 20, 299 ; III : 419 ; V : 24 ; VII : 408 ; XVI : 209.

Stuart (Marie). – XXVI : 357-432 ; XXVII : 5-71.

Suard (Mme). – XXVII : 325.

Suë (Eugène). – II : 294 ; XV : 15, 142.

Suétone. – VIII : 402 ; XII : 67.

Surville (Clotilde de). – XIV : 128 ; XXIII : 81, 93-144.

Swetchine (Mme). – IX : 233.

Swift. – IV : 115 ; XVI : 282.

T.

Tacite. – I : 16, 44, 266 ; II : 69, 75, 129, 130, 245, 247, 274 ; III : 48, 137, 247, 339 ; IV : 233, 334 ; V : 25 ; VI : 26 ; VIII : 73, 86, 96, 107-108, 137, 157, 211, 212, 221, 230, 339 ; IX : 79, 242, 254, 256, 266, 294, 305 ; XI : 170, 301 ; XII : 57, **68-181**, 221, 234, 319, 372 ; XIII : 220, 342 ; XIV : 13, 108 ; XVI : 416, 417 ; XVIII : 312, 314 ; XXVI : 15, 267, 286 ; XXVIII : 54-55, 67, 225, 270.

Taillandier (Saint-René). – XVI : 460 ; XVII : 21, 45, 48, 102, (Traduction de la Biographie d'Alfieri par M. de Reumont).

Talleyrand. – II : 222, 227, 279, 304-309 ; IV : 299, 336-337, 363 ; VIII : 153-157, 162-163, 202 ; IX : 4 ; X : 239-244, 289, 297, **301-463** ; XI : 79 ; XIX : 100, 124, 182, 207 ; XX : 301, 305 ; XXI : 189, 266 ; XXVI : 153 ; XXVIII : 42, 52.

Tasse (le). – I : 153, 338, 339 ; II : 30, 81, 87, 89, 113, 332 ; III : 20, 37, 63, 248, 251, 280, 312, 325, 327, 356, 367, 424, 459, 460 ; IV : 70, 83, 156, 159, 160, 214, 218, 367 ; V : 254 ; VI : 147, 395, 472, 475, 476 ; VII : 32, 64, 224-225, 248, 289, 302, 303, 379 ; VIII : 23, 58, 339, 379 ; IX : 193, 240 ; X : 8, 12, 16, 19, 34, 52, 67, 84, 90, 94, 113, 130 ; XI : 91 ; XIV : 97 ; XVI : 5-7, **16-224**, 414, 415, 417 ; XVII : 151 ; XVIII : 110 ; XX : 259, 335-337 ; XXI : 94, 199, 218, 235, 237, 255, 262 ; XXIII : 90, 354, 356 ; XXIV :

508, 509, 596-597 ; XXV : 146 ; XXVI : 182 ; XXVII : 353-357 ; XXVIII : 132, 137, 138, 202, 203, 266.
Tassoni (Alexandre). – III : 304.
Tastu (Mme Amable). – IX : 234 ; XXI : 47.
Temple (le, Société littéraire sous Louis XIV et la Régence). – VIII : 419-420.
Tennemann (Histoire de la philosophie). – XVIII : 101.
Térence. – II : 131 ; IV : 448 ; XVII : 66, 106 ; XVIII : 430, 434.
Tertullien. – III : 332.
Thackeray. – II : 20.
Thalès. – XVIII : 147.
Théocrite. – I : 338, 339 ; II : 371-372 ; III : 63 ; IV : 158, 190, 214, 218, 368, 370, 438 ; V : 243 ; VI : 185, 400, 437, 472 ; VII : 26, 73, 162, 305 ; VIII : 374 ; X : 199, 275 ; XI : 367 ; XIII : 352 ; XIV : 311 ; XVI : 244 ; XVII : 458 ; XVIII : 33 ; XXIII : 86.
Théophraste. – XI : 292 ; XXIII : 211.
Thérèse (Sainte). – III : 248 ; VI : 89 ; XV : 440, 512.
Thierry (Augustin). – I : 238 ; II : 298.
Thiers (Adolphe). – II : 249, 300-304, 313, 314 ; III : 445, 446 ; IV : 192, 309, 354, 364 ; VIII : **81-336** (*L'Histoire du Consulat et de l'Empire*) ; X : 293, 343-344, 366, 368, 382-383, 406 ; XII : 214-215, 227 ; XV : 79 ; XX : 305 ; XXVIII : 89, 164.
Thomas (Antoine-Léonard). – XXIV : 585 ; XXVI : 95, 100, 113.
Thomson (Thompson). – XVII : 483.
Thucydide. – I : 16 ; VIII : 86, 96 ; XII : 67, 372 ; XIII : 220 ; XXVII : 159 ; XXVIII : 225, 270.
Tibulle. – I : 452 ; III : 459 ; IV : 220, 258 ; VI : 154, 400 ; VIII : 371, 419 ; IX : 191, 194, 248 ; XI : 367 ; XV : 260 ; XVI : 58, 227 ; XVII : 460 ; XXIII : 87, 127.
Tieck. – XX : 281.
Tiedemann (Frédéric). – XVIII : 101.
Tiedge (Philosophe). – XX : 316-317.
Timée de Locres. – VIII : 24 ; XIV : 182 ; XVIII : 147, 200.
Tiraboschi (Jérôme, *Histoire de la Littérature italienne*). – III : 333.
Tite-Live. – VI : 26, 52 ; VIII : 96 ; IX : 268-271 ; XVI : 442.
Tocqueville (A. de). – II : 186 ; IX : 142.
Tourguenev (Ivan, Tourgeneff). – XXII : **237-378** ; XXIII : 5-79.
Toussenel (Alphonse). – IV : 430.
Tracy (Destutt de). – II : 314 ; XXVI : 264.
Trébizonde (Georges de, Traducteur d'Aristote). – XVIII : 225.
Trémouille (La duchesse de la, Salon littéraire). – IX : 42-43.
Trublet (l'abbé). – XX : 255.
Turpin (Chroniqueur de la fin du VIIIe siècle). – X : 14.
Tycho-Brahé. – XIX : 375, 383-385.
Tyrtée. – IV : 190, 272 ; V : 171,

213, 232 ; VI : 162 ; VIII : 47 ; X : 212, 275.

V.

Vadé (Jean-Joseph). – IV : 276.
Valori (*Vita Laurentis*). – XXV : 179, 246.
Vanderbourg. – XXIII : 101.
Vasari (Vie de Michel-Ange). – XXVI : 294, 308-310, 326, 332-333, 352.
Vaublanc. – XXVII : 305.
Vaugelas (Claude de). – II : 247.
Védas (les). – I : 172, 199-220, 279-282, 435 ; VI : 249.
Vergniaud. – II : 147, 150, 204, 219, 284 ; VII : 426, VIII : 122 ; IX : 240 ; X : 322, 381 ; XI : 94, 126, 168, 171, 219 ; XII : 222, 328, 412 ; XIII : 16, 130-131, 162, 166, 170, 220 ; XVIII : 346 ; XXVI ; 135 ; XXVIII ; 123.
Vespuce (Américi). – XIX : 368-369, 370.
Vico (Jean-Baptiste). – XI : 338, 348 ; XIII : 68 ; XIV : 237.
Vida (Jérôme, *Poétique*). – XVIII : 110.
Vigny (Alfred de). – II : 291 ; III : 445 ; IV : 62 ; IX : 55, 235 ; XIV : 42 ; XVI : **225-411** ; XVII : 346 ; XX : 377 ; XXI : 47, 50.
Villemain. – II : 280 ; III : 445 ; V : 273 ; VII : 384 ; IX : 44. 45, 49, 142, 201 ; X : 382 ; XI : 300 ; XVII : 119 ; XVIII : 114, 304 ; XXI : 36-37 ; XXV : 232 ; XXVI : 257-264.
Virgile. – I : 5, 16 ; II : 30, 63, 81, 87, 122, 124, 175, 279, 331, 332, 371-372, 432 ; III : 28, 33, 37, 63, 121, 265, 270, 275, 284, 296, 306, 333, 339, 344, 349, 357, 373, 375, 376, 387, 394, 398, 404, 408 ; IV : 84, 86-91, 93, 98, 114, 115, 122, 131-132, 134, 138, 142, 156, 158, 203, 218, 333, 368, 369, 370, 410, 468 ; V : 261, 400, 426 ; VI : 3, 46, 79, 98, 113, 114, 115, 118, 137, 138, 154, 325, 395, 400, 420, 472 ; VII : 26, 273, 294, 302, 303, 379 ; VIII : 58, 204, 338, 359, 364, 373-376, 379, 392-393, 398, 405, 407, 419-420, 421, 424, 428, 439, 453, 474, 475, 477 ; X : 84, 95, 98, 113, 214, 229, 275 ; XI : 215 ; XII : 282,; XIII : 198 ; XIV : 25, 86, 94 ; XV : 260 ; XVI : 23-24, 41, 66, 69, 75, 80, 153, 164, 171, 178, 188, 218, 227 ; XVII : 66, 106, 351, 455, 457-486 ; XVIII : 33 ; XIX : 354 ; XXI : 10, 13, 94, 213 ; XXII : 244 ; XXIV : 599, 622 ; XXV : 170, 219 ; XXVI : 367 ; XXVII : 318, 335, 353-357, 457 ; XXVIII : 31-32, 61, 82, 137, 145, 202, 203, 211, 339.
Voiture. – XVIII : 110.
Volney. – XXVI : 264 ; XXVIII : 99.
Voltaire. – II : 52, 88, 96, 111, 136, 143, 163-166, 180, 183, 184, 504 ; III : 108, 248, 275-277, 287, 290, 295, 296, 304, 315, 324, 369, 371, 376, 378, 411, 426, 427, 435, 443, 454 ; IV : 436 ; VI : 28, 44, 54, 113, 115, 251, 326, 401 ; VII : 85, 102, 103, 220, 227, 228, 231, 359, 379 ; VIII : 6, 26, 57, 74-75

154, 190, 269, 370, 404-409, 419-420, 458, 465, 468, 469, 479 ; IX : 240, 328 ; X : 5, 6, 17-20, 50, 72-73, 253 ; XI : 81, 164-165, 285-288, 333, 383, 387-388, 395, 405 ; XIII : 166, 194, 195, 214 ; XIV : 96, 160, 182, 283, 288, 296 ; XV : 227 ; XVI : 19, 57-59, 170, 177, 417, 454, 480 ; XVII : 35, 39, 62, 100, 147, 335, 422, 425 ; XVIII : 10, 100-101, 104 ; XX : 254, 259, 302, 304 ; XXI : 7-9, 12-13, 36, 39, 48, 93, 95, 205 ; XXII : 244 ; XXIII : 50, 128, 143, 356 ; XXIV : 508, 591, 615, 642, 809, 815 ; XXV : 322, 333, 381 ; XXVI : 6, 12, 95, 104, 111-112, 205, 282 ; XXVII : 77, 86, 88-89, 98, 156, 248, 335, 370 ; XXVIII : 99, 116, 123, 138, 166, 168, 182, **193-312**.

Voss (Poète allemand). – XXVI : 212-215.

W.

Waller (Poète anglais). – III : 430.

Walckenaer (Charles). – VIII : 340, 389, 421, 459 (à propos d'Horace) ; XVII : 479-480 (*Vie d'Horace*) ; XXVII : 82-84 (à propos de Montesquieu).

Walpole (Horace). – XVII : 46-48.

Waring (Scott, Voyageur). – XXIV : 673.

Washington. – II : 31 ; IV : 174 ; VIII : 209 ; X : 256, 322, 349 ; XX : 84 ; XXVIII : 182.

Whetstone (George). – XXVI : 9.

Wieland. – VII : 220, 325, 383 ; XXIII : 355 ; XXIV : 511.

Wilkins (Sir Charles, Orientaliste anglais). – I : 221, 334.

Wilson (H. H., Orientaliste anglais). – I : 335, 441, 449.

Wilson (Ornithologiste). – IV : 430.

Winkelman. – VII : 220 ; XIII : 214.

Wordsworth. – III : 445.

Wollaston (Astronome). – XIX 381-382.

X.

Xénocrate. – XVIII : 147.

Xénophon. – VIII : 96 ; XIV : 300 ; XVIII : 181.

Y.

Young (Poète anglais). – II : 333 ; IV : 80 ; XX : 73.

Z.

Zénon. – VIII : 354.

Zend-Avesta. – V : 231.

Zoroastre. – II : 492 ; VI : 273, 276, 332 ; XI : 338, 404, 415 ; XII : 192 ; XIV : 146, 184 ; XIX : 451.

Vu et lu :
Le Doyen
le 6 novembre 1929.
A. MAUGAIN.

Vu et permis d'imprimer :
le 13 novembre 1929.
Le Recteur de l'Académie de Strasbourg
Président du Conseil de l'Université
CHR. PFISTER

BIBLIOGRAPHIE.

I. — Œuvres de Lamartine.

Cours Familier de Littérature, Paris, 1856-1869, 28 vol. in 8°.

La France Parlementaire (1834-1851), *Œuvres oratoires et Ecrits politiques*, Paris, 1864-1865, 6 vol. in-8°.

Correspondance de Lamartine, publiée par Mme Valentine de Lamartine, Paris, 1873-1875, 6 vol. in-8°.

Méditations Poétiques, nouvelle édition, publiée d'après les manuscrits et les éditions originales, avec des variantes, une introduction, des notices et des notes par Gustave Lanson, Paris (Hachette), 1915, 2 vol. in-8°.

Œuvres de Lamartine, Edition Garnier, Paris, 1925.

Méditations.

Nouvelles Méditations.

Harmonies.

Jocelyn.

Œuvres choisies disposées d'après l'ordre chronologique. Avec une biographie, des notes critiques, grammaticales, historiques, des notices et des illustrations documentaires par Maurice Levaillant, Paris, 1925.

Portraits et Salons Romantiques, Introduction par Louis Barthou, Paris, 1927.

II. — Auteurs consultés.

Baldensperger, Fernand : *Gœthe en France*, 2e éd., Paris, 1920. — *Bibliographie critique de Gœthe en France*, Paris, 1907.

Betz, Louis-P. : *Heine in Frankreich*, Zurich, 1895.

CHASLES, Philarète : *Etudes sur la Littérature et les Mœurs des Anglo-Américains au XIX^e siècle*, Paris, 1811.

CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'Outre-Tombe*, nouvelle édition, pp. E. Biré, 6 vol. in 12°, Paris.

COUNSON, Albert : *Dante en France*, Paris, 1906.

DELATTRE, Fl. : *Dickens et la France*, Paris, 1927.

DOUMIC, René : *Lamartine*, Paris, 1912.

EGGLI, Edmond : *Schiller et le Romantisme français*, 2 vol. in-8° et un index, Paris, Gaucher, 1927.

ESTÈVE, Edmond : *Byron et le Romantisme français*, 2^e éd., Paris, 1929.

FARINELLI, Arturo : *Dante e la Francia dall'età media al secolo di Voltaire*, Milano, 1908.

GIBB, M. MURRAY : *Le Roman de Bas-de-Cuir ; Etude sur Fenimore Cooper et son Influence en France*, Paris, 1927.

HAINES, C.-M. *Shakespeare in France*, Londres, 1925.

HAZARD, Paul : *Les Influences Etrangères sur Lamartine* (*Revue des Cours et Conférences*, 23^e Année, tomes I et II, 24^e Année, tome I), Paris, 1922-1923.

LANSON, Gustave : *Histoire de la Littérature Française*, XVII^e Edition, Paris, 1922.

— *Manuel Bibliographique de la Littérature Française Moderne*, Paris, 1914.

MAIGRON, Louis : *Le Roman Historique à l'époque romantique : Essai sur l'Influence de Walter Scott*, Paris, 1898.

MASSON, P.-MAURICE : *La Jeunesse de Lamartine* (*Revue des Cours et Conférences*, 12^e Année, 2^e série), Paris, 1904.

MC GEE, M. SIDNEY LAMONT : *La Littérature Américaine dans la « Revue des Deux Mondes »* (1831-1900), Montpellier, 1927.

MORRIS, G.-D. : *Fenimore Cooper et Edgar Poe, d'après la critique française du XIX^e siècle*, Paris, 1912.

NOLI, R. : *Les Romantiques Français et l'Italie*, Dijon, 1928.

PLANHOL, René de : *Le Grand Œuvre du vieux Lamartine : Le Cours Familier de Littérature* (*La Minerve française*), Paris, 1919.

TOCQUEVILLE, A. de : *De la Démocratie en Amérique*, 3 vol. in-8°, Paris, 1835-1840.

TRONCHON, Henri : *Fortune Intellectuelle de Herder en France*, Paris, 1920.

— *Herder et Lamartine* (*Revue de Littérature comparée*), Paris, 1921.

VAN TIEGHEM, P. : *Ossian en France*, 2 vol. in-8°, Paris, 1917.

TABLE DES MATIÈRES.

I. — Etude sur le *Cours Familier de Littérature*

Chapitre I. — *Introduction.*
Le *Cours* et ses deux Tables 1

Chapitre II. — *L'Antiquité*..... 9
L'Inde, La Bible, La Chine, La Grèce, Rome.

Chapitre III. — *Les Littératures étrangères modernes* 27
1° Littérature italienne. — 2° Les Littératures espagnole et portugaise. — 3° Littératures anglaise et américaine. — 4° Littérature allemande. — 5° Littérature russe.

Chapitre IV. — *Littérature française*..... 73
A. — XVI^e^, XVII^e^, et XVIII^e^ siècles
B. — Fin du XVIII^e^ et XIX^e^ siècles

Conclusion 103

II. — Index du *Cours Familier de Littérature* (Noms d'Auteurs)..... 109

III. — Bibliographie 141

1930 — Strasbourg
Imprimerie des Éditions Universitaires de Strasbourg

Cette thèse est présentée par MARY STANLEY HINRICHS, née le 23 Novembre 1903 à Mt. Vernon, Illinois (Etats-Unis), fille de Mr HARVEY STANLEY HINRICHS, avocat à Washington (D. C.), et de MARGARET S. HINRICHS.

Après avoir fait ses études primaires à l'Ecole Miss Madeira à Washington, elle a suivi de 1923 à 1927 les Cours d'Université à Vassar College (Ponghkeepsie, New York), et a reçu en 1927 le titre de Bacheler of Arts avec mention très honorable.

De 1927 à 1928 elle a travaillé pour le Committee on Research in The Social Sciences sous la direction de Mr EDGAR TURLINGTON de Washington et d'un comité de professeurs de Columbia University de New York.

De 1928 à 1929 elle a étudié à l'Université de Strasbourg.